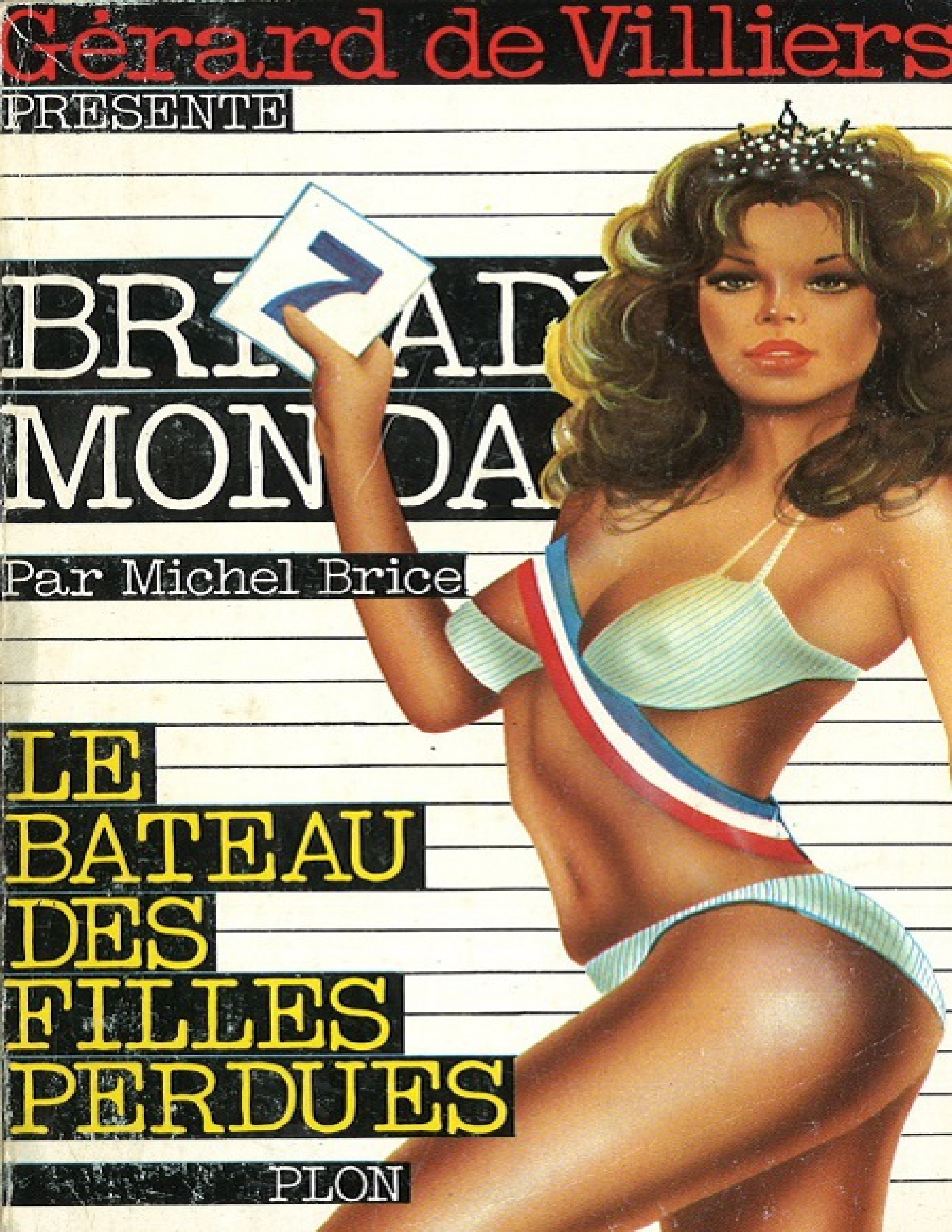

Gérard de Villiers
PRESENTE
Par Michel Brice
LE
BATEAU
DES
FILLES
PERDUES
PLON

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°61)

LE BATEAU DES FILLES PERDUES

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

ISBN : 2.259.01244.2

QUATRIEME

Ladies and gentlemen, je vous présente la première concurrente, Lucie, elle est vierge !

Dans la somptueuse salle de bal du paquebot l'assistance cessa de parler. La lumière crue jouait sur le corps dénudé de la fille. Des yeux avides dévoraient la chair laiteuse de ses seins, les hanches rondes, les fesses...

Le cœur de Lucie battait à se rompre. Il fallait qu'elle gagne ce concours de beauté. Après, elle serait riche, enfin.

Dans le fond de la pièce, un homme habillé de noir la regardait fixement. Une laisse à chien dans la main…

CHAPITRE PREMIER



Les petits yeux ronds de Dimitris, premier barman du Satory, paquebot vedette de l’Atalis Line, compagnie maritime grecque spécialisée dans les croisières de luxe, abandonnèrent un instant le verre qu’il était en train de préparer, à trente milles nautiques de la côte italienne, non loin au nord de Naples.

Pour se plonger dans un décolleté d’enfer. Tout juste deux fines bretelles luttant contre le déchirement sous la pesanteur calculée de deux globes de chair laiteuse tendus par une nature particulièrement généreuse. Et, à l’accrochage inférieur des bretelles, une misère de dentelle noire ! Ce en quoi était supposé consister le haut de la robe de soirée, dont le bas, au-dessous de la taille serpentine de la fille, s’arrondissait merveilleusement, au volume exact d’une chute de reins ultra-cambrée et superbement callipyge.

Malin, il avait guetté l’ouverture du rideau de velours du local servant de vestiaire aux spectacles du soir sur le Satory. D’habitude, il ne s’agissait que de vagues professionnels engagés pour la durée des croisières. Danseurs et danseuses typiques, acrobates de mes deux. Illusionnistes bons à réclamer, mais qui « marchaient » quand même. La fameuse excitation des croisières. On fait avaler aux clients, enivrés par le dépaysement et l’iode marin, à peu près n’importe quoi.

Mais ce soir, tout était différent. De la chair fraîche. Un concours de beauté. Dix filles de 18 à 21 ans – pas moins de 18, pas plus de 21 – sélectionnées après de sévères éliminations au Palais des Festivals de Cannes, d’où le Satory avait pris la mer pour une croisière pas comme les autres.

Dimitris regarda passer la troisième fille sortie du « vestiaire » avec des contractions douloureuses dans les glandes salivaires. Qu’est-ce qu’elle était longue ! Et liane de démarche ! Zeus tout-puissant, qu’est-ce qu’elle avait des seins à remplir les mains d’un barman bien constitué sous la misérable dentelle de sa robe ! La fille passa devant le bar, direction la grande salle de spectacle aux vitrages donnant à bâbord et à tribord, direction l’estrade, loin là-bas, illuminée de spots, ou les deux précédentes concurrentes étaient déjà rangées. Traversant à petits pas menus, à cause de l’étroitesse de sa robe, le « couloir » moquetté menant à l’estrade, cerné de fauteuils et de poufs surchargés de gens en smoking et robe du soir.

Là-bas, quand la fille eut escaladé l’estrade, il y eut un tonnerre d’applaudissements dans la salle de spectacle du paquebot, à l’étage de l’« Atalis Deck » (Deck pour : pont).

Puis, au micro, la voix de l’animateur s’éleva :

— Ladies and gentlemen, Mesdames et Messieurs, may i introduce you, puis-je vous présenter notre troisième concurrente, Lucie !

Applaudissements.

— Lucie est française, reprit l’animateur. Elle a 19 ans, et voici son curriculum vitae.

Dimitris se réintéressa à sa profession, vu que la fille était trop loin, désormais, pour qu’il puisse continuer le suivi de son observation corporelle.

— Excusez-moi, fit-il en anglais vers un petit brun bouclé aux faux airs frêles, accoudé au cuivre de son bar avec un air ennuyé au-dessus de sa cigarette à bout doré plantée dans ses lèvres ourlées, mais dures. Je suis désolé, mais j’ai oublié. Votre vodka Eristoff, vous la voulez à l’orange ou nature ?

Le brun souleva vers lui des sourcils fatigués.

— J’ai l’impression d’avoir dit : à l’orange, tout à l’heure, non ?

Dimitris se cabra. Pour diverses raisons. D’abord, l’autre était plus jeune que lui. S’il dépassait vingt ans, c’était de peu. Ensuite, même s’il était habillé d’un smoking, « uniforme » exigé pour les hommes à cette soirée, il était visible que sa tenue habituelle était plutôt le jean-tee-shirt avec un blouson de cuir l’hiver. Autrement dit, ce n’était pas un notable, comme aurait pu le laisser supposer le fait de participer à cette croisière. Enfin, et c’était sans doute l’essentiel, il parlait anglais avec un fort accent italien. Il faut n’avoir jamais voyagé en Méditerranée pour ignorer qu’entre Grecs et Italiens les atomes crochus font partie d’un monde abstrait, ahurissant, dans lequel aucun des deux peuples n’a envie de mettre les pattes.

Les yeux de Dimitris se firent encore plus petits. Façon balle de 6,35, le calibre préféré de son père, lors de la guerre civile grecque d’après 1945, pour abattre nuitamment, dans leur chambre, les opposants à son camp politique.

— On paye d’abord, puis je sers, siffla-t-il, c’est l’usage à bord.

L’Italien le fixa, lèvre inférieure descendue, comme pour mieux montrer les incisives.

— Ecrase, Greco, fit-il. Tu ferais mieux d’écraser.

Il s’avança.

— La prochaine escale, c’est Napoli, je suis de Napoli. Tu veux du couteau ? Dans ton gros ventre ?

Dimitris fut envahi de pensées contradictoires.

D’abord, le Napolitain ne pouvait pas voir son ventre, vu la hauteur du bar. Ensuite, on ne dit pas à un Grec qu’il a du ventre, c’est une insulte notoire, qui prouvait que le Napolitain connaissait le monde grec. Conclusion de tout ça : il fallait biaiser avec le petit brun.

— Hopa ! s’écria Dimitris. Le client est roi.

La quatrième concurrente du concours de beauté de la croisière passait devant eux. Blonde comme les blés, et avec une poitrine encore plus scandaleuse dans le décolleté que celle de la brune d’avant.

Le Napolitain ne voulait finalement pas la guerre.

— Juste ce qu’il faut d’orange, dit-il, aimable. Vous voyez ce que je veux dire.

Dimitris dosa. Ravi de la fin des hostilités. Le verre atterrit devant l’Italien, accompagné d’une assiette de chips et d’une autre de cacahuètes.

Sous leurs pieds, le plancher vibrait : les deux diesels du Satory tournaient à leur maximum. De la poupe à la proue, tout le bateau devait vibrer. Au départ de Cannes, il y avait eu du vent contraire. Il fallait rattraper le temps perdu pour être à l’heure à l’escale de Naples, surtout qu’on avait du mettre le paquet après la Corse. Un courant contraire qui avait fait que, machines au maximum, on avait pratiquement fait du surplace pendant six heures.

Derrière Dimitris, un vitrage était ouvert, et par là, la brise marine de la nuit s’engouffrait, chargée de sel et d’iode. Pas seulement un plaisir personnel pour Dimitris. Un accord avec la direction de la Compagnie. Autant les passagères en robe légère ont horreur d’avoir des courants d’air entre leurs jambes, autant il lui était agréable, à lui, d’aérer son bar. Il adorait l’odeur du grand large. Depuis dix ans qu’il était premier barman sur ce bateau, il ne pouvait pas se passer d’ouvrir le vitrage derrière lui, même quand ça gênait la climatisation. Absolument grec dans son plaisir. L’amour grec de la mer, et de son odeur, qui ressemble tellement à l’odeur du ventre des femmes, sa seconde passion après le plaisir de vivre sur les eaux, et qui était la véritable raison de sa fascination pour les concurrentes passant l’une après l’autre devant lui, vers l’estrade des récompenses. D’accord, les poitrines l’excitaient à la folie, et d’autant plus qu’il savait que le soir même, comme tous les soirs de croisière depuis dix ans, il arriverait un moment où une passagère viendrait le voir, pour un verre, ce qui signifierait en réalité bien autre chose. Il n’y a pas comme les croisières

pour libérer les femmes… Quand il n’y a plus d’autre solution, après l’échec d’autres tentatives, pour se trouver un amant pour la nuit. Dimitris était marié. Au Pirée. Il voyait sa femme trois heures tous les quinze jours. Il ne se plaignait que d’une chose : comment garder assez de forces pour sa femme après toutes les disponibilités offertes par les passagères des croisières ?…

— Hé, Greco ! lança le Napolitain en reposant son verre de vodka Eristoff qu’il avait terminé de vider, coude enfoncé dans le cuivre du bar, tu ne m’as pas dit. Laquelle tu te taperais ?

Il désignait d’un geste ample l’estrade, au loin, où dix filles, en robe de soirée à la limite de l’indécence jouaient du buste, de la cambrure et de la cuisse à être la plus désirable possible.

Longuement, en anglais, en français, en italien et en espagnol, l’animateur de la soirée avait raconté, en détaillant, les caractéristiques de chacune d’entre elles, et cela, à l’intention des passagers « ordinaires » de la croisière. Ravis de découvrir qu’ils participaient sans le savoir à quelque chose d’inattendu. Une œuvre de bienfaisance. Ça leur avait été exposé dans chacune de leurs langues par un animateur barbu et polyglotte. Ils avaient la chance d’être à bord à l’occasion d’une croisière spéciale. Un cadeau de l’armateur du Satory, Constantin Chariakis. Il avait fallu des mois pour sélectionner, à travers tous les pays d’Europe, des filles de 18 à 21 ans, toutes vierges – Il insistait sur le terme, et l’« énormité » du détail « passait », comme bien des choses « passent » dans ce monde hors du monde, qui est celui des croisières – et toutes les filles qui s’étaient présentées avaient en outre comme caractéristique commune, d’être pauvres, nécessiteuses. On ne pouvait pas leur venir en aide à toutes, avait expliqué l’animateur, micro en main. Alors, on avait choisi de terminer l’élimination ici même, à bord du Satory. Un lot de dix vierges (il insistait sur le mot vierge, et dans l’assistance huppée, il n’y avait aucune réaction). Puis un jury ferait la décision par étapes. Ce soir, avant l’escale de Naples, cinq filles seraient éliminées.

— Cinq filles parmi les dix qui sont devant vous. Hopa ! reprenait l’animateur. Et derrière lui, sur l’estrade de la salle des fêtes du paquebot filant dans la mer Méditerranée de toute la puissance de ses diesels avec, en

bas, sous la flottaison, un équipage aux mains noires de cambouis, dix filles en robe du soir dont on avait exposé, un à un, les malheurs et les mérites, jouaient du buste, de la hanche et de la cuisse. Avec, chez toutes, le même sourire béat, lèvres humides, que prennent les êtres du sexe féminin quand ils se sentent « à vendre », et qu'ils sont complices du marché.

« Il y aurait une gagnante, une seule, poursuivait le barbu. À la dernière escale de la croisière. Istanbul. Avant les neuf autres auraient été éliminées. Ah ! pas sans consolations ! Demain, à l'escale de Naples, les cinq premières perdantes seront débarquées dans un hôtel de luxe. Avec mille dollars pour faire des emplettes, et un billet gratuit pour regagner leur ville d'origine.

Puis ainsi de suite. Avec augmentation progressive de l'allocation en dollars, jusqu'à atteindre les quinze mille dollars pour la gagnante du jeu, la triomphatrice de « la Croisière de la Chance ».

L'Italien se tourna vers le Grec.

— File-moi une autre vodka Eristoff, sans orange cette fois, juste avec des glaçons.

Il rit.

— Allez, Greco, on n'est pas ennemis…

Le barman ne dit rien, attentif à son travail. Son client attrapa le verre et en vida la moitié d'un trait.

— Laquelle te plaît ? lança-t-il en se tournant vers l'estrade, au loin. Moi, j'ai mon idée.

Dimitris se pencha au-dessus du bar de cuivre, ravi de la réconciliation « entre hommes ».

— Le numéro trois.

La petite frappe napolitaine approuva, mèche bouclée battant son front.

— Moi aussi, c'est elle qui a les plus beaux seins. Je veux dire : les plus charnus, et ce sont des seins qui veulent dire : un cul de reine. Un vrai cul avec des poils à foison autour d'une fente riche et humide, musclée et un clito comme ça.

Il agitait l'index au-dessus de sa cigarette, et Dimitris se sentit gêné un instant, le trouvant vulgaire du geste. Mais finalement pas faux sur la « signification ».

— Toutes vierges, reprit Marco. Du garanti, on les a examinés avant médicalement.

— Je sais, murmura Dimitris, qui avait de plus en plus furieusement envie d'un alcool. Carrément interdit pendant le service. Mais qui allait le contrôler, ce soir ? Tout le staff du paquebot, commandant y compris, était installé au premier rang des voyeurs. Il se servit un Chivas Regal 12 ans d'âge et lampa la moitié de son verre cul sec.

— Je sais, fit-il en avalant délicieusement le feu d'alcool. Tout le monde sait, à bord.

Le Napolitain dont Dimitris avait presque oublié la nationalité à force de s'habituer à parler anglais avec lui, et à s'entendre si bien répliquer en anglais, rapprocha de lui son visage dur au-dessus du bar de cuivre astiqué. Venue de l'extérieur, de la mer, par le vitrage ouvert, une brise impérieuse faisait jouer sur son front des mèches brunes têtues, comme maléfiques.

— Comment tu sais vraiment qu'elles sont vierges ? murmura Marco d'une voix changée.

Dimitris reprit son verre.

— Je te l'ai dit : l'examen médical. Tout est connu à bord…

— Tout ?…

Dimitris fixa le visage tendu du Napolitain.

— Hé, toi ! lança-t-il en grec, tu me les brises, avec tes questions ! D'abord, tu es qui ?

Marco étendit son bras sur le bar.

— Tu as de la chance que je comprenne le grec, fit-il, en anglais. Alors, écoute bien une chose, tu fais partie de l'équipage. Pas moi, ça veut dire que moi je suis un passager. Pas un employé. Tu couches à l'avant. Pas moi. Je paye. Tu ne me payes pas.

Il rit, soudain radouci.

— Mec ! Ne prends pas en mal ce que je te dis ! surtout pas ! Surtout pas !

Dimitris le fixait, exorbité : le gosse napolitain aux yeux durs avait sorti un couteau. À cran d’arrêt et dont la lame avait jailli, cognant le cuivre du bar.

— Je te retrouverai, fils de pute, grogna le barman, je te jure que je te retrouverai.

Marco exhiba ses canines.

— Quand tu veux. Pour l’instant, tu oublies que tu as choisi le numéro 3. Elle est pour moi. Tu as pigé ?

Il rit, canines encore plus saillantes.

— Je te laisse la 4. Elle ne fait pas partie de l’affaire.

Dimitris vibra.

— Oui, la blonde aux airs de fausse nymphette, reprit l’Italien. Regarde-la bien. Tu veux parier ? Elle ira à Istanbul.

Le barman grec fixa son client italien.

— Tu es sûr que tu ne parles pas trop, toi ?

Marco vibra, comme plongé dans beaucoup de réflexions.

— Tu vas arrêter de jouer au con, Greco ? Tu sais très bien que je sais quel rôle tu joues dans tout ça.

La brise de mer venue du vitrage entrouvert se fit plus précise, caressant la nuque grisonnante de Dimitris, le barman qui savait beaucoup de choses sur ce qui se passait à bord. Puis, dans la foulée, le visage lisse et jaune du Napolitain à la peau grasse qui n’aurait de rides qu’à soixante ans.

Là-bas, sur l’estrade de la salle de spectacle du Satory taillant sa route par beau temps d’août parfait au sud de la Corse, cap sur Naples, dix vierges sélectionnées par des éliminations compliquées, rêvaient, côte à côte, juchées sur leurs talons hauts. Et remerciant intérieurement le ciel, chacune, qu’il n’y ait pas de roulis. Rêvaient que les membres du jury, en face d’elles, dans des fauteuils confortables, daignent s’intéresser à chacune d’entre elles. Alors que, ce soir, cinq sur dix seraient éliminées ! Une sur deux !

Alors, ça y allait, côté sourires ! Côté poitrines tendues ! Fesses offertes quand l’animateur leur demandait de se tourner ! Et derrière elles, l’orchestre jouait, passant du classique au jazz. Pour finir, insistant, sur Viens Poupoule ! Le Satory tanguait légèrement, dans un courant subit dont seuls les officiers de navigation avaient la mesure exacte, à l’avant, du côté

de la timonerie, dans un endroit où un écran gris répertoriait par satellite la position exacte du bateau, à cent mètres près, la force des vents, celle de la dérive, et la position des autres bateaux voisins.

Mais ici, dans la salle de spectacle, à la hauteur du pont des plaisirs, il ne s'agissait que d'une chose pour les centaines de passagers en tenue de soirée qui avaient payé pour s'amuser : assister à des éliminatoires du sexe.

— Shit s'exclama le Napolitain. Tu n'as pas de chance, Greco, le numéro 3 est out !

Le barman termina son verre interdit.

— Qui te dit que ce n'est pas de chance ? Elle va repasser devant le bar. Elle aura du vague à l'âme, elle demandera à boire…

Marco haussa les épaules.

— Arrête de rêver. Elle ne repassera pas devant le bar. Tu peux me croire.

— Et pourquoi ?

Le Napolitain plongea ses yeux noirs dans les yeux du Grec.

— Parce qu'il faut me croire, lâcha-t-il d'un ton las.

Dimitris ne l'écoutait plus.

— Mais, ça ne va pas, leur truc ! Tu as entendu ? Les cinq éliminées, c'est les cinq plus belles !

Le Napolitain alluma une Benson and Hedges.

— Hopa ! fit-il d'une voix de clown triste. Je t'ai dit qu'il y avait un truc. Tu ne me croyais pas. Tu as eu tort.

Dimitris n'eut pas le temps de répondre. Quelque chose d'étrange se passait. Un groupe de femmes revenait de l'estrade. Les cinq éliminées. Dont le numéro trois, la brune au décolleté somptueux qui l'avait tellement excité tout à l'heure, et, derrière elles, comme les poussant, une femme, la cinquantaine alerte et mince. La seule femme du jury.

— Allez, les filles, grogna la femme juste comme elle passait devant le bar. On se dépêche, on a perdu, mais on a des compensations, on ne l'oublie pas !…

Le numéro 3 jeta un regard perdu vers le bar, au passage, comme si elle rêvait de stopper. De demander une coupe de champagne pour oublier sa défaite. Ce ne fut qu'un mouvement fugitif de l'épaule, et du regard. Puis le « troupeau » disparut vers le « vestiaire ». Derrière, les cinq « survivantes » du jackpot riaient sur l'estrade. Et comme c'était étrange, se répétait Dimitris : À son avis personnel, les cinq éliminées passées devant lui, c'étaient les cinq plus jolies…

Il y eut un effluve de parfum très fort dans le dos de Marco.

— Termine ton verre…

Le Napolitain leva les yeux, de biais, vers Dimitris.

— Tire-toi. Ton service est fini.

Le barman hésitait, yeux outrés.

— Tire-toi. C'est un conseil.

En même temps, il agitait un billet de cinquante dollars.

— Prends, c'est pour que tu te tires. Tout de suite.

Celle qui se présentait, et dont l'arrivée avait provoqué la fuite de Dimitris, moyennant finances, avait la cinquantaine paraissant quarante maximum à force de traitements de beauté dont seuls les riches internationaux peuvent se permettre les frais. Tout à l'heure, elle faisait partie du jury, seule femme parmi huit hommes. Tous partis à présent, sauf elle.

— Tu sais ce que j'aime ? fit-elle d'une voix de gorge vers le petit Napolitain.

Il rit, se soulevant par-dessus le bar pour attraper une bouteille.

— Attends tout de même un peu, salope, qu'il y ait moins de monde.

Elle se courba.

— J'attendrai.

C'était fou comme elle avait l'air très humble, soudain ! Elle ne bougeait plus sur son tabouret de bar, tandis que la foule des croisiéristes s'écoulait dans son dos. Elle ne buvait pas. Ne fumait pas. Elle attendait…

Au bout d'une demi-heure, et ce devait être tout près de deux heures du matin, il fut évident que ne restaient dans la salle du spectacle du Satory et dans les alentours du bar que des noctambules se moquant pas mal de ce qui pouvait se passer dans les environs.

Alors, la « vieille » de cinquante ans à l'air très jeune se hissa sur le tabouret voisin du sien – celui de Marco. Relevant sa robe de soirée en faille mauve, et s'empalant sur le sexe sorti d'un pantalon.

— Répète, murmurait la femme d'une voix de gorge dans le bar déserté du Satory. Répète les chiffres.

Ce qui était merveilleux, c'était que la vibration des machines du paquebot se répercutait, via le sexe planté en elle jusqu'à lui faire « croire » que tout le paquebot la « tranchait ».

— Trois fit Marco en la soulevant un peu plus. Trois. Puis cinq, puis sept, puis neuf. Tous les impairs.

Elle haletait, cuisses écrasées sur le haut des cuisses du petit brun.

— Impair, tu as dit. Il manque un chiffre impair.

Marco vira de la nuque à gauche et à droite. La salle de spectacle était vide. Tout le monde s'était couché.

Vide, l'estrade des vierges ! Vide, l'estrade de l'orchestre ! Vides, les fauteuils et les canapés ! Pourquoi restait-il seulement quelques lumières rouges un peu partout ? Celles des sécurités, ou celles des cigarettes des classiques voyeurs de croisières ?

Il enveloppa de ses bras la femme qui payait.

— Tu parles du chiffre un ?

Celle dont le ventre était comblé de son sexe épais de jeune homme de vingt ans se cabra.

— Oui, le chiffre un.

Marco accentua sous la jupe relevée où aucun slip n'était gênant la pression de ses mains autour de la chair lourde des hanches.

— Le chiffre un est le chiffre anal, fit-il, rigolard.

— Salaud, grogna la femme. Petit salaud.

Elle rit, s'agrippant à deux mains autour du cou de Marco.

— Tu permets ?

Il hocha la tête.

— Arrête tes manières, va…

Dans un nouveau grognement viscéral, elle s'arracha au sexe qui la transperçait, se souleva comme si une houle l'enlevait à l'attraction du globe planétaire puis se relaissa tomber, côté pile.

— Ha !… Ha !… hurla-t-elle.

Il l'aida à bien descendre, tirant avec les mains plaquées aux hanches vers le bas.

— Number one ! ricana-t-il le compte est bon. Numéro one.

Elle se colla du buste à lui, cherchant ses lèvres.

— Si tu n'obéis pas, demain, fit-elle d'une voix de gorge, je te fais supplicier, tu sais comment. Le manche d'aviron là où…

Marco se mit à la secouer.

— T'inquiète, je ne suis pas maso. Pour l'instant, le manche d'aviron, c'est moi, Marco.

Il fronça ses sourcils de faune :

— Au fait, quel est ton prénom, toi ?

La « femme » se détourna.

— Edith, murmura-t-elle avec dans la voix l'intonation trouble de quelqu'un qu'on force à sortir de l'anonymat. Je suis folle de te le dire. Mais c'est mon prénom.

Marco ricana. Il agita les reins :

— Ho ! On se calme ! On ne se vexe pas ! On se laisse enc… bien sagement.

Edith parut se rapetisser autour du pal qu'après tout personne ne l'avait obligée à expérimenter.

— Le barman, tout à l'heure…, balbutia-t-elle avec des torsions douloureuses de nuque. Tu lui parlais… Tu ne lui a pas trop parlé ?

Marco la souleva d'une brutale poussée qui la fit geindre, au bord des larmes.

— T'occupe. C'est une cloche. Il cherche encore de quoi je lui parlais, et ce n'est pas demain la veille qu'il trouvera.

Sur sa couchette étroite, dans la cabine sans hublots qu'il partageait avec un mécano de nuit de la salle des machines – un arrangement à lui qui lui permettait d'être seul la nuit, pendant que l'autre était seul le jour – Dimitris rêva longtemps encore au numéro 3. La brune aux seins d'enfer. Tout ça, mélangé aux souvenirs de la conversation de ce con de petit Napolitain qui n'avait pas pu s'empêcher de trop parler. Sale Rital, va…

Il soupira.

Qu'est-ce que c'était intéressant, le babillage du petit Napolitain prétentieux ! Qu'est-ce que ça allait servir ! Quand ? C'était toute la question… Pour l'instant, il ne restait qu'un seul problème à résoudre pour Dimitris, barman privé de femme cette nuit par une malchance « historique ». Qu'un seul problème à résoudre s'il voulait réussir à trouver le sommeil.

Il tordit le buste vers la petite étagère dominant sa couchette et en extirpa un numéro de Play-boy bien connu de lui, le Play-boy des soirs de ravage. Celui où il y avait des photos fabuleuses d'une Playmate datant des années soixante-dix, quand on n'osait encore pas trop montrer les poils du pubis. Mais où on se rattrapait, côté poitrine.

Dimitris se mit à ronronner, la vieille revue tenue ouverte d'une main, et l'autre main faisant des choses qui ne se disent pas en famille. Zeus, pourquoi sa femme, qu'il ne voyait que trois heures tous les quinze jours, n'avait-elle pas une grosse poitrine aux bouts durcis comme sur les photos !

Quelque chose empêcha Dimitris de prendre avec plénitude son plaisir solitaire : la conscience, revenant sans cesse comme un fantôme au-dessus de la photo de la « Playmate », que c'était aussi peu normal, finalement, que ça peut l'être, cette affaire de concours des vierges…

— On va te voir, tu es dingue ! s'exclama Edith.

Devant elle, de l'autre côté du plateau du petit déjeuner maculé de taches de café au lait et de confiture – ils avaient tout dévoré avec des appétits

d’ogres après leur partie de jambes en l’air toute la nuit – Marco s’amusait avec une cuiller, soulevant le gland de son sexe à brefs petits coups gourmands. De profil, plus faune que jamais avec sa forte toison pubienne qui remontait jusque entre ses pectoraux, bouclée, très noire. Il avait des cuisses de coureur cycliste, ou de statue antique, suivant l’époque où l’on désirait puiser ses fantasmes féminins. En tout cas, le ventre était plat, noueux de muscles. Une médaille de Sainte Vierge pendait entre les pectoraux, caressant les poils, au bout d’une chaînette épaisse. Le tout, doré. Pas en or. Marco n’était pas quelqu’un de réellement riche.

— Arrête, reprit Edith d’une voix angoissée. Avec tous ces joggers qui passent sur le pont…

Effectivement, de l’autre côté de la grande baie vitrée de la cabine de luxe, située à l’étage B du Satory, l’étage chic, des « malades marathoniens » n’arrêtaient pas de passer, en short bleu électrique façon Cari Lewis, Tee shirt trempé de transpiration. Tous des Américains. Indifférents au fabuleux spectacle de la baie de Naples à côté d’eux. Avec Capri, Sorrente, et le Vésuve en toile de fond. Depuis Cannes, depuis le début de la croisière, ils faisaient le tour du pont « B » tous les matins. Inlassablement. Electrisés, sûrement, par la pancarte vissée à hauteur d’yeux, du côté de la piscine : « 7 tours équivalent à un mille nautique », soit 7 fois 1852 mètres.

Marco reposa dans une soucoupe sa cuiller devenue inutile : le membre qu’il avait flatté, à son réveil, à petits coups avides de métal argenté, était parvenu à son maximum d’érection. Un spectacle savoureux pour les yeux, côté Edith, comme une merveilleuse tartine confiturée d’un petit déjeuner servi dans la cabine par un steward zélé.

Elle oublia un instant ses récriminations. Attentive. L’objet, après toute une nuit d’exploits, était quelque chose d’ahurissant. Dardé comme un pieu dont le seul souci aurait été de se hausser jusqu’à l’étoile du matin, très haut au-dessus du Vésuve. Fabuleux… Le « pieu » l’avait « ramonée » au moins sept fois – elle avait oublié le compte exact – depuis l’épisode du bar. Et il était toujours là, comme rayonnant d’avoir bien servi. Une merveille inoubliable. Dont il faudrait, hélas, se séparer quelque temps – affaires obligent… – Mais déjà, elle concoctait des retrouvailles…

Ce qu’Edith admirait le plus, c’était la rétraction parfaite du prépuce. À ne pas imaginer qu’il ait pu en exister aucun. Avant l’érection, quelque

chose de très important pour elle. Avec son expérience, elle avait pratiqué beaucoup de sexes d’hommes. Au début, elle avait cru, tellement le lui avaient raconté des copines bien intentionnées, que les membres circoncis, façon juive, arabe, ou américaine, sont les meilleurs. Balivernes… Trop secs, trop « rugueux ». Rien ne valait, elle l’avait découvert à l’usage, les bons « vieux » sexes « normaux », sortis via le désir de leur peau protectrice. Et qui gardent, à l’usage, la fraîcheur humide et tendre des trésors conservés à l’abri des slips…

Marco n’était pas circoncis et il décalottait à la perfection.

Edith avala sa salive. Menton tendu, pour que Marco ne remarque pas trop, dans le soleil matinal, son cou qui indiquait son âge.

— On va te voir ! répéta-t-elle tandis qu’il se rapprochait d’elle, membre balancé, attrapant sa nuque à deux mains pour l’obliger à diriger sa bouche vers où il voulait.

Edith était en chemise de nuit légère, rose et transparente. Marco la lui fit ôter. Puis souleva les seins à deux mains. Puis il la renversa sur le canapé de laine tressée et l’obligea à se caresser tout en grimpant de ses cuisses puissantes sur le canapé. Ce qu’il voulait, c’était qu’elle se caresse tandis qu’il s’introduisait dans sa bouche à longs coups de reins savants.

— Qu’est-ce que ça peut te f…, salope, que les joggers te voient ? grogna-t-il. D’ailleurs, ils ne te voient pas… Rappelle-toi l’exercice de sauvetage en mer, hier. On était tous les deux sur le pont, de l’autre côté de la vitre. Vitre à glaçage argenté. Vitre sans tain, comme vous dites en France, on ne voit rien dedans, de l’extérieur.

Edith vibrait.

— Ça ne fait rien… Je les vois, les joggers. J’imagine qu’ils peuvent me voir…

— Et ça t’excite, hein ?

Il l’avait forcée, après un petit intermède de liberté pour lui permettre de lui répondre avant de la réenfourner.

— Ça t’excite, ordure ! Vieille ordure ! Caresse-toi. Allez ! caresse-toi…

Collés à la vitre, ils respiraient très vite tous les deux, et Edith se demandait comment elle allait tenir le coup aujourd’hui après tant de

galipettes. Ah… quelle chance d’avoir 20 ans, comme Marco ! On est increvable… On peut se passer de dormir… Elle, il faudrait qu’elle trouve deux heures pour la sieste, si elle voulait ne pas tituber, ce soir…

Marco lui enfouit carrément la main dans les fesses, fouillant d’un côté qui fit gémir Edith.

— Regarde, fit-il, la vedette des vaincues.

Un groupe de joggers repassa, coulant de sueur.

— M…, jura Marco, les cons, ils nous cachent la vue. Ah… ça y est, ils sont passés, on a une minute de bon avant qu’ils reviennent.

Edith se mordit les lèvres : c’était presque tous les doigts de la main, désormais, que Marco enfouissait entre ses fesses dans un chemin dont jamais aucun livre scolaire ne parlait. Comment acceptait-elle seulement ça ? Qu’un Napolitain de 20 ans lui fouille le c… à pleine « paluche » sans qu’elle proteste ! Mais bien sûr ! Elle ne protestait pas parce que c’était bon ! Ça affolait des milliers de terminaisons nerveuses secrètes ! Et jusqu’au creux de l’estomac et vers les pointes des seins ! Vers les lèvres ! C’était odieux et délicieux à la fois. Ça valait le coup d’être vécu.

— Tu es un peu trop serrée, fit Marco. À ton âge…

Edith vibra. Incapable de répondre quoi que ce soit.

Marco se mit à rire.

— Tu as quand même été assez défoncée dans ta vie ! Alors quoi ? On n’est pas plus ouverte ! Tu n’es pas utilisable, m… !

Edith tordit sa nuque vers lui avec des efforts de cambrure à lui réveiller douloureusement des envies de rhumatismes.

— Vas-y, grogna-t-elle, vas-y comme tu veux.

D’un coup brutal sur la nuque, Marco lui avait plaqué le visage contre la glace sans tain.

— Envoie des bisous aux joggers. Des bisous bien collés à la vitre.

Elle obéissait, collant ses lèvres à la glace sans tain. Bien cambrée du derrière. Et avec le cœur au bord de l’infarctus, un problème de son âge, sous la main de son amour napolitain de 20 ans. Et son cul fouillé, son vieux cul de fille dont les premières expériences remontaient à l’époque de

la libération de Paris, s'ouvrait, s'ouvrait !… Et voilà-t-il pas qu'une main tout entière y entrait ! Avec les quatre doigts, gardant le pouce pour titiller par en dessous le clitoris de la voie naturelle, pauvrette abandonnée.

— Qu'est-ce que tu vois ? jeta Marco en soulevant de toute la main les reins d'Edith. Décris.

Elle haletait :

— Je vois… je vois une vedette. Avec des marins grecs en uniforme blanc. Le lieutenant tient un talkie-walkie à la main… Dans la vedette, il y a cinq filles en tenue de tourisme.

— Ça veut dire quoi ?

Edith se mordit les lèvres : la main du jeune Napolitain était désormais entrée en elle pratiquement jusqu'au poignet. C'était ahurissant qu'elle n'ait pas mal ! Que ce soit si bon ! Oserait-elle jamais avouer au propriétaire de la main l'évidence merveilleuse qui la soulevait comme un dieu vous emporte sur un nuage de délices : pourquoi fallait-il qu'elle ait attendu d'avoir cinquante ans pour découvrir ça ?

Elle réussit, à la volonté, à « revenir sur terre ».

— Il y en a trois en survêtement, et deux en short et chemisette.

— Les deux plus jolies, non ?

— Oui, avoua-t-elle, avec l'impression que son ouverture d'en bas allait exploser. Pas à cause d'un quelconque problème « technique ».

Mais de bonheur.

Transmis côté normal vers le clitoris. Tout seul. Tout abandonné, malgré le pouce de Marco, et dont elle s'empressa de s'occuper, à deux mains, toute fierté avalée.

— Calmos, ordonna Marco, on se caressera quand je le dirai.

Il se releva un peu, et de sa main gauche, la main restée libre, il menaça. Prêt à la gifle.

Edith tordit un peu plus la nuque vers lui.

— Frappe, fit-elle d'une voix de gorge. Fais-moi mal.

Elle se sentait au bord du délire absolu. Incontrôlé.

Là-bas, dans la vedette, les cinq premières filles éliminées de la Croisière de la Chance s'en allaient vers Naples, vers leur hôtel. Avec mille dollars en poche chacune. De quoi faire quelques emplettes avant de reprendre l'avion

vers leur capitale respective, toujours aux frais de l’organisation du concours. Des filles choisies après des mois d’enquête à la fois pour leur jeunesse, leur beauté, leur virginité, et leur pauvreté. Des filles pour qui tous les rêves s’étaient évanouis, hier soir, sur une estrade de paquebot, et pour qui, ça avait dû paraître fabuleusement dérisoire et amer, devant l’étrave de leur vedette, le paysage de rêve de la baie de Naples.

— Frappe-moi, reprit Edith avec une violence dans la voix de quelqu’un qui a quelque chose à se faire pardonner.

Marco la gifla à tour de bras avec sa main libre. De l’autre, il l’enfournait de plus en plus. À la faire éclater. Elle se tordait, elle se caressait frénétiquement à deux mains. Elle tendait son visage aux coups, elle hurlait de jouissance. Sa dernière vision, avant de s’évanouir sous trop de bonheur, ce fut, de l’autre côté de la vitre, sans tain, entre deux joggers perdus dans leurs rêves de calcul de milles nautiques, l’image d’une vedette accostant au port de tourisme de Naples. Avec le Vésuve en toile de fond, et cinq silhouettes maladroites au débarquement. Les éliminées du premier soir de la « Croisière de la Chance »…

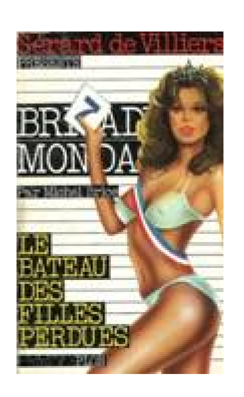
Edith s’arracha soudain d’un coup de reins puissant à la main fouilleuse de Marco.

— Qu’est-ce que tu attends ? lança-t-elle, dressée sur la moquette, nue, reprenant son âge. Tire-toi ! Tu entends ? Tire-toi. Il faut les récupérer.

Elle se « radoucit », mauvaise côté regard.

— On te paye pour ça. N’oublie pas.

CHAPITRE II



Lucie Malone se tourna vers le valet d'étage.

— Merci, murmura-t-elle. Non, je n'ai besoin de rien.

Elle vérifia que la porte de la chambre était bien refermée puis elle alla jusqu'à la baie vitrée. Tirant les rideaux à leur maximum d'ouverture. Devant elle, la baie de Naples, avec au loin les îles d'Ischia et de Capri. Les îles de rêve… En classe, il n'y avait pas si longtemps, elle avait dévoré les cours qui parlaient de ces lieux mythiques. Avec cette passion d'apprendre des orphelins à qui on a accordé une bourse d'études, et qui n'ont rien de plus important que de la mériter. Et aujourd'hui, appuyée du front à la vitré de sa chambre d'hôtel, elle était quoi, malgré son billet de retour pour Paris par le vol d'Alitalia de ce soir et ses mille dollars de compensation ? Une fille qui avait rêvé de bien autre chose que cet échec incompréhensible ! Bon Dieu ! Ce n'était pas se hausser du col de penser qu'elle méritait mieux que d'avoir été éliminée, hier soir ! Aucune des cinq filles restant dans la course ne la valait ! Mieux : aucune ne valait les quatre autres filles éliminées avec elle ! Qu'est-ce que ça signifiait ? Quel trucage y avait-il là-dessous ? Parce que, des examens, elle en avait passé, à Orléans, où on était venu la chercher, sans qu'elle demande rien, pas plus que les autres ! Cette dame brune d'au moins cinquante ans. Avec un docteur, qui l'avait fait se déshabiller, et avait vérifié, d'un doigt ganté de caoutchouc, qu'elle était bien vierge. Après avoir longuement contemplé sa nudité… Qu'est-ce que ça avait été dur d'accepter tout ça… « Ne rate pas ta chance, fillette », répétait la femme qui fumait cigarette sur cigarette. Exactement la phrase qu'avaient entendue les quatre autres éliminées…

Lucie pensa à sa mère, veuve, qui devait encore tellement rêver, à Orléans, et à qui elle n'osait pas téléphoner. C'était elle qui avait répondu, se faisant passer pour Lucie, à la petite annonce publiée par un célèbre

journal pour jeunes. Une offre mirifique quand on croupit à cinq – Lucie avait trois jeunes frères dont le dernier ne totalisait pas plus de dix années d'âge – dans une HLM des Aubrais. Avec une mère dactylo au chômage, et un père garagiste parti avec une « jeunesse ». Et condamné par le tribunal des divorces à une pension alimentaire qu'il n'avait jamais payée. Evidemment… La « jeunesse », Lucie la voyait souvent. Habillée de cuir sur une moto japonaise. Sûr qu'elle était nue sous sa combinaison de cuir, et que le père de Lucie devait trembloter des doigts en la déshabillant, le soir, dans son garage, une fois les grandes portes coulissantes refermées.

« Max, je veux une grosse chaîne en or autour du cou. » (Max, c'était le prénom du père de Lucie.)

« Max, j'en ai marre de la Honda. Paye-moi une Kawazaki. »

Lucie savait tout. Dans le détail. Elle avait gardé une clé de la porte arrière du garage après le divorce de ses parents, et elle avait assisté à des choses qui l'avaient fait trembler de rage, cachée derrière une voiture quelconque en révision. Max, son père, « chevauchant » la « jeunesse » sur une selle de moto japonaise. Lucie connaissait très bien la fille qui avait fait de son père un dément sexuel : elle avait été en classe avec elle, au lycée d'Orléans.

Lucie se recula, revenant vers le lit. Elle essayait furieusement de s'arracher à tout ce passé si proche. Elle palpa comme distraitement les cent billets de dix dollars sur la table de nuit. Puis le billet vers Paris. Roissy-Charles de Gaulle.

Elle s'effondra sur son lit, tête entre les mains.

— Maman, fit-elle d'une voix étouffée, qu'est-ce qu'on va devenir ?

Tout s'écroulait. Elle avait rêvé si haut !… Perrette et le Pot au lait. On lui avait tellement promis ! Tellement promis ! Tellement dit que, belle comme elle était, l'avenir lui appartenait. Et comme ça avait été éblouissant, l'embarquement, à Cannes, sur le paquebot illuminé ! Avec tous ces stewards empressés, ces valises dont il n'était plus question qu'elle les porte ! Elles étaient dix comme elle, venues de tous les coins d'Europe, et qui se répétaient secrètement les mirages auxquels elles ne demandaient qu'à croire : on les avait choisies entre des milliers. Pas seulement pour leur caractéristique de filles à problèmes. Pour leur beauté, leur charme, leur

pureté (le fameux examen de virginité que les neuf autres avaient subi aussi, renversées comme elle, Lucie, sur une table médicale. Un médecin… Un médecin avec une main qui s'avance… Pour elle, cela s'était passé à Paris, rue Lepic, dans un lieu tout petit, poussiéreux côté salle d'attente. Mais finalement propre une fois écartelée sur la table d'examen. Le médecin était vieux et chauve. Il sentait le placard rarement ouvert. Il avait eu de la délicatesse dans le doigté. Et Lucie s'était vite repliée, rouge, tandis qu'elle enregistrait, mécaniquement, la conclusion dictée à une secrétaire à boutons sur la figure : « Ecrivez : vierge. »

Sa mère assistait à l'examen, gênée…

Sous les yeux de Lucie, le combiné du téléphone de la table de chevet était blanc. Avec des touches. Pas un cadran.

Elle hésita. Comment appeler Paris depuis Naples ? Comment fait-on ? C'était la première fois de sa vie qu'elle allait à l'étranger ? Déjà, en entrant dans cet hôtel d'un luxe ahurissant pour elle, tout à l'heure, elle avait failli paniquer… Elle s'assit sur le lit. Après tout, pourquoi ne pas demander à Ingrid, la Danoise, éliminée comme elle, malgré sa silhouette fabuleuse. Elle parlait français et elle avait l'air d'avoir voyagé. Lucie avait noté tout à l'heure, par hasard, les numéros des chambres des autres éliminées. Ingrid, c'était le 208… Elle décrocha son combiné et composa le 208… Wouah ! ça marchait ! Elle avait Ingrid en ligne, et Ingrid lui expliquait comment procéder. Il suffisait d'appeler le 11, la Réception. Ingrid l'avait utilisé pour appeler sa mère à Copenhague. Pour lui annoncer la mauvaise nouvelle…

Le numéro que Lucie demandait au standard de l'hôtel, surprise qu'on ne s'étonnât pas qu'elle le demande en français, ce n'était pas un numéro à Orléans : sa mère à elle n'avait pas le téléphone, c'était un numéro à Paris, le numéro d'un hebdomadaire de la presse du cœur. Très célèbre, et dont une journaliste s'était « branchée » sur elle, Lucie, la Française sélectionnée pour la Croisière de la Chance du paquebot Satory, de la compagnie grecque Atalis Line.

Le cœur de Lucie battait à rompre tandis que, dans l'écouteur, on la renvoyait, via un standard de journal, d'un poste à l'autre. Finalement, elle

eut en ligne celle qu'elle voulait avoir. Linda Arman, la journaliste de Lundi-Matin, le fameux hebdo du cœur qui aide les gens à prendre le début de la semaine du bon côté, pour reprendre les termes exacts de la pub-radio.

Linda, la fille gaie et active qui avait pris en main le destin de Lucie au démarrage de toute l'affaire, qui avait été si sympa, si aidante, poussant l'« amitié » jusqu'à cornaquer Lucie chez les meilleurs couturiers parisiens pour l'habiller au maximum de ses chances de gagner, et lui répétant qu'elle gagnerait. Qu'elle était la plus belle. Que les photographies des autres, dans le dossier, ne valaient pas tripette, selon sa propre expression. Que si une fille méritait de remporter la croisière de la chance, c'était bien Lucie, la ravissante Orléanaise recrutée par petites annonces ! et dont Lundi-Matin avait pris le destin en main. Parce qu'il y avait ça, aussi ! Lundi-Matin avait lancé une grande campagne d'été sur la Croisière de la Chance du Satory ! Avec gros titres et grandes photos de Lucie ! Tout le paquet ! Toutes les promesses ! De belles phrases dans le bureau directorial d'un gros vieux transpirant qui riait ! Et Linda complice du rire général du « staff » journalistique. Du « dans la poche » garanti !… Pour arriver à quoi ? Une immense déception à se flinguer dans une chambre cossue d'hôtel de luxe devant un paysage de rêve.

De l'autre côté de la fenêtre, l'île de Capri s'embuait dans une brume de chaleur. Ischia avait disparu depuis longtemps dans les premières attaques de ladite brume. Et si Lucie était allée sur le balcon, elle aurait pu voir que le Vésuve, à sa gauche, s'embrumait aussi. La fameuse brume de chaleur d'août de la baie de Naples, dont Lucie n'avait jamais entendu parler…

Il y eut comme une série de cliquetis métalliques dans son écouteur :

— Allô… ici Linda. C'est toi ?… C'est Lucie ?… Qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi tout.

Lucie avala sa salive. Subitement, elle avait envie de se raconter comme on a envie de survivre à un malheur, mais il lui restait encore de la dignité.

— Linda, murmura-t-elle, bouche collée au combiné, rien ne s'est passé comme tu l'as dit… Vraiment rien. Et moi, maintenant, j'ai envie de me jeter du balcon.

Il y eut dix secondes de silence lourd à l'autre bout du fil.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? murmura la journaliste d'une voix changée. Allons, reprends tout par le début.

Marco s'avançait en se déhanchant dans le couloir de l'hôtel. Distribuant des billets. Des dollars.

— Allez, allez ! faisait-il d'une voix excédée. Tirez-vous.

Chacun à son tour, les domestiques d'étage contemplaient, ahuris, les billets verts. Des billets de vingt dollars ! Puis ils partaient vers l'ascenseur de service, comprenant, en habitués des combines napolitaines que l'intelligence était de s'« évanouir » dans la nature.

Resté seul dans le couloir moquetté, où, aucune lumière extérieure ne parvenait, mais que des néons violents illuminaient, Marco claqua des doigts. Quatre jumeaux de sa silhouette nerveuse apparurent, surgies de l'ascenseur de service.

D'une voix dure, il leur donna quatre numéros de chambres. Puis il se dirigea vers le 210.

Il tourna la poignée. La porte s'ouvrit, comme prévu. Tout était très bien organisé. Il pénétra d'un pas lent dans le petit couloir assombri, à gauche, par la porte de la salle de bains. En face, devant lui, une zone de lumière. Une chambre d'hôtel avec, au bout, une vue ouverte sur la baie de Naples. Et Ischia et Capri noyées au loin dans la brume de chaleur. Mais l'intéressant n'était pas là. Ce qu'il fixait, c'était un être vivant du sexe féminin, assis sur le rebord d'un lit, combiné téléphonique à la main. Deux choses lui plurent, successivement. D'abord, l'être de sexe féminin était en slip et soutien-gorge. Donc, plus facile à dénuder que s'il y avait eu une robe. Ensuite, le visage de la fille brune, la numéro 3 d'hier soir, le fixait avec une panique adorable dans le regard.

Marco sentit que sa verge remontait dans son pantalon.

— Viens ici, fit-il en français. Vite, lâche ton téléphone.

Lucie prit l'air d'une de ces biches terrorisées peintes sur le mur du fond de la ville Marcus, à Herculanum, tout près de Naples. L'une des rares fresques sauvées de l'explosion du Vésuve en l'an 79. Elle lâcha son combiné comme quelqu'un qu'une accumulation de fatalités réduit à néant.

.

— Tourne-toi, reprit Marco. Renverse-toi sur le lit. Descends ton slip, ouvre ton cul.

Il exhiba des canines blanches comme de la neige vernissée.

— Et tant que tu y es, enlève aussi le soutien-gorge. Des fois que j'aurais envie de te tordre les bouts de seins.

Il parlait dans un français impeccable, mais avec un accent impossible, huileux comme du jus d'olive mal écrasée. Un accent gras, salace.

Lucie se recula sur le lit, accroupie dans la couverture. À côté d'elle, le combiné du téléphone qu'elle avait abandonné comme on lâche un verre sous le coup d'une surprise trop violente, se balançait au bout de soir fil torsadé et élastique, cognant le placage d'acajou de la table de nuit, semblable à un balancier.

Elle reculait, reculait, exorbitée ! Le petit brun aux yeux durs commençait déjà à se déboutonner, rigolard. Et, du combiné balancé des appels assourdis parvenaient :

Linda.

Il fallait absolument reprendre le combiné. Appeler au secours la seule personne qui fût proche d'elle, malgré la distance. Linda !

Elle se courba sur elle-même, cherchant son souffle. Tout allait se décider dans les secondes suivantes. Frénétiquement, elle essayait de copier les méthodes de concentration des athlètes de stade avant le départ. Ramollissement des bras, décontraction… Impossible. Tout ce à quoi elle parvenait, c'était de trembler encore plus. Alors, comme il fallait se décider, elle plongea de biais vers le bord du lit, main droite désespérément tendue vers le combiné qui se balançait toujours au bout de son fil entortillonné.

— Ha !… Ha !… geignit-elle dans une explosion de larmes.

L'intrus, le violeur, avait jailli vers elle avec un bond de faune stupéfiant, sautant par-dessus le lit, atterrissant à côté de la table de nuit. Attrapant le combiné au moment exact où la main de Lucie allait l'atteindre.

— Lucie ! Lucie ! criait le combiné.

Marco tendit ses jolies petites lèvres charnues de frappe napolitaine vers le réseau de trous dans le plastique de la partie « parole ».

— Lucie ne répond plus… Lucie ne répond plus, Lucie ne…

Il s'arrêta :

— Elle gueule, l'autre, là-bas ! Qu'est-ce qu'elle gueule. C'est une copine ?

Il raccrocha brutalement.

— Tchao, la copine, laisse tomber. C'est trop tard, et je me fous d'elle.

Il se releva, terminant son déboutonnage.

Alors, pour la première fois de sa vie, Lucie Malone, qui était vierge, vit un sexe d'homme. Une chose dont le mystère l'avait souvent bouleversée, autrefois, dans ses rêves d'adolescente. Un objet dont elle connaissait très bien l'anatomie, médicalement s'entend : dans les classes d'aujourd'hui, les filles de quatorze ans « planchent », tout à côté de leurs condisciples masculins, sur les reproductions, en couleurs, et soigneusement légendées, des « organes reproducteurs de l'homme et de la femme ».

Seulement là, c'était différent. À en oublier toute sa science scolaire. Tout ce qu'elle voyait, c'était l'énormité du gland. Sa tension d'un rouge abominable. Et au-dessous, le long de ce qu'elle avait appris qu'on appelait la « hampe », de veines, tout un réseau de veines bleues.

Et quelque chose de plus. De pas appris dans les cours. Autour de l'orifice du gland, il y avait, tatoué d'un bleu à la limite du noir, un œil. Dont l'orifice était la prunelle. Il y avait même les cils autour de la « paupière »…

Marco haussa les épaules en la voyant chercher la sonnette.

— Te fatigue pas à appeler. Il n'y a plus personne à l'étage. Maintenant, tu vas te laisser faire bien sagement, sinon…

Lucie détourna ses yeux du pieu monstrueux qui se balançait maintenant à ras de son visage.

— Regarde ! ordonna Marco.

Sa main gauche s'était enfouie dans la poche correspondante et il en ressortait une sorte de serpentin de cuir sifflant qu'il faisait tournoyer autour du visage blanc de terreur de Lucie.

— Tu sais ce que c'est ? Non, bien sûr, tu es trop gourde. C'est un lacet de serrage de corset. Il appartient à l'ex-corset de Carmella. Carmella, c'est une ragazza qui travaille pour moi à Capri. Elle a ton âge, mais…

Il hocha la tête, avec un air subitement presque humain.

— Elle, tu comprends, elle a commencé à douze ans. Tu ne vois pas ce que je veux dire, mais je vais te faire vite comprendre.

Lucie se recroquevillait de plus en plus, cœur cognant dans la gorge.

— Carmella, reprit Marco avec la voix de quelqu'un qui se sait très tranquille pour très longtemps, je lui ai serré la taille à partir de douze ans. L'année prochaine, on pourra faire le tour de sa taille avec les deux mains. Attention ! Des mains de gonzesse, comme les tiennes !

Il fit encore siffler le lacet de cuir.

— Il y a trois jours, je l'ai mise à un nouveau corset. Cinq centimètres de serrage de plus d'un coup.

Il rit :

— Alors, évidemment, j'ai pu récupérer le lacet du précédent corset. Parce que je pensais à toi, fillette.

Il y eut un brusque assaut sur la couverture, des cris de fille, étouffés avec la paume, un brutal retournement de nuque et de gorge.

— Et voilà, conclut Marco. La perdrix est prise au collet. Relève-toi ! Relève-toi. Mets-toi à poil ! Allez, ou je serre.

Contre la glotte de Lucie, un poing. Noué autour du poing, le lacet de l'ex-corset de Carmella, entourant le cou de Lucie comme un serpent démoniaque.

— Pitié…, geignit-elle bêtement. Pi…

La deuxième syllabe n'arriva pas à sortir : Marco avait tourné le poignet et c'était comme si le lacet la guillotinait.

— À poil, répéta-t-il, et fais ça lentement. Dans l'ordre nouveau dont j'ai envie. D'abord le soutien-gorge puis le slip… Voilà… Très bien… Ah ! la jolie poitrine de colombe affolée ! Les jolis tétons roses de vierge !… Cambre un peu ! Cambre bien… Voilà… On les montre, les nénés ! On les exhibe. On est fière d'avoir de jolis nénés bien gonflés, bien charnus ! Et maintenant, on replie sagement son soutien-gorge à côté de soi. On est une fille ordonnée, on ne jette pas ses affaires n'importe comment… Très bien… À présent, on s'attaque au slip, et là, on va être un peu plus coquine.

Il serra le lacet d'un quart de tour, à faire gonfler les veines du cou de Lucie.

— Oh ! Pardon, Française. J'ai failli t'étrangler… Ah, ça va mieux quand ça se relâche un peu, non. OK ! Tu es OK ?…

Lucie tournait vers lui un visage de désastre absolu.

— Allons ! Ne fais pas cette tête-là ! Garmella est plus courageuse que toi, tu sais !

Il lui tapota « affectueusement » les fesses, s'attardant exprès sur la dentelle du slip avec les ongles.

— Tu vas te mettre à quatre pattes, cul bien tourné vers moi. Un conseil technique : ce sera plus facile si tu te colles les épaules et la gueule dans la couverture. Tu vois. Je t'aide…

Lucie obéissait comme une automate. Epouvantée, dans ses rares moments de conscience, de sa complicité. D'accord, il y avait le lacet autour de sa gorge, prêt à lui écraser le larynx. Seulement, tout à l'heure, pour la simple raison qu'elle avait été éliminée honteusement de la Croisière de la Chance, elle voulait se jeter du balcon ! Alors, maintenant qu'elle était livrée à bien pire, pourquoi n'avait-elle plus le courage de mourir ? De dire non ? De se laisser étrangler ? Quelle énormité bestiale en elle, quel souvenir millénaire de la victimisation des femmes la faisaient-elle collaborer à son supplice ?

Elle obéit. Elle leva les fesses comme on lui disait qu'il fallait le faire, et elle descendit son slip à deux mains, libérant la chair tendre et douce de ses fesses qu'aucun homme n'avait auparavant jamais contemplées. Et qu'elle réservait à un « être aimé » dans ses rêves de toujours…

— Le cul est large et la fente est bien poilue, lançai Marco. Très bien, continue, dégage le slip des chevilles, et puis tu ouvres les cuisses à l'équerre à deux mains… Voilà… Ah ! le magnifique cul de vierge !

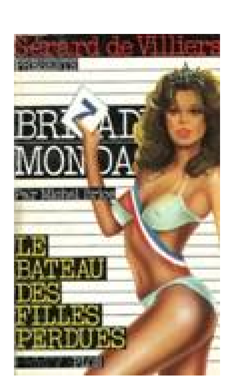
Il l'enfila par-derrière avec une raideur atroce. Elle hurlait, elle suppliait. À 18 ans, c'était la première fois que Lucie était prise et il fallait que ce soit d'une façon inimaginable ! Quand Marco, s'arracha d'elle, ayant longuement pris son plaisir jusqu'au bout, elle était tellement déchirée qu'elle s'était évanouie. Exactement ce qu'il voulait.

Il la tira par les bras jusqu'à la porte de la chambre et se mit à rire grassement, une fois arrivé sur le seuil du couloir. Là-bas, surgis des quatre autres chambres prévues par le plan, quatre autres jumeaux de lui-même tiraient par les bras des vierges forcées comme il avait forcé la sienne.

Il rit encore : sorti du couloir de service, un gamin arrivait, poussant devant lui cinq chariots de linge. Comme tout était bien organisé…

Il suffit de deux descentes d’ascenseurs de service, avec quelques claques bien administrées en travers de la figure de celles qui avaient des velléités de se réveiller, pour que tout se déroule comme prévu cinq minutes plus tard : une fourgonnette Fiat de couleur crème fonçait dans les rues de Naples avec un chargement de filles enlevées. Enlevées d’une façon qui relevait de la perfection. Même s’il fallait encore, de temps à autre, durant le trajet jusqu’au but final du transport, distribuer des suppléments de claques. Pas tellement par crainte d’ameuter les populations aux feux rouges. Mais pour rouler en paix, tout simplement.

CHAPITRE III



Il y avait des moments, dans la vie de Boris Corentin, où il aurait été spécialement incongru de lui rappeler que, de sa profession, il était inspecteur divisionnaire de la Brigade Mondaine, 36, Quai des Orfèvres à Paris. Même si c’était, histoire de lui passer la main dans le dos, pour lui rappeler qu’il était la vedette des « Affaires Recommandées », la section reine de ladite Brigade Mondaine, et le favori du patron, le commissaire

divisionnaire Charlie Badolini, l'un des grands flics les plus puissants de France.

Et ce genre de moments, c'était, bien sûr, quand il avait entre les bras, au plus profond d'un lit, cette chose merveilleuse : une fille nue, large de hanches et lourde de seins, secouant de droite à gauche sa tête parfumée dans les draps froissés, et criant : « Non !… Non… » pour dire « Oui, oui ! Encore… » Une fille aux cuisses puissantes et fines à la fois enroulées autour de ses jambes à lui. Alternativement cambrée, décambrée, secouée de tout le bassin et lui griffant le dos de ses ongles longs si possible rouges – sans griffer vraiment – tandis qu'il heurtait alternativement le fond de sa gaine de toute sa puissance d'homme à femmes jamais rassasié, jamais repu, jamais fatigué de voir danser, dans la rue, toutes ces fesses rebondies des passantes. Et toujours client pour engager la conversation.

Il se releva, mèche noire à peine parsemée de rares fils gris flottant, très bouclée sur son front.

— Tu vas arrêter de jazzer de la tête comme ça ! J'ai besoin de ta bouche ! Tu piges ! Ça fait partie de mes fantasmes, j'ai besoin d'embrasser avec la bouche en même temps que…

Ghislaine – Ghislaine Duval-Cochet – la « régulière » toujours retrouvée, la lionne découverte un jour d'escale à Anchorage (Alaska) et jamais lâchée malgré la multiplication de leurs aventures personnelles (ils finissaient par dire : extraconjugales, même s'il ne leur était jamais venu à l'idée de se marier) laissa se calmer son immense chevelure de blonde parfaite dans l'oreiller au tissu toujours aussi désespérément « militaire » du lit de Boris, rue de Turbigo.

— GK, mec, fit-elle. OK, je vais faire un effort.

Elle sourit tendrement et tendit la bouche, lèvres ouvertes comme deux sangsues, langue rose et fraîche à demi-sortie, tremblante, inondée. Boris baissa la nuque, prêt à happer goulument les douces muqueuses dont le simple contact risquait de le faire exploser subitement, en bas, côté nerf dit « honteux ».

Œuf corse, comme aurait dit son équipier historique et bien-aimé, l'inspecteur principal Aimé Brichot, marié, trois enfants, natif de Nohant (Berry) et muni d'une fine moustache jaune, ce fut le moment exact que choisi la sonnerie du téléphone pour frétiller sur la table de nuit.

— Et voilà…, murmura Ghislaine, verte de rage, toujours au bon moment ! Ça ne te viendrait pas à l'idée de décrocher quand on fait l'amour ? Ah ! Flic d'abord ! Flic toujours…

Elle reflua de côté dans le lit, s'arrachant à lui.

— Tu reviendras si j'ai envie, après la communication.

Déjà, elle avait choisi de bouder, repliée en chien de fusil, lui faisant le coup de l'« auberge du cul tourné ».

Boris décrocha en soupirant.

— Allô ? fit-il d'une voix qui essayait de redevenir banale.

Il y eut un léger silence, puis une voix féminine, bien qu'assez grave du ton, se mit à parler :

— Excusez-moi de vous déranger si tard, monsieur Corentin, mais je crois que c'est important.

« Allons donc, évidemment, se dit Boris en se grattant la tempe, c'est toujours important. »

Il jeta un rapide coup d'œil à Ghislaine. Impossible de « mater » quoi que ce soit : elle avait remonté le drap jusqu'à son cou. Et pendant ce temps-là, son membre, furieux d'avoir été stoppé en pleine course, commençait à lui faire abominablement mal en retrouvant des proportions « normales ». À savoir : une descente accélérée vers la mollesse ecclésiastique d'un curé confit en dévotion.

— Vous avez mon numéro. Donc, vous me connaissez. Parfait, qui êtes-vous ?

À l'autre bout du fil, la fille parut surprise d'une réplique aussi rapide.

— Pardon, je ne me suis pas présentée, Linda Arman, journaliste à Lundi-Matin. On a eu l'occasion de se connaître il y a deux ans.

Elle eut un petit rire.

— L'affaire du bal des fines moustaches, vous vous rappelez ?

L'ordinateur cérébral de Boris se mit à fonctionner à la vitesse grand « V ». Secouage de programmation interne, excitation de neurones, et hop ! « disquette » livrée sur un plateau. La fameuse mémoire de Boris Corentin.

— Je vois, murmura-t-il. Le scandale des lesbiennes de la place des Ternes. La soirée déguisée en hommes, où il y avait des filles de 13 ans.

Déguisée, elles, en pâtres grecs, et avec des godemichés de trente centimètres sortant de dessous la feuille de vigne.

Nouveau petit rire.

— Exact. Et je vous ai dû une fière chandelle.

Les sourcils de Boris se froncèrent. Oui, il se rappelait de mieux en mieux. Linda Arman, journaliste, habillée d'un smoking d'où sortait un autre godemiché, et qui l'avait suppliée, au moment d'appeler les flics de la rafle, de l'épargner, contre renseignements un jour. Il avait accepté, bon prince. La vieille technique policière : il faut savoir garder des indics dans tous les milieux, surtout quand on travaille à la Brigade Mondaine. D'accord, Linda Arman, lors de cette fameuse soirée de la place des Ternes, s'envoyait à tout va une gamine de 13 ans avec son godemiché quand la Brigade Mondaine avait surgi, mais elle était journaliste, et à Lundi-Matin le plus florissant des hebdos de la presse dite du cœur, un journal dont le plus petit des rédacteurs en chef (la presse parisienne est une armée mexicaine où il y a plus de généraux gue de simples soldats) est un indic de la police. Normal. Et pour pas grand-chose, en plus : dans la quasi-totalité des cas, le simple fait de se rengorger d'être quelqu'un qui fait sauter les contraventions des amis… On se console comme on peut d'être journaliste. Autrement dit quelqu'un qui vit des histoires d'autrui…

Boris dégusta une petite paire de secondes le plaisir d'avoir eu raison, deux ans auparavant, de faire une fleur à une lesbienne journaliste. Pas de doute : elle appelait pour « renvoyer l'ascenseur ». Un bon flic est un flic avec un épais carnet d'adresses, côté indics.

— L'affaire ? fit-il, durci. (Il ne poussait pas 1'« amitié » avec Linda Arman jusqu'à être aimable.)

— Très personnelle, fit la voix grave, je m'en excuse. Mais je ne me serais pas permis d'appeler si je n'avais pas pensé que ça pouvait intéresser, réellement, la police.

— Allez-y, fit-il sur ses gardes.

— Voilà, vous n'êtes pas quelqu'un à qui je mentirais. J'ai une amie. Une fille de 18 ans, qui vient d'Orléans. Je l'ai poussée. Parce que…

La voix hésitait.

— Parce que vous l'aimez…, murmura Corentin.

— Oui… J’ai réussi à la faire participer à une croisière en forme de concours de la chance, la croisière s’appelle d’ailleurs : la Croisière de la Chance. C’est parti de Cannes. Avant-hier. Ça va faire la Méditerranée, avec escale-reine à Istanbul. Une sorte de concours de bienfaisance. Dix filles venues de toute l’Europe. Toutes jeunes et toutes vierges. La gagnante aura quinze mille dollars à Istanbul. Les autres, des compensations pas nulles. L’organisateur officiel, c’est un armateur grec, le propriétaire de l’Atalis Line.

— Je vois, coupa Corentin, Constantin Chariakis. Un homme plus riche que ne l’a jamais été Onassis, et qui a eu la sagesse de ne pas chercher la publicité. Aucun journal n’en parle. Cela dit, apparemment, il a décidé de franchir le pas à son tour. Pourquoi cette croisière tordue ?

— Problème fiscal.

— Vous rigolez ! Il a dépassé la soixantaine, Chariakis, si je ne me trompe. Il a envie de s’amuser à être connu, comme une nouvelle lubie… Tiens, je vous parie que votre journal est sur le coup.

Silence. Puis léger raclement de gorge.

— Comment le savez-vous ? Vous avez lu le dernier numéro de Lundi-Matin ?

— Absolument pas. Mais je vois que j’ai flairé juste. Alors ?

— On a fait une double page sur Lucie… Lucie, c’est mon amie. L’orpheline d’Orléans. On a « matraqué » sur ce numéro. Pub à tout va à la radio et deux cent mille exemplaires de plus distribués. Ça va mal dans la presse, comme partout. Il faut ce qu’il faut…

Boris toussota.

— Vous m’avez dit qu’il s’agissait d’un concours avec des vierges. Votre Lucie, votre petite amie, elle est vierge ? Ne me racontez pas d’histoires.

L’écouteur prit son temps.

— Ça vous paraît sûrement surréaliste, mais c’est pourtant la vérité. Lucie est vierge.

Boris hocha la tête.

— Ah, je vois. Vous, les lesbiennes – attention, ce n’est pas une critique, hein ! –, vous êtes encore plus compliquées que les homosexuels-hommes. C’est votre petite amie. Mais vous ne l’avez jamais dépucelée. Même au doigt, excusez-moi…

Nouveau silence.

— Jamais. Il faut bien que je vous donne des précisions…

Boris sourit tout seul. Avec un genre de tristesse. Ça le gênait toujours d'entrer dans les secrets des gens, même s'il le fallait bien.

— Inutile, fit-il, j'ai compris. Le clitoris est avant l'hymen. Forcer l'hymen, c'est masculin. Masculin, c'est votre ennemi. Vous n'êtes pas la première, vous savez, à me parler d'un problème qui est celui de beaucoup de vos semblables.

Silence.

— Merci de comprendre, murmura enfin Linda.

Boris jeta un coup d'œil amusé vers cette vieille « hétéro » indécrottable de Ghislaine qui n'entendait rien de sa conversation « bizarre ».

— Sauf pour ma compréhension du petit monde journalistique, commenta doucement Boris Corentin.

— Je vous l'accorde…

Boris attrapa la lampe de chevet. Histoire de mieux détourner son éclat de Ghislaine, qui paraissait s'être endormie.

— Bon, reprenons les choses à zéro. Il est arrivé malheur à votre Lucie, n'est-ce pas ?

Il y eut à l'autre bout du fil une esquisse de sanglot pas truqué ;

— Elle a disparu, et quatre autres filles avec elle. Une Danoise, une Anglaise, etc. J'ai oublié le détail.

— Disparue ? Avec quatre autres filles ?

— Oui, c'est dans Libération de demain matin. Le seul quotidien qui en parle. Vous devriez vous le procurer, je l'ai sous les yeux. L'édition vendue à minuit à la Contrescarpe où je suis. Titre : « Envol de Vierges à Naples. » Sous-titre : « Cinq petits culs disparus. »

— Un peu vulgaire, mais bien dit, non ? fit Corentin qui se retenait de rire.

— Ne riez pas, reprit Linda Arman, c'est du sérieux. Lucie m'a appelée ce matin. D'un palace de Naples, elle ne comprenait rien à ce qui lui était arrivé. Elle est très belle, Lucie, vous savez, elle pouvait gagner, or, elle venait d'être éliminée. Avec quatre autres, très belles elles aussi.

Le téléphone marqua un temps d'arrêt.

— Toutes les cinq ont disparu de l'hôtel de Naples où on les avait débarquées. Disparues ! OK, je sais qu'il disparaît pas loin de dix mille personnes tous les ans à Naples, l'une des villes les plus pourries du monde. Mais quand même ! Je l'ai eu au téléphone, Lucie, si vous voulez savoir juste au moment où on l'a enlevée ! J'ai entendu les cris, la lutte. Puis le silence dans l'écouteur. Et rien. Rien !…

Boris Corentin s'assit carrément, pieds nus sur la moquette.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi, au juste ? Allez-y, Linda, crachez votre morceau.

— Monsieur Corentin…

— Allez-y…

— Libération dit que c'est la Mafia. Qu'elle s'est branchée sur le coup. Que Lucie et les autres sont en route à l'heure qu'il est pour une destination africaine ou quelque chose de semblable. Je n'en crois rien.

Boris se passa les doigts sur les ailes du nez.

— Vous êtes où, en ce moment ?

— À la Contrescarpe, je vous l'ai dit.

— L'adresse ? Je viens.

Ghislaine le regarda se rhabiller, l'œil mauvais.

— Je te préviens, quand tu rentreras, je serai barrée.

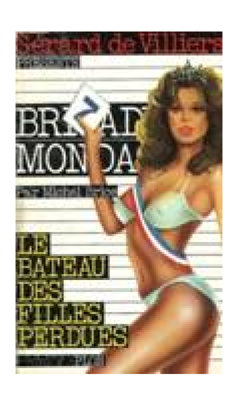
Boris la fixa, fatigué.

— Alors, barre-toi tout de suite. Bon Dieu ! Est-ce que tu peux comprendre que j'ai du boulot ?

Les draps s'agitèrent.

— OK, tu as toujours raison. Mais n'allume pas en rentrant, j'ai horreur d'être réveillée au milieu de la nuit, je ne me rendors pas. Tu piges ?

CHAPITRE IV



Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini arracha de ses lèvres d'un geste napoléonien la Celtique maïs qui lui avait un moment donné des airs, collée au coin des commissures comme elle l'était, des airs d'acteurs de film policier des années 30. Surtout avec ses yeux cernés roulant comme des billes furieuses. Une caractéristique à vie de son physique : même quand il était heureux, Charlie Badolini roulait des yeux. On ne se refait pas. On lègue, tout le monde, une image à la postérité. Charlie Badolini, lui, ce serait l'image furieuse. Même quand il ne l'était pas. Par hasard physique venu de chromosomes. Il était comme ça. Avec un visage à faire tourner le lait. Enfant, sa mère se cachait les yeux en lui donnant le sein. De peur d'être mordue au téton par des gencives roses où elle ne pouvait s'empêcher de penser que les incisives poussaient déjà.

— Qu'est-ce qui vous fait croire à ce que vous a raconté cette nuit votre Linda Arman, de l'hebdomadaire Lundi-Matin ?

Boris Corentin n'eut pas besoin de chercher à qui la question agressive était posée. D'évidence, c'était à lui.

Il ne s'émut pas, vieille habitude. Vieille pratique, depuis des années de cet irremplaçable patron, sachant être odieux, et aussi fabuleux de complicité dans les cas difficiles. Une façon de père, qui ne peut qu'être respecté. Même dans ses moments d'exaspération.

Il agita les fesses dans sa chaise Restauration de Rœtegen, une nouveauté du bureau patronal venue tout droit du Mobilier National.

— Patron, fit-il, si j'étais le flic de base, je vous dirais que cet article de Libération, revu et confirmé par quatre ou cinq dépêches d'agences internationales, c'est du banal. Que cinq filles disparues à Naples un matin

d'août, ça relève des mystères insondables de la Mafia et de sa branche napolitaine, la Camorra. Seulement, vous savez que j'ai un petit doigt…

Charlie Badolini extirpa vivement son propre petit doigt de la main gauche de son oreille gauche. Vieille tentation de Niçois fils de mère Corse ; on a l'ongle du petit doigt gauche plus long que les autres ongles. Pour se fouiller l'oreille. La gauche, puis la droite. Originellement, pure question de nettoyage, à l'époque où les cotons-tiges n'existaient pas (les Corses ont toujours été des avides de la propreté corporelle, ce sont eux, et non les Arabes, assurent-ils en privé, qui ont inventé l'éponge à se laver le cul après le « devoir fonctionnel » du matin)[1].

— Corentin, je vous en prie, murmura Charlie Badolini, très digne, et main gauche pudiquement disparue sous la table. Poursuivez. Nous sommes en séance de travail. Ne l'oubliez pas.

L'inspecteur principal Aimé Brichot contempla successivement d'un air inquiet ses deux supérieurs hiérarchiques, Charlie Badolini, parrain de son fils Charles, et Boris Corentin, parrain de ses deux jumelles, Rose et Colette.

« Boris, se dit-il pour lui tout seul, cesse de déconner. Tu ne vois pas que le patron est sur les nerfs ? »

L'électricité de l'amitié passée, invisible…

— Excusez-moi, Monsieur le Divisionnaire, fit Boris avec une humilité toute respectueuse, je voulais dire seulement une chose simple.

Il se releva, jouant de ses épaules puissantes dans le dossier de sa chaise historique.

— Dix mille personnes disparaissent tous les ans dans ce cancer urbain qu'est Naples. Un chiffre qui fait rêver… Combien de morts dedans ? Combien de survivants partis on ne sait où ? Combien de filles, surtout, qui alimentent les réseaux internationaux de la prostitution ? Je sais tout ça, comme vous. Nous lisons les mêmes rapports, que vous avez la bonté professionnelle de nous communiquer régulièrement, comme à l'inspecteur Brichot, ici présent. Eh bien, c'est justement parce que je suis surinformé que je peux me permettre de vous dire mon sentiment après conversation, hier soir, dans un bistrot de la Contrescarpe avec cette journaliste lesbienne de Lundi-Matin.

Il marqua un temps d’arrêt, allumant une Gallia, et Charlie Badolini en profita pour rallumer une Celtique maïs, une de ces bonnes cigarettes à fort degré de nicotine dont il pouvait de moins en moins se passer. Même si elles lui jaunissaient les doigts, et le faisaient tousser à poumons perdus le matin dans sa salle de bains, au désespoir de Suzanne, une épouse, gardienne de Makoui, le chat jaune hérité de Boris à la suite de l’affaire de la Dame en gris.

— J’ai du mal à croire, reprit Boris, qu’une organisation telle que la Mafia se fatigue à kidnapper cinq filles venues d’un « raout » aussi public que cette croisière du paquebot Satory de l’Atalis Line, propriété d’un armateur grec au bras très long, Constantin Chariakis, pour ne pas le nommer.

Charlie Badolini était tout à la délectation gustative de sa Celtique maïs nouvelle – et dont il obtiendrait, s’il n’était pas trop gourmand dans le tirage pulmonaire, encore au moins dix minutes de plaisir.

— Conclusion ? fit-il dans un nuage jaune qui n’eut pas de mal à envelopper sa maigre silhouette de Niçois mal nourri dans l’enfance, rapport aux restrictions de l’Occupation[2].

— Attention ! jeta soudain Aimé Brichot, avec dans la voix cette fièvre subite des gens qui finissent par en avoir assez de n’avoir pas pu placer leur mot dans une conversation où ils sont quand même concernés. Quand Boris a une intuition, il faut y faire gaffe.

Charlie Badolini tapota sa Celtique maïs au-dessus d’un étrange cendrier en forme de bouche de cochon. Un cadeau d’adieu d’un inspecteur auvergnat parti récemment à la retraite.

— J’y fais gaffe, grogna-t-il. J’y fais gaffe, qu’est-ce que vous croyez, Mémé !

Boris s’arracha à la contemplation de la Seine, avec ses éternelles péniches, sous les fenêtres du bureau patronal. Une contemplation qu’il choisissait toujours, ici, depuis des années, quand ça devenait trop difficile de parler boulot.

— Conclusion, articula-t-il d’une voix bien timbrée. Je pense deux choses. Un : la journaliste lesbienne n’est pas si bête. Deux : on tient une affaire qui va redorer notre blason.

Quelques centaines de mètres cubes d'eau de Seine polluée eurent tout le temps de couler sous le pont Saint-Michel, en bas des fenêtres.

— Absolument d'accord avec vous, conclut Charlie Badolini, qui se moquait bien de ce que pensaient les eaux de la Seine sous les ponts, vous partez pour Naples tous les' deux. Avec cette journaliste. Grouillez-vous. Il faut embarquer sur le Satory avant qu'il reprenne la mer.

Il ralluma une Celtique maïs.

— Demain matin, l'appareillage, non ?

Boris Corentin le fixa.

— Patron, pourquoi vous excitez-vous si vite sur cette affaire ?

Charlie Badolini fit semblant de s'intéresser à l'état de conservation du cuir fauve de son bureau Empire.

— Il y a des moments, monsieur Corentin, où vous posez des questions idiotes. Je suppose qu'aujourd'hui, c'est parce que vous sortez d'une nuit éprouvante, non ?

Il sourit, carnassier.

— Ghislaine m'a appelé tout à l'heure. Figurez-vous qu'elle est follement jalouse d'avance, à cause de cette Linda Machin de cet hebdomadaire. Bien sûr, je lui ai assuré que la dénommée Linda était lesbienne. Eh bien, vous me croirez ou pas, Ghislaine ne m'a pas cru.

Boris se voûta dans sa chaise.

— Patron, murmura-t-il, invitez-la à dîner pendant mon absence. C'est un service que je vous « demande.

— OK, murmura Charlie Badolini, mais, service pour service, qu'est-ce qui vous dit que vous allez atterrir à l'aéroport de Naples avant le départ du Satory pour la poursuite de sa croisière ?

Corentin agita le bras.

— Ça se jouera à une demi-heure, patron. Ça suffira, avec un peu de chance.

Il se redressa.

— Au fait, patron, on part là-bas en flics officiels ou en flics touristes ?

Charlie Badolini soupira :

— Boris, arrêtez de poser des questions dont vous connaissez la réponse. J'allonge l'argent secret et vous vous partez en « touristes », évidemment.

Quand Boris et Aimé furent sortis, Charlie Badolini ralluma encore une Celtique et s'absorba dans la contemplation de quelques volutes bleuâtres et épaisses.

« Qu'est-ce qu'il a parlé de chance, Boris ? se dit-il. Vraiment, il est gonflé… Il ne cesse pas d'avoir de la chance dans le boulot. Pourquoi ça s'arrêterait… »

Il se leva et se propulsa sur ses talonnettes jusqu'à la fenêtre de son bureau.

« Ah ! se dit-il encore… Qu'est-ce que je disais !… »

Là-bas, sur le pont Saint-Michel, une fille abordait deux hommes. Un petit chauve à lunettes dont c'était à hurler qu'il était père de famille, et fidèle, et puis, un espèce d'athlète dur de silhouette, et souple en même temps. Boris Corentin. Le fils que Charlie Badolini n'aurait jamais… jamais…

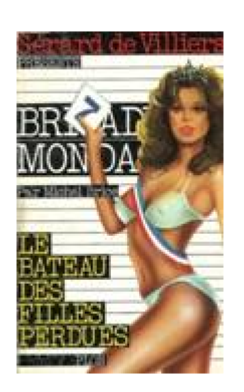
— Tu es un roi de la drague, toi, murmura le patron de la Brigade Mondaine, yeux collés à la vitre. Là-bas, Boris baratinait, fixant sûrement un rendez-vous. Pour dans huit jours, le temps estimé de son voyage vers Naples et la suite.

Il tendait le doigt, vers la fontaine Saint-Michel, et la fille riait ! ça, c'était certain d'avance que dans huit jours, de sa fenêtre, Charlie Badolini pourrait assister aux retrouvailles !

Aimé Brichot tira Boris par le bras :

— Bon ça va, quoi, tu l'as, ton rencart ! Maintenant, on va chercher les billets d'avion vite fait bien fait !

CHAPITRE V



Comme toutes les filles, dans ses cauchemars d'adolescence, quand on s'enfièvre, moite dans le lit, Lucie avait fantasmé sur le mythe de l'enlèvement. Avec un mélange classique de panique et de délice. Une impression que jamais aucun homme ne comprendra. Quel homme, aussi futé soit-il, pigera ce que ça signifie d'être née femme ? Autrement dit, enlevable et violable à merci ! Surtout dans notre époque d'absence absolue de justice, de légalité. De défense de l'individu, surtout conjugué au mode féminin.

Lucie se releva sur les coudes. Avide de répondre à une question principale avant toute autre question : où était-elle ? Comme c'était curieux ! se disait-elle en même temps. Et pourquoi se demander juste ça ? Alors qu'il y avait des dizaines d'autres questions à résoudre. Par exemple : pourquoi était-elle nue ? Parce qu'elle était nue ! Absolument ! Et pourquoi ? D'accord, à l'hôtel de Naples, son dernier véritable souvenir conscient, elle avait dû se déshabiller. Mais on se rhabille après s'être déshabillée ! Pourquoi n'était-elle pas rhabillée ? Elle hésitait. Elle ne savait plus, son cerveau n'arrivait plus à retrouver le fil des événements. Allons, il fallait essayer… Un viol épouvantable – qui avait laissé sa virginité intacte – un viol là où jamais les cours scolaires ne font allusion… Et puis le noir total…

On verrait tout ça plus tard. En priorité, il y avait la grande interrogation, venue du fond commun de l'humanité féminine, l'humanité enlevable et violable à merci. Et c'était : où suis-je ?

Elle parcourut lentement des yeux son environnement. Au moins, c'était éclairé. Et plutôt vivement. Elle dut même cligner des yeux pour ne pas se

laisser éblouir par le spot placé juste au-dessus d'elle. Elle s'assit, se protégeant les yeux de la paume de la main gauche. Cette fois, c'était mieux, ses yeux souffraient moins, et commençaient à pouvoir observer alentour. Ah ! c'était loin d'être gai, le paysage, découvrait-elle peu à peu. Facile à délimiter. En face, un mur de pierre sèche, sans ciment entre chaque pierre. À gauche, encore un mur de pierre, et de même à droite, puis derrière elle, et au-dessus, et sous elle ! Rien que des pierres ! Et le tout formait un réduit de deux mètres cinquante au maximum de côté. Un cube de pierre ridiculement étroit à l'intérieur duquel elle se trouvait, nue intégralement, sans ouverture, sans même un soupirail. Une cave sans soupirail ! Et qui ne sentait pas la cave. Qui exhalait une puissante odeur sèche de plastique. Pas de pierre. Avec un trou dans un coin, grillagé, tout petit, correspondant à un autre trou d'aération en haut. Une cave truquée avec des trous d'aération et un spot aveuglant dardé sur elle !

Lucie essaya de lutter contre les battements de son cœur qui s'affolait. Quel cauchemar faisait-elle ? Ce n'était pas possible. Elle ne se trouvait pas dans la réalité, elle allait se réveiller. Tout serait comme avant. Même s'il fallait se réveiller dans la petite chambre sous les toits, dans le quartier du Marais, à Paris, avec des poutres apparentes, et un vasistas d'où parvenaient les premières lueurs de l'aube, à l'heure où Linda recommençait à la caresser, attentive à ne pas « déflorer » son hymen. Son hymen interdit de godemiché pour cause de « croisière de la chance », comme disait Linda avec de l'emphase dans la voix…

Mais non, la réalité était bien celle des pierres sèches sous ses fesses, devant ses yeux, au-dessus d'elle, à gauche et à droite, et derrière elle !

Elle plaqua doucement ses mains au sol. Palpant les pierres. C'est froid la pierre, c'est dur ! C'est du moins ce qu'on lit dans les mauvais contes de fées dévorés lors de l'enfance avec de petites peurs de fille. Et voilà qu'elle y était ! Encagée. Enfermée dans une cave exactement semblable à celle des passages des contes du Nain Jaune, ou ceux de la Mère l'Oye, où il est question de filles enfermées à vie dans des réduits ou des souterrains d'un château cruel par le seul bon vouloir d'un prince noir de légende entre les griffes duquel on est tombé.

Seulement, comme elle aurait voulu, Lucie, que la réalité dans laquelle elle se trouvait corresponde aux petites peurs paniques de ses lectures d'enfance ! Comme ça aurait été « rassurant », d'une certaine façon, de

reconnaître le froid de la pierre sous elle du château mythique des angoisses de lecture ! ‘D’avoir froid, et les os transpercés par l’humidité des souterrains ! Avec pour seule lueur celle verrue d’un soupirail donnant sur les douves d’un château moyenâgeux. Rien de tout ça. Pas de soupirail. Pas d’humidité. Une sécheresse dure et acide de climatisation ronflante. Pas de porte de métal à rivets rouillés devant elle. Rien d’autre que deux bouches d’aération minuscules d’où parvenait une écœurante odeur de fuel grillé. Et le spot, au-dessus d’elle. Le spot aveuglant qui lui brûlait les rétines quand elle relevait les yeux !

Lucie se bloqua, cuisses soudain serrées, bras rabattus autour de sa poitrine. Elle avait vu juste à côté de l’œil aveuglant du spot. Un autre œil ! Plus petit, tout rond. Pareil à la lentille sombre d’un objectif d’appareil photo, ça ne pouvait être que l’œil d’une caméra ! On la regardait depuis quelque part ! Dans une pièce voisine, il y avait un écran où elle apparaissait sous le regard de quelqu’un. Nue ! Prisonnière !

Lucie se laissa aller sur le sol, roulée en boule, cuisses et genoux remontés, se faisant la plus petite possible. La plus préservée aux regards, visage enfoui dans ses mains, tempe gauche collée aux pierres mal jointoyées du sol, et elle se mit à sangloter doucement.

À Orléans, là où elle était si malheureuse dans sa petite chambre de HLM avant de fuguer vers Paris et d’être « recueillie », errante dans le quartier de Beaubourg, par une fille extra, une salvatrice merveilleuse nommée Linda, qui l’avait emmenée chez elle, qui lui avait appris l’amour-sapho, qui l’avait révélée à elle-même… À Orléans, avant tout ça, elle piaffait dans une petite chambre au papier mural abominable, façon salon de coiffure de misère, et elle avait placardé au mur des affiches de ciné. Marilyn Monrœ, Jane Birkin dans « La Piscine », Brigitte Bardot dans « Et Dieu créa la femme ». À chaque affiche, elle avait soigneusement découpé les silhouettes masculines. Elle haïssait les hommes. La race de son père, qui avait abandonné sa mère, qui ne payait pas la pension alimentaire, qui provoquait les explosions de larmes de sa mère à neuf heures du matin, entre deux canettes de bière bues au goulot avec une avidité frénétique. « Lucie, va m’acheter de la bière. L’épicier fera crédit… »

Un jour, Lucie était repartie pour acheter encore douze canettes de bière. Qu'elle n'avait pas achetées. À la gare des Aubrais, elle avait pris le train pour Paris, sans payer. Elle avait échoué sur le plateau de Beaubourg. C'était il y avait cinq mois. Linda l'avait abordée.

Puis Lucie avait écrit à sa mère, comme ça, pour lui demander pardon d'avoir fugué. Elle aimait trop sa mère pour lui faire cette vacherie de ne pas donner de nouvelles, et la mère avait répondu ! « Il y a une annonce dans le journal, on cherche des filles pour un truc. Un truc pour toi. Ecris, je t'en prie. »

Lucie avait écrit. Echange de nouvelles lettres, et Lucie s'était branchée sur l'affaire… Le scénario de présentation à un concours pour une « Croisière de la Chance ».

Ça va vite, le cours des choses, quand les journalistes se mettent sur le coup. En huit jours de temps, la salle de rédaction de « Lundi-Matin » n'avait plus eu de secret pour Lucie…

Lucie se mit soudain à tapoter le sol sous elle avec la paume de ses mains, comme pour vérifier qu'au moins, dans son malheur d'aujourd'hui, il restait quelque chose où se « rattraper ».

Elle éclata en sanglots, toute fierté abandonnée, n'essayant même plus de paraître digne sous l'œil rond de la caméra au-dessus d'elle. Ses paumes avaient très vite « compris » : les pierres sur lesquelles elle se râpait les fesses, ce n'était pas des pierres. Des vraies pierres minérales, siliceuses, gréseuses, calcaires ou faites de silex, peu importait ! Des pierres, quoi ! Des choses dont on construit les maisons, qui vous font reconnaître que vous êtes sur terre, pas dans l'abstrait ! Elle grattait de l'ongle, elle tâtait, furieusement, comme pour mieux se persuader de sa découverte qui signifiait que même la réalité de sa prison l'abandonnait : elle était dans du plastique ! Du faux ! Du truqué total ! Seul l'air qu'elle respirait, venu des bouches d'aération minuscules, était vrai, malgré son relent de fuel et de poussière brassée. Tout le reste était faux ! Fausses, les pierres ! Fausse, la cave du « château » !

Lucie se recula contre le mur derrière elle et se disposa en « tailleur ». À la volonté. Elle avait envie de faire ce qu'elle faisait comme on a envie de

mourir. Mais elle le faisait, par pure bravade d'animal acculé qui se dit qu'il n'a plus rien à perdre, sauf l'honneur.

— Vous qui m'avez kidnappée, vous qui me regardez comme un insecte, fit-elle d'une voix forte, à peine tremblante, venez ! Tuez-moi ! Tout de suite.

Elle vacilla légèrement, regard braqué sous l'œil de la caméra, bravant l'illumination du spot.

— Venez me tuer. Tout de suite, répéta-t-elle. Je n'ai plus envie de vivre.

Elle se replia sur elle-même, seins tremblants entre ses bras.

— Je n'ai plus envie de vivre… plus envie… Vraiment…

Les souvenirs de son viol terrifiant, de son viol qui l'avait laissé « intacte », dans la chambre d'hôtel, remontaient en elle comme un cauchemar. Avec ses tentations de mort d'alors…

— Cette fois, c'est vrai, éclata-t-elle en sanglots. Vrai…

Il y eut un grincement de gonds huilés en face d'elle. Le mur en face d'elle s'ouvrait ! Une silhouette apparut, et c'était celle d'une femme ! Très floue dans les rétines de Lucie brûlées par le spot.

— Lève-toi, fit la voix, qui était douce.

Lucie se souleva sur les mains, luttant entre l'horreur et la curiosité.

— Lève-toi, je t'ai dit, reprit la silhouette qu'elle discernait un peu mieux maintenant.

Lucie se mit à hurler : un fouet à chien pendait à la main droite de la silhouette.

Un fouet avec des boules au bout. Trois boules lourdes et épaisses. Et d'où gouttait de l'eau, comme si on les avait trempées avant de venir. Et toute la tresse de cuir du fouet gouttait !

— Tu ferais mieux de tendre tout de suite les fesses, reprit la voix. De toute façon, ce sont elles que je veux. Sois intelligente, tends les fesses, tout sera tellement plus simple si tu coopères.

Lucie vacillait. Yeux dardés vers ce qui se trouvait derrière la silhouette. Une zone brillait, une sorte de couloir. Avec des tuyaux métalliques partout, curieusement. Ce fut étrange, elle trouva dans ce spectacle comme une

nouvelle force d'espérer. Des tuyaux de l'autre côté des pierres en plastique, qu'est-ce que ça signifiait, sinon un trucage général ?

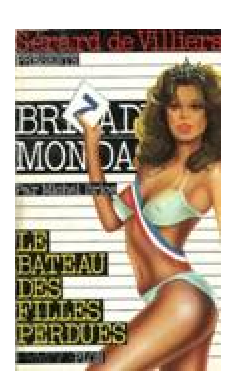
Elle se retourna. Redevenue la petite fille « victime de la réalité » qu'elle avait toujours été. Faisant bien attention à offrir ses fesses, sachant d'avance que plus elle collaborait, plus elle conservait ses chances.

Elle entendit, lèvres mordues au sang, le sifflement sec du fouet qui se rabattait, et elle hurla à mort quand commencèrent à cingler les boules humidifiées.

Les boules du bout de fouet qui lui arrachaient la chair des fesses quand elles s'y « collaient », aussitôt tirées en arrière, dans une technique de flagellation parfaite, pour « prolonger » l'application par un « tirage ».

Ça cingla très longtemps. Et Lucie perdit le compte des « applications » puis des « tirages » secs, via le poignet de la vieille. Tout ce qu'elle comprit, à la fin, c'était qu'elle était prête à tout pour que ça cesse, et que c'était sans doute ce que voulait la vieille, qui n'était venue la fouetter, sans doute, que pour ça : lui donner l'idée d'être prête à tout pour échapper aux lourdes boules de l'extrémité cinglante du fouet.

CHAPITRE VI



L'Airbus d'Air France vira de l'aile en douceur pour commencer son approche de l'aéroport Capodichino. Au-dessous d'eux, dans le hublot, la fabuleuse baie de Naples, avec le Vésuve, Sorrente, Capri, Ischia, Naples… La deuxième ville du monde après Shangaï (mais oui, Shangaï…) pour la pègre et ses « lois » parallèles. Naples où cinq filles ravissantes, deux Françaises, une Allemande, une Italienne et une Anglaise venaient de disparaître. Enlevées dans un hôtel de luxe après débarquement d'un paquebot non moins de luxe. Le flic de l'hôtel avait été formel au téléphone : les filles avaient été soit assommées, soit droguées. Et encore, il n'était pas sûr. Au bord d'avouer sans l'avouer un détail trop « napolitain » pour être avouable. En fait, il devait s'agir de sûrement autre chose. Une complicité payée du personnel. Pour mettre tout un étage d'hôtel hors du monde – qu'est-ce que la Camorra n'est pas capable de faire ?…

En tout cas, le moyen du kidnapping avait été le même pour elles cinq. Chariot de linge, Porte de service, camionnette de location. Le flic s'en voulait à mort. Il avait tout vu, sans se rendre compte. Vu les chariots poussés par des gosses de vingt ans qui n'étaient visiblement pas des employés de l'hôtel. Encore qu'à Naples… Ce n'était qu'après qu'il avait réalisé son manque de flair. En lisant les journaux – du moins, c'est ce qu'il disait. En fait, il avait tout pigé à la minute… Et puis, il avait écrasé. Il avait une famille à nourrir. Après, avait-il continué à mentir, il avait foncé à la direction de l'hôtel. En fouillant frénétiquement les cinq chambres où ne restaient que les attendrissants bagages de cinq filles envolées…

Aimé Brichot toussota, poing porté à sa moustache. Sa première manifestation depuis le décollage, à Roissy Charles-de-Gaulle 2, Terminal A. C'était qu'il avait ressassé des soucis ! Conjointement avec Jeannette, son épouse. Des problèmes avec Rose et Colette, les jumelles. Envoyées à grands frais aux Etats-Unis par une organisation ultraconnue. Et qui se plaigaient à mots couverts au téléphone. En clair, on leur faisait faire le ménage. À l'œil. Sous le prétexte de leur apprendre l'américain. La nouvelle avait failli faire s'évanouir Jeannette et Mémé. Puis ils avaient calculé. Quoi faire ? Les jumelles en étaient pratiquement à la fin de leur séjour. C'était d'ailleurs pour ça qu'elles osaient enfin tout avouer. Ecraser… Quelle autre solution choisir pour l'instant. L'essentiel n'était-il

pas qu'elles rentrent ? On verrait à protester après. Avec quelles chances de succès ?… A-t-on vu un organisme, quel qu'il soit, rembourser ceux qui en ont été victimes.

Tout le temps du vol, Aimé Brichot avait réfléchi à ça. Avec un insupportable sentiment d'impuissance. Ça, on l'y reprendrait à faire confiance à l'une des organisations de voyages d'étude d'été les plus réputées de France ! Heureusement que, côté Charles, le dernier-né, en train de faire du lard chez ses grands-parents maternels près d'Aix-en-Provence, il n'y avait pas de problème. Enfin, espérons qu'il n'y en ait pas… Ce qui rongeait le plus Aimé Brichot, c'était d'avoir laissé Jeannette toute seule face aux « soucis américains ». Et seule dans le F5 du Kremlin-Bicêtre. Sans vacances cette année. L'appartement à repeindre… Encore une chance : grâce à Charlie Badolini, le parrain de Charles, le service social du Quai des Orfèvres avait accepté de payer à Aimé la réfection de son appartement par des collègues talentueux dans le métier de peintre. Mais ça signifiait quoi ? Jeannette, toute seule avec l'intrusion des peintres, et le soir, l'odeur de la peinture…

Aimé Brichot accentua son toussotement, l'estomac légèrement alourdi par la sortie un peu brusque du train d'atterrissage. Il jeta un coup d'œil à l'hôtesse qui passait dans la travée, vérifiant que tout le monde avait bien rattaché sa ceinture de sécurité.

— Boris, fit-il en s'arrachant à ses problèmes familiaux, il ne faut pas m'en vouloir, je suis un peu perturbé en ce moment, mais…

La main forte et réconfortante de sa flèche serra la sienne.

— Mémé… Je fais partie de la famille. Ne l'oublie pas.

Brichot sourit, ému, derrière ses lunettes Amor de myope moyen.

— Dis-moi pourquoi on va s'embarquer sur le Satory, finalement ? Je n'ai pas très bien pigé. C'est à Naples que Lucie et les quatre autres filles ont disparu. Pas sur le bateau. Pourquoi on ne cherche pas à Naples ?

Le front dur de Boris Corentin se plissa.

— Mémé, tu me fais confiance, dans la vie, ou pas ?

— Jusqu'ici, oui, fit Brichot, interloqué.

— Bon, alors je vais t'expliquer. Si j'avais seulement l'idée que Lucie et les quatre autres avaient été enlevées par la Mafia, ou par la Camorra, ou par toute autre organisation de banditisme dont l'Italie regorge surtout côté sud de la péninsule, on n'aurait pas fait le voyage. Je suis peut être dégueulasse, mais j'aurais mis Lucie et les autres du côté « pertes » du tableau « profits et pertes ». Tu piges ? On ne cherche pas une aiguille dans une meule de foin, ça ne sert à rien, à moins d'être maso.

Il vérifia machinalement que le dossier de son siège était bien redressé, comme l'hôtesse l'avait dit.

— Si on va à Naples, reprit-il, c'est pour tenter de sortir de la meule de foin. Je m'explique.

Il s'arrêta un instant : les roues touchaient le sol et l'avion freinait durement, moteurs inversés. Ça provoquait quand même une petite torsion dans le plexus.

— Bon, on n'a aucune chance de retrouver les filles à Naples, surtout si elles ont déjà quitté Naples, et même si elles y sont encore. Tu fais confiance à la police napolitaine, toi ?

« Alors, la seule chance qu'il reste, c'est d'aller sur le bateau, même si ça paraît bizarre comme idée. N'oublie pas qu'il reste cinq filles en concours avant l'élimination finale à Istanbul. Moi, qui ait vu, grâce à Linda, présente à ma gauche…

(Il sourit à la journaliste, qui le buvait des yeux.)

— Moi qui ai vu les photos des cinq disparues, (dont je te rappelle qu'on a aucune nouvelle, pas plus leur famille que nous, depuis que c'est arrivé) je me dis quoi ? Elles sont très jolies, toutes les cinq, les deux Françaises, l'Italienne, l'Allemande et l'Anglaise et pourtant, elles ont été éliminées par le jury. C'est clair non ? C'est lumineux ! E-li-mi-nées ! Pourquoi, that is the question ! Alors, moi, je veux voir les cinq concurrentes restantes. De mes propres yeux. En vrai. Parce que, là aussi, j'ai ma petite idée. Tu as bien observé les photos des dossiers Lundi-Matin de cette fameuse Croisière de la Chance ? Tu as remarqué que les cinq premières éliminées étaient les cinq plus jolies filles ? Et que sur les cinq restantes il y en a une seule vraiment tarte ?

L'avion virait sur lui-même, cherchant son aire de parking. Comme toujours, à bord, des petits malins se levaient pour sortir leurs bagages à main des logements situés au-dessus des sièges, aussitôt rappelés à l'ordre

par les hôtesses. De toute façon, à quoi cela servait-il de se presser ? Il faudrait faire la queue devant le rail à valises…

— Mémé, tu sais que je n'aime pas vraiment parier mais pour une fois, je vais transgresser ma règle.

Boris se fouilla, extirpant des photos polaroïd de son blouson Lacoste léger à rayures bleues et sur fond blanc.

— Voilà, c'est celle-là, conclut-il.

Il tendit un cliché.

Béatrix, la Hollandaise. Grasse et courte. Attendrissante dans sa robe de plage glacée avec un bouquet de tulipes à la main. Elle avait posé pieds nus. Et les chevilles étaient fortes. Sur le visage, il y avait des traces d'acné.

— Une bouteille de Dom Pérignon que c'est elle qui gagnera à Istanbul, reprit Boris. Tu as entendu ?

Aimé Brichot se détourna.

— D'abord, j'ai horreur de parier. Ensuite, parier avec toi, c'est perdre d'avance.

— Comme tu veux, Mémé, fit Corentin en rentrant ses photos. Mais je te l'aurai dit, ce sera la Hollandaise, comme si j'y étais.

Linda l'avait écouté sans intervenir.

— Vous paraissez bien sûr de vous, lâcha-t-elle soudain. Est-ce que c'est applicable à toute l'affaire ?

Par exemple, avez-vous vraiment une idée de l'endroit où se trouvent Lucie et ses quatre compagnes ?

Les yeux noirs de Boris Corentin se plongèrent dans les yeux gris de la journaliste blonde.

— Ne me faites pas dire ce que j'aimerais tellement pouvoir vous dire. Non, je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve votre chère Lucie. Vraiment aucune. En revanche, je sais que c'est sur le bateau que j'ai une chance de trouver.

— Pourquoi sur le bateau ?

— Par pure intuition.

Aimé Brichot se remit à toussoter.

— Vous devriez vous méfier de ce que dit Boris. C'est un intuitif. Il a toujours tout résolu par intuition.

Il esquissa un timide sourire avec un coup d'œil admiratif vers sa flèche.

— Et je ne plaisante pas quand je dis ça. Je pourrais vous citer des dizaines d'exemples.

Linda alluma une cigarette, histoire de laisser passer devant eux les dingues de la précipitation voyageuse. Ceux qui ne supportent pas de rester assis à leur siège en attendant que la foule se soit écoulée.

— Espérons que ce sera l'occasion d'un exemple de plus…

Aimé Brichot se pencha vers elle.

— Excusez-moi, fit-il, je suis totalement hétéro, mais mon métier m'a appris à comprendre autrui. Si vous tenez à Lucie comme vous avez l'air de tenir à elle, vous avez toute mon amitié, et mes souhaits que Boris ait, encore une fois la bonne intuition.

— Merci, murmura Linda. Merci…

De l'autre côté de l'exaspérant service douanier (comme dans tous les aéroports du monde, avec ces fonctionnaires en uniforme aux visages dédaigneux, forts de leur pouvoir sur autrui, et qu'on paye pourtant, chacun dans son pays, avec sa part d'impôt…). Le correspondant napolitain de la police française était petit, maigre. Incroyablement jumeau de Charlie Badolini, le patron de la Brigade Mondaine. Et pour cause : dès qu'il ouvrit la bouche pour leur souhaiter la bienvenue, il eut dans la voix cette intonation exacte, mélangée accent niçois et accent corse que jamais aucun chtimi ne réussira à imiter.

— Vous avez fait bon voyage ? questionna-t-il en allumant une Celtique maïs avec les gestes exacts de Charlie Badolini.

— Bon, ça va, grogna Boris Corentin, énervé. Parlons boutique. Quoi de neuf sur l'affaire ?

Linda le fixa, étonnée. À la limite, ce grand flic qui avait l'air de tout, sauf d'un flic, avec ses épaules athlétiques et ses mollets puissants dans son pantalon en seersucker, était au bord de la réconcilier avec l'hétérosexualité… Pourquoi avait-elle eu un père mou, veule, incapable de se décider ?…

Il n'en faut parfois pas plus pour devenir lesbienne…

Devant eux, le rail à bagages se déroulait. Ce n'était pas la première fois que Linda se trouvait devant ça : une valise à soulever du rail de caoutchouc durci, filant, tournant comme une éternité de plaquettes de caoutchouc durcies. Seulement, la présence du flic aux épaules de Jeux Olympiques changeait tout. Qu'est-ce qui se passait en elle ! Pourquoi avait-elle subitement envie d'être femme ! Envie qu'un homme lui prenne son bagage sur le rail !

Elle se mordit les lèvres.

« Mince, se dit-elle pour elle-même, j'aurais trouvé mon père, ou quoi ? »

José Corti, établi depuis dix ans à Naples, et très fin spécialiste de la Camorra, aspira une bouffée de sa Celtique maïs, jumeau du patron de la Brigade Mondaine jusqu'à l'indécence.

— Du neuf ? toussota-t-il. Il y en a, côté confirmation.

Il roula des yeux, et Aimé Brichot se détourna, se croyant subitement replongé dans le bureau directorial du quai des Orfèvres.

— C'est la Camorra, pas de doute.

La confiance de Linda et d'Aimé Brichot en Boris en prit un sacré coup.

— Et pourquoi donc ? fit doucement Boris.

Le sosie de Charlie Badolini ricana, plus Niçois mâtiné de Corse que jamais.

— Oh ! simplement parce que c'est Marco qui a tout organisé.

— Marco ?

— Oui, une petite frappe très en faveur dans le quartier de Belsago, le nouveau quartier des chefs, vers Herculanum. Marco, c'est l'homme des situations délicates. Mon collègue italien de l'hôtel Sampesini l'a parfaitement reconnu.

Il jeta sur le sol sa cigarette, pour l'écraser d'une torsion de talonnette, plus Charlie Badolini que jamais.

— Les filles sont déjà arrivées à Viarragini, fit-il.

— Viarragini ? interrogea Boris, troublé.

— Oui, un village à dix kilomètres au nord, un peu perdu. C'est là que la Camorra dresse les filles.

Linda frissonna. Subitement, son dieu Corentin était en train de déchoir…

— Allons à Viarragini, articula Boris Corentin, contracté.

José Corti se nettoya l'oreille droite avec l'ongle, prolongé, de son petit doigt droit.

— Vous voulez mourir de mort violente avant le coucher du soleil ?

Les capuccini, au bar de l'aéroport de Naples, étaient tièdes et gras. Ils décidèrent tous, d'un commun accord, de ne pas y toucher.

— Reparlez-moi de ce barman grec du Satory, fit Corentin. Ça m'intéresse plus que Viarragini. Qu'est-ce qu'il vous a dit au juste ?

José Corti le fixa de biais, visiblement ravi d'être utile.

— Le petit tueur de la Camorra, Marco, lui a confié à un moment quelque chose qui devrait vous intéresser.

Il le laissa mijoter juste le temps de profiter de sa supériorité momentanée, qui s'évanouirait comme de l'eau entre les doigts à peine dit ce qu'il avait à dire.

— Impair, lâcha-t-il comme à regret. Chiffres impairs. Je veux dire pour les filles.

Linda perdit contenance.

— Bon Dieu ! cria-t-elle presque. Vous allez vous expliquer, à la fin !

Le petit flic expatrié qui se sentait du pouvoir pour la première fois depuis longtemps la fixa d'un air satisfait. Il avait obtenu ce qu'il voulait : être indispensable.

— C'était le soir de la première élimination, reprit-il comme à regret, parce qu'il fallait quand même qu'il justifie son boulot. Dimitris, le premier barman du Satory discutait avec un client, Marco, pendant les éliminatoires. Marco devait avoir un peu trop bu. IJ a lâché un truc du genre : « Vous allez voir, les cinq premières éliminées, ce seront toutes des numéros impairs. » Même qu'il a dit plus…

Ils le fixaient au-dessus de leurs capuccini imbuvables.

— Il a dit que ce serait la quatre qui gagnerait.

Boris Corentin le fixa.

— Monsieur Corti, merci. Je n'oublierai pas.

Il eut un léger mouvement de nuque :

— Linda, je vous ai rendu les photos, tout à l'heure, avant de débarquer. Il me semble qu'il y a des numéros au dos de chaque photo. Ça vous ennuierait de nous les donner ?

La voix de Linda se faisait de plus en plus frémissante au fur et à mesure qu'elle poursuivait sa « lecture » du dos des Polaroïds de Lundi-Matin.

— Numéro 1, Dany, Française. Numéro 3, Lucie, Française…

Elle s'arrêta un instant, visiblement bouleversée.

— Allons, fit Boris, courage. Continuez.

Linda se repencha sur ce qu'elle lisait :

— Numéro 5, Sophia, Italienne. Numéro 7, Greta, Allemande. Numéro 9, Jenny, Anglaise.

Linda haussa les sourcils.

— En fait, il y a écrit : Pays de Galles. Ce n'est pas réellement l'Angleterre. Mais quand même, pas de doute.

Elle releva ses yeux gris, très émue, et se lissa d'un geste machinal la mèche blonde qui lui barrait le front.

— Les cinq disparues, toutes des chiffres impairs…

Boris tendit la main.

— Au moins, on avance, non ? On commence à comprendre.

Linda le fixa.

— Vous êtes merveilleux, vous ! Qu'est-ce que vous comprenez au juste ?

Boris se détourna.

— Simple hypothèse personnelle qui ne vaut pas le coup de faire un fromage.

Linda le fixa de ses yeux clairs.

— Bon Dieu, arrêtez de me mettre aux cent coups.

Boris soupira.

— Pardon, je ne fais pas exprès…

— Ça commence à me démanger de rencontrer ce fameux Marco au coin d'un couloir d'hôtel, grogna Aimé Brichot.

Boris se pencha.

— Encore une question, Linda. Qu'est-ce qu'il est écrit comme numéro au dos de la photo de la Hollandaise ?

Linda fouilla son tas de clichés et retourna celui qui correspondait.

— Quatre.

Elle se cabra.

— Vous êtes drôle ! Je l'ai déjà dit, non ?

Boris se redressa.

— Monsieur Corti, quelles sont nos chances, réellement, de mettre la main sur ce petit Marco ?

Le flic expatrié sortit une Celtique maïs de son paquet et l'alluma.

— Pourquoi poser une question dont vous connaissez d'avance la réponse ? Marco n'est qu'un exécutant. Vous ne le reverrez jamais. Disparu ! Inconnu au bataillon ! À vie. Exécutant provisoire ! Rien de plus. Oubliez-le. Oubliez qu'il a joué un rôle anecdotique.

Boris avala la couleuvre.

— OK, je suis idiot.

Il se mit à jouer avec la boîte d'allumettes de José Corti sur la table. Une de ces minuscules boîtes d'allumettes italiennes où les allumettes sont ridicules, comme huilées, faites pour des doigts de nourrissons.

— Le barman grec du Satory, Dimitris, celui qui vous a rencardé au sujet de Marco, et de sa conversation étrange l'autre soir, à bord, est-ce que c'est un ami à vous ?

Les yeux noirs de Corentin se fixaient très directs, sur le petit correspondant local de la Brigade Mondaine.

— Dimitris, insista-t-il, c'est un flic finalement, ou un flic assimilé flic. Je veux dire, un ami des flics…

José Corti se mit à fixer le carrelage vert et ocre en face de lui. Et voilà… Il avait fait son boulot de flic, et à cause de sa conscience professionnelle,

tout un réseau secret apparaissait au grand jour. Tout à coup, comme « cassé ».

Parce que, Dimitris, c'était pour lui bien autre chose que cette affaire de filles. Un vieux copain. Un vieux complice. Utile pour des tas d'autres trucs.

— Dimitris n'est pas quelqu'un qui fabule, fit-il avec un effort énorme, si c'est ce que vous voulez savoir.

Boris sourit.

— Merci, je parlerai de vous à Paris. J'aime les correspondants locaux qui font leur boulot, et je le dirai, faites-moi confiance.

José Corti eut vers lui un regard nouveau.

— Je vais quand même enquêter du côté de Viarragini.

Boris haussa les épaules.

— Honnêtement, je ne souhaiterais pas que vous preniez des risques pour rien.

L'autre le fixa :

— Comme vous paraissez sûr de vous ! Marco, est tout de même un fournisseur de filles à dresser à Viarragini ! Je sais ça !

Boris alluma une Gallia.

— Peut-être, mais alors, il ne fallait pas me dire : numéros impairs.

— Et pourquoi ?

Le petit Niçois mâtiné de Corse s'écarquillait.

— Parce que, c'est simple, voyons reprit Boris.

Marco est sur un autre coup. Beaucoup plus gros… Pas un coup Viarragini ! Un bien plus gros.

Il se bloqua, paraissant penser à une évidence bêtement oubliée.

— Monsieur Corti, fit-il, vous êtes un homme organisé. Vous avez sûrement chez vous une photo de ce Marco. Avons-nous le temps de nous rendre chez vous avant le départ du Satory ?

José Corti glissa sa main droite aux ongles nicotinisés dans la poche intérieure de son veston d'alpaga bleu pétrole usé jusqu'à la corde.

— J'ai pensé à ça aussi, fit-il. Tenez.

CHAPITRE VII



Ce n’étaient pas tellement les coups de fouet reçus qui donnaient à Lucie l’impression, recroquevillée sur les fausses pierres de sa cave d’enfer, que tout s’arrangerait pour elle, si les bouches d’aération cessaient de lui apporter de l’air oxygéné. De quoi respirer, de quoi survivre. Non, elle avait envie de mourir pour une toute autre raison. Une de ces raisons qu’on choisit quand trop de malheurs s’abattent sur vous de préférence à d’autres. Comme ça. Peut-être simplement par hasard.

Il y avait ce doigt, venu vers elle. Doucement et impérieusement à la fois. Avec une voix faussement gentille, de la part du propriétaire du doigt. « Sois simple… Laisse-toi faire… » Le doigt, elle l’avait vu d’un coup d’œil affolé, était un index. À l’ongle taillé court. Avec des poils noirs jusqu’à la deuxième phalange. Le doigt était épais. Pas gras. Musclé. Fort, comme sans doute tout son propriétaire qu’elle n’avait pas vu quand il était entré : on l’avait aveuglée avec un foulard et renversée sur sa couche, écartelée. Ils devaient être nombreux autour de l’homme au doigt, qu’elle distinguait sous le foulard mal noué.

On lui avait soulevé les jarrets jusqu’à faire entrer en contact ses genoux avec ses flancs. Puis le doigt s’était introduit. Oh ! ça n’avait pas été long ! Juste le temps de vérifier sa « virginité » ! Mais elle avait eu le temps,

avant, de voir le doigt par-dessous son bandeau ! De voir qu'il était épais, poilu, avec un ongle taillé court !

C'était ça, le plus atroce ! Un être vivant l'avait fouillé au plus intime d'elle-même, très vite. Elle ne connaissait de lui qu'une chose : la configuration exacte de l'index de sa main droite. Mais pour le reste, rien. Il était reparti après lui avoir volé ce qu'il y a de plus précieux comme secret pour une fille ! Et l'avoir vu nue, haletante, terrorisée, fouettée.

Esclavagisée !

Et maintenant, elle restait seule. Avec sa honte, sa rage, son désespoir…

À force d'être dans cette prison bizarre, Lude finissait quand même par être aux aguets. C'était curieux. En plus des fausses pierres et de l'atmosphère de climatisation, on aurait dit qu'un moteur de pompe à eau ronronnait alentour. Elle ne pouvait pas s'empêcher de faire la comparaison. À cause d'un souvenir d'enfance. La ferme de ses grands-parents maternels, du côté de Loches, au sud de la Loire. On tirait l'eau d'un puits, et ça ronronnait exactement comme ça. Elle essaya de réfléchir avec logique. Cave aux pierres truquées ou pas, elle était dans une cave. On peut truquer une cave pour détourner l'attention d'une séquestrée. On ne truque pas un bruit de pompe ! C'était donc ça ! On avait truqué sa prison pour qu'elle s'imagine ailleurs que là où elle était ! La pompe ! Le bruit de la pompe ! Ça y était… On la séquestrait à la campagne. Et on tirait l'eau d'un puits ! Ça ne pouvait être que près de Naples. Dans la fourgonnette, malgré l'abrutissement des coups reçus elle s'était vaguement réveillée. Le trajet n'avait pas été très long…

Lucie se recroquevilla comme un fœtus. Au moins, elle avait trouvé une consolation : on la séquestrait dans une cave de ferme, pas très loin de Naples, en lui faisant croire qu'elle était ailleurs que dans une cave de ferme.

Mais alors, pourquoi ?

Des enfièvrements sauvages l'envahirent. Elle était perdue à vie. Raptée. Arrachée au monde ordinaire de l'humanité. Il y avait donc sur terre des lieux où l'on peut ne « pas exister » ! Sauf pour des bourreaux qui ont eu prise sur vous !

Elle sursauta : devant elle, le mur de pierres plastifiées se rouvrait. Elle n’eut même pas la force de hurler avant que la « porte » se referme : l’homme et la femme étaient masqués tous les deux d’une cagoule qui ne laissait apparaître que le feu dur des yeux. En dessous, des survêtements de sport, et, aux pieds, des Adidas. Seulement, il y avait un « détail », le pantalon du survêtement de l’homme était fendu, et il en sortait un sexe.

En érection.

Le supplice dura très longtemps. Minutieux. Paraissant répondre à des règles très précises. L’homme n’avait pas touché de son membre au sexe « intact » de Lucie. Se contentant de l’empaler par la seule voie que les garçons et les filles ont en commun. À la faire hurler tellement il était épais. Il l’avait assise sur lui de dos. Avec son dos à elle contre sa poitrine puissante. Il tenait à deux mains ses poignets. Et il entrait en elle. Il entrait ! Il n’arrêtait pas de la secouer comme un arbre minuscule emporté par une atroce tornade. Mais le pire, ce n’était pas cela. C’était les doigts de la femme. Avec ses ongles très longs et peints d’un rouge violent, elle tordait les pointes des seins de Lucie. Tirant, tordant, tirant jusqu’à lui donner l’impression que sa poitrine tout entière allait être arrachée. Ne se relâchant que pour gifler, à tour de bras, quand Lucie hurlait trop.

Giflant jusqu’à ce qu’elle s’effondre, à demi évanouie, toujours empalée sur le pieu de chair qui n’arrêtait pas de la secouer, de plus en plus épais.

Il y eut comme un répit.

— Pas trop vite, fit l’homme en anglais. Je veux prendre mon temps.

La femme abandonna les pointes des seins.

— Si j’arrête, tu vas débander, fit-elle, je te connais.

Il rit.

— Pas grave, ça reviendra. Elle est vraiment très excitante.

Il tira vers le haut les poignets de Lucie, très haut. Et elle eut le sentiment d’être crucifiée. À sa gauche, la bouche d’aération soufflait son air sec et frais. La « pompe à eau » s’était remise à fonctionner quelque part. Elle rabattit sa tête, menton dans sa poitrine. Même si elle voulait vraiment mourir, comment y parvenir ? À moins d’un collapsus cardiaque…

— Je l’ai examinée, tout à l’heure, reprit l’homme. Elle est vraiment bien faite, mais un peu grasse, on la privera de nourriture. Les côtes saillantes et les os des hanches bien visibles, elle sera bien plus émouvante.

Il mordit subitement la nuque de Lucie.

— Hein, salope ? Ça te dirait de crever de faim ? De ramper pour un morceau de viande ?

Il rit :

— Ça marche plus vite qu’on ne pourrait croire, le dressage. À la limite, je me demande si la garce n’y prend pas déjà plaisir.

La femme s’assit sur un tabouret, toujours tout contre Lucie.

— On va la piquer, fit-elle. Dans un an, elle aura des seins comme des pis de vache. Et un sexe ouvert, exalté.

Elle attrapa le menton de Lucie entre pouce et index.

— Tu peux faire la mijaurée, va, avec tes airs de Sainte Nitouche. Dans huit jours, tu en redemanderas, des piqûres. Tu veux savoir pourquoi ? Je vais te le dire, future salope. Parce que les piqûres qu’on va te faire sont calculées. Ça va te rendre folle ! Tu ramperas pour qu’on t’encule ! Tu ramperas là, par terre. En suppliant qu’on t’encule !

L’homme tira sur les bras un peu plus.

— Elle n’est pas mal comme ça, non, avant d’être alourdie.

Lucie se mordait les lèvres au sang. L’envie de mourir remontait en elle. Comment peut-on mourir en se mordant les lèvres au sang ?…

La femme se remit à lui « travailler » les pointes des seins. Serrant, tordant, tirant, ne s’arrêtant que quand Lucie suppliait à pleine voix, toute fierté oubliée. Il y avait longtemps que le pieu de chair était remonté, effroyablement gonflé et durci, atteignant des zones internes qui relevaient de la nausée.

— Les piqûres quotidiennes, expliquait calmement la femme tout en tournant et retournant les pointes des seins, vont avoir un double effet, ma petite. D’abord, ton sexe va se tuméfier. Il sera de plus en plus tuméfié, 24 heures sur 24. Tu auras, 24 heures sur 24, envie de faire l’amour.

Elle rit.

— OK, pour l’instant, tout ça t’affole, et tu n’es pas d’accord. Mais crois-moi, tu changeras, tu demanderas la piqûre. Tu pigeras, très vite, que

c'est bon d'être piquée. Et on te laissera rester vierge longtemps, tu sais. Parce qu'une vierge prise de l'autre côté, c'est meilleur…

Très loin, le moteur de la pompe à eau était reparti. Presque à faire vibrer la prison de fausses pierres. Et qu'est-ce qui faisait penser à Lucie que les murs bougeaient ? Le pieu de chair enfoncé en elle ? Les doigts de la femme masquée tordant et tirant les pointes de ses seins ?

Vivre ! Survivre ! Soudain, elle ne pensait plus qu'à ça ! Et ça voulait dire quoi ? Même si c'était uniquement pour se venger un jour de ce qu'elle subissait ? Ça voulait dire : accepter. Accepter pour l'instant.

Collaborer.

Tout faire pour rester vierge, malgré « leurs » promesses. La virginité… Tout ce qui lui resterait, pour s'en tirer, si elle échappait à son enfer…

Elle joua du buste, jouant les « compréhensives ».

— Qu'est-ce qu'il arrivera à mes seins ?

La femme marqua un temps d'arrêt.

— Ah ! c'est nouveau, ça. Tu aimes bien être en…, toi.

Elle rit.

— Tu veux vraiment savoir ?

Lucie se détourna, avec un air humble.

— Pourquoi prenez-vous tous les deux des airs si méchants ? fit-elle en jouant des fesses autour du pieu de chair.

Silence surpris autour d'elle. Enfin, deux mains reprirent leur progression vers ses seins, les soulevant, palpant leur masse à peine sortie de l'adolescence.

— Tu sais ce que c'est que d'avoir des vrais seins ? jeta la femme masquée avec une voix de gorge. Des seins bien lourds, avec des pointes tendues qui ne peuvent pas se passer d'être caressées ? On va te donner ce genre de seins-là. Ça se fabrique, tu sais ? La médecine sait faire ce genre de miracle.

La femme bourreau s'exaltait derrière son masque qui paraissait la gêner de plus en plus.

— Dans un an au plus, criait-elle presque, tu auras une poitrine bien lourde, qui tendra en avant ses bouts toujours gonflés. Ce sera agréable pas seulement pour la fierté, tu sais ! J'en ai alourdi des poitrines de filles

comme toi ! Eh bien, je te le dis, il suffira que tu te caresses un peu les pointes, très légèrement, et ce sera l'orgasme.

Le masque s'éloigna un peu.

— Evidemment, tu n'aurais plus droit aux soutiens-gorge ni à toute cette sorte de choses. Plus de culotte, plus rien. Même plus de robe. Tu vivras nue. Toujours. Tu seras heureuse de vivre nue, et je vais te dire encore autre chose : les piqûres n'ont pas pour seul effet de développer la poitrine, elles bouleversent le sexe. Oui, tu as compris : entre tes cuisses, ça va devenir le feu perpétuel. Tiens, laisse-moi te raconter l'histoire de Muriel, une Française comme toi. Il y a deux ans qu'on la pique. Elle a des seins, tu verrais ça ! Enormes. Avec des têtons gros et longs comme le pouce. Rien qu'à la frôler, elle jouit, comme ça, rien qu'au frôlement, et je ne te parle pas des lèvres du ventre. Une merveille de turgescence. Le clitoris est perpétuellement dehors, saillant comme ça n'est pas possible. Bien sûr, si tu le touches seulement, comme par inadvertance, Muriel se met à jouir. Aussitôt. Merveilleusement. Tu te rends compte ? Une vie de jouissance ! Quelle chance !

Lucie se détourna.

— Vous êtes piquée, vous ?

Un instant de silence.

— Ma pauvrette, je suis née trop tôt. À mon âge, c'est trop tard. Mais mon plaisir est d'aider les filles plus jeunes que moi.

Lucie se redressa.

— Elle est fouettée, Muriel, comme j'ai été fouettée ?

Le visage masquée parut Surpris.

— Evidemment, elle adore ça.

Lucie parut réfléchir.

— Est-ce qu'elle est libre de partir ? Je veux dire : est-ce que si elle voulait s'en aller, vous la laisseriez faire ?

Le masque s'immobilisa.

— Tu n'as pas compris, à ce que je vois. Mais c'est normal, c'est toujours pareil au début. Quand on a commencé à la piquer, Muriel était comme toi. Agaçante avec ses questions. Tiens, je me rappelle si bien !

Elle était empalée comme toi, et par le même homme. Et ça lui faisait mal, comme toi. Ça fait toujours mal au début. Puis ça devient bon !

La main dure aux ongles rouges recommença à caresser le buste de Lucie.

— Les filles, ça doit se forcer au début, il faut les brutaliser. Avant qu'elles comprennent…

Lucie luttait pour ne pas recommencer à hurler. La conversation de la femme produisait un effet atroce chez l'homme sur lequel elle était « assise ».

Réveillant toute l'énormité de son pieu.

— Je voudrais voir Muriel, fit-elle. La voir toute seule. Pouvoir lui parler toute seule. Pour savoir vraiment.

Le masque se pencha.

— Ah ! tu ne me crois pas, tu n'as pas confiance. Eh bien, soit, on va te faire connaître Muriel. Seulement, ça ne peut pas se passer tout de suite, tu comprends, Muriel est loin.

La femme se mit à rire doucement.

— Douce Muriel, tu sais où elle se trouve, à l'heure qu'il est ? Tu sais ? Tu as seulement une idée ?

Lucie se tordit : en elle le pieu de chair se réactivait, la secouait follement.

— Madame, fit-elle d'une voix bien martelée, cessez de me raconter des salades avec Muriel, j'ai tout compris. Ça, elle existe, Muriel, c'est sûr, et elle doit avoir un sexe dilaté, et des seins qui pèsent jusqu'aux os des hanches, avec des bouts gros comme des pouces, mais je vois bien qu'elle, Muriel, c'est, une bête rampante, une esclave sexuelle !

Elle se mit à se débattre avec une force à faire exploser jusqu'aux murs autour d'elle.

— Je ne veux pas devenir Muriel ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas…

Ils la laissèrent se débattre jusqu'à l'épuisement total. Entre-temps, l'homme avait pris son plaisir, comme par surprise, saisi par les saccades des fesses…

Ils la couchèrent sur le sol de fausses pierres et vérifièrent, en prenant le pouls, qu'elle était bien évanouie.

— Qu’est-ce que tu en penses ? questionna la femme.

L’homme fouilla son « uniforme » de monstre et sortit une Benson and Hedges, qu’il alluma calmement.

— Je pense une chose simple, fit-il. Dans un an maximum, elle aura des seins fastueux, des masses de chair parcourus d’un délicat réseau de veinules bleues. Et qui pendront, lourdes, très lourdes. Pesantes. Projetées en avant, avec des bouts noueux qui la feront hurler de plaisir rien qu’au toucher. Et le ventre ! Le ventre au clitoris saillant entre les grandes et les petites lèvres fabuleusement gourmandes !

La femme éclata de rire.

— Comme tu y vas, petit monstre ! Tu parles de ça comme si c’était une chance pour elle. Tu as l’air d’oublier qu’en même temps, elle sera une machine à plaisir pour nous.

— Qu’est-ce qui te dit que j’oublie ? Allez, ouvre ta boîte. Première piqûre…

Lucie dormait à leurs pieds. Abandonnée en croix. Lucie Malone, petite Française de 18 ans tombée par ambition dans un piège abominablement truqué.

— C’est vrai qu’elle sera formidable, dans un an, quand elle aura une poitrine en pis de vache, murmura la femme.

L’homme se mit à rire.

— Sale gouine, va… Enfin, tu es bien précieuse.

Ils sortirent, paisibles, l’air satisfait de gens qui ont accompli un devoir.

À peine étaient-ils partis que Lucie se tordait déjà sur le sol.

« Ha ! Ha ! » murmura-t-elle. Sans qu’elle en eût même conscience, sa main droite se colla à son entrejambes. Fouillant, caressant, faisant tout pour extraire de ses petites lèvres son clitoris.

En même temps, des rêves inattendus l’obnubilaient. Elle serait esclave, elle passerait sa vie à obéir. Elle vivrait nue. Avec une énorme poitrine très lourde, délicieusement pesante, qui la ferait se mordre les lèvres d’une douleur très agréable quand on la ferait danser. Danser frénétiquement. De manière à bien secouer sa poitrine lourde ! Sa poitrine lourde !… Elle

haletait sur les fausses pierres de sa prison. Elle s'inondait d'une transpiration fiévreuse. Des restes de conscience flottaient en elle. La Croisière de la Chance… Linda… Orléans… Ah ! comme elle était coupable de tout ! Comme il était normal qu'elle ait été enculée ! Punie ! Fouettée. Promise à l'alourdissement de la poitrine ! C'était normal, elle était faite pour ça. L'esclavage. Le bonheur de l'esclavage. L'obéissance…

Dans ses veines, le philtre odieux courait comme un furet maléfique, jouant ses mauvais tours jusqu'à son cerveau. Exactement selon les prévisions. Elle était déjà Muriel ! Déjà la jumelle de l'esclave au corps déformé qu'on lui avait promis de lui montrer un jour comme s'il s'agissait d'un cadeau suprême !

Quatre autres cellules jouxtaient celle de Lucie. Et dedans, quatre autres filles semblables à elle en tous points. Forcées, fouettées, piquées, et qui ondulaient des hanches et du buste sur des fausses pierres exactement semblables, traversées de « délicieux » rêves truqués de soumission totale.

CHAPITRE VIII



Aimé Brichot fit un saut de côté pour éviter de justesse un petit train de chariots à bagages dont le conducteur, exorbité, devait lui promettre, en italien, les pires catastrophes pour lui et sa famille jusqu'à la cinquième génération.

— Hé, ne me lâche pas si vite, Mémé ! j'ai encore besoin de toi jusqu'à la retraite ! s'exclama Boris.

Les yeux arrondis derrière ses verres de myope, Aimé Brichot rêvait, moustache vibrante dans la petite brise des quais de Naples.

— Tu as vu ça, Boris, murmura-t-il, nez en l'air. Un bateau de croisière… Je n'ai jamais fait de croisière…

Visiblement, il était reparti dans des élucubrations dont l'essentiel devait être la montée de la famille Brichot par l'échelle de coupée vers le ventre du bateau. Rose et Colette, les jumelles, en tête, en jolies robes à col lavallière et chapeau de paille, tenant chacune à la main leur petite mallette Samsonite pour effets personnels. Et puis, Charles, en costume marin, mitraillant ses parents de questions techniques sur la navigation. Et derrière, très dignes, lesdits parents, Jeannette et Mémé, en tenue de yachtman et yachtwoman plus british que nature. Main dans la main, émus, vaguement impressionnés, et surveillant du coin de l'œil dans leur dos que les bagages suivaient bien.

Aimé Brichot fut arraché, à son rêve, par une brusque traction douloureuse au creux du coude, au moment exact où son rêve prenait une de ces tournures lamentables qu'affectionnait, de nature, son esprit superstitieux et craintif qui avait toujours été le contraire de la simplicité : subitement, Charlie s'était trop penché sur la main courante en cordage tressé de la passerelle. Et il avait basculé ! Les quatre fers en l'air, dans l'eau houleuse du port ! Obligeant son père à se porter dignement à son secours. Autrement dit à introduire, par le biais d'un plongeon décidé, la blancheur lumineuse de son costume de yachtman (Old England, en solde) …

— Mémé…, gronda Boris, tu n'as pas remarqué que les conducteurs des chariots à bagages foncent comme des bêtes ? Tu as failli aller à l'eau.

Brichot s'examina. Ouf ! Il n'était peut-être pas en tenue de yachtman mais tout de même, ça lui aurait fait mal au cœur de se retrouver projeté dans la gadoue flottante, riche de flocons de savon gras, de canettes de bière et de Seven-up, avec sa chemisette Lacoste rouge, sa veste blanche et son pantalon, Lacoste lui aussi, de coton bleu, sans compter les mocassins

blancs, sortis en catastrophe du placard familial avant le départ, dans cette excitation toujours ultra fiévreuse de la préparation des bagages, chez Aimé Brichot, juste avant de prendre l'avion.

— Merci encore, Boris.

Il eut un sourire d'enfant.

— Je rêvais…

Boris le fixa.

— Ne me dis pas à quoi. J'ai tout deviné. Tu partais en croisière avec Jeannette et les gosses… Tiens mon poulet, si tu t'imaginais combien je te connais !

Linda s'approcha d'eux. Vêtue d'une salopette rose faite d'un tissu mi-éponge mi-gaze de danseuse du ventre. Rien qu'à cause de l'arrondi superbe des hanches sous la ceinture de lin ultraserrée et la lourdeur de la poitrine tendant le tissu, Boris lui aurait bien fait un brin de cour. Seulement, Linda était désespérément lesbienne…

— Voilà vos billets de cabine, fit-elle en tendant des cartons. Je me suis débrouillée. On sera voisins. Vous avez la B 16 et moi la B 18.

Elle rit comme un homme.

— Et dites-moi merci. B, ça veut dire « Boat ». Autrement dit le pont supérieur, ce qu'il y a de mieux.

Elle se détourna.

— Vous savez dans quelles cabines on est ? Celles de deux des filles disparues. Mais oui, tout simplement, c'est le Purser qui me l'a dit.

Elle rit encore.

— Même qu'il m'a proposé un rencart, pour ce soir. Vous voyez ça !

Boris prit le billet de cabine.

— Vous irez au rencart, fit-il, précis du regard.

Elle sentit le regard.

— J'ai dit le contraire ? On se comprend, tous les deux, non ?

Aimé Brichot se dépêcha de les suivre sur l'échelle de coupée balancée par les pas.

— Vous avez dit quoi ? Qu'est-ce que vous manigancez tous les deux ?

— Que dalle, murmura Boris. Je t'expliquerai. Suis-moi, on colle au steward, là-bas, à côté de l'ascenseur.

— De l'ascenseur ?

— Mais oui, Mémé ! De l'ascenseur ! Tu as vu la taille du paquebot, d'en bas, du quai ? Normal qu'il y ait des ascenseurs.

Ça, Aimé Brichot se souvenait : une masse gigantesque de tôles rivetées et soudées au-dessus de lui, dix-huit mille tonnes, il faisait, le Satory ! Chacune des deux hélices avait cinq mètres de diamètre. Il avait dévoré le prospectus de l'agence dans le taxi les menant au port.

L'ascenseur, qui avait son jumeau un peu plus loin, et deux autour de l'autre côté de l'espèce de hall d'hôtel moquetté, avec bureau de réception affichant le dernier cours du dollar, était exactement celui d'un hôtel de luxe, sur terre. Aussi grand, aussi spacieux ! Un ascenseur, pardon, quatre ascenseurs, sur un bateau ! Ça, Aimé Brichot n'aurait jamais pensé qu'on puisse installer des ascenseurs sur des bateaux…

Il suivit le mouvement général, ayant abandonné toute idée de prendre la moindre initiative.

— Hé, Mémé ! jeta soudain la voix gouailleuse de Boris, réveille-toi, on est arrivés, qu'est-ce que tu en penses ?

Aimé Brichot parcourut la « cabine » des yeux. Encore un coup de plus pour le moral. Ça, une cabine ? Où étaient les hublots étroits, les couchettes superposées, le lavabo minuscule rangé dans un placard, le plafond bas ?

— On est au Hilton, ou quoi ? fit-il, sidéré.

Devant lui, une chambre énorme, meublée, avec des canapés, une table basse, une commode, des lampes à abat-jour, des tableaux, et deux fenêtres ! Deux fenêtres ! Pas des hublots. À droite, une sorte de lattage de bois croisillonné séparant le salon de la partie chambre proprement dite, et dedans deux lits, amples, épais de matelas. À gauche, une porte ouverte sur une salle de bain double de volume de celle de son appartement du Kremlin-Bicêtre. Avec baignoire, bidet et tout. Juste avant la porte, dans le salon, une télé.

— On reçoit la télé à bord ? fit-il, avouant ce qui lui paraissait le plus incroyable dans ce luxe.

Boris éclata de rire.

— Et il y a même le téléphone, et tu peux appeler Jeannette. Par satellite, la communication. Vas-y, appelle-la.

Aimé Brichot hésitait.

— Ça doit être cher, par satellite…

Boris hocha la tête.

— Baba m'a filé un sacré paquet de bons roses en dollars. Appelle.

Aimé Brichot se racla la gorge.

— Jeannette ! Ah, tu es là… Jeannette, tu as des nouvelles des jumelles ?… Ah… Ah… et Charles ? Ah !… Bon, je te quitte, hein, c'est cher, c'est par satellite, la communication. Je t'expliquerai… Je te quitte, je t'embrasse.

Ils buvaient des ouzos, l'anisette grecque, assis à une table de bar du pont le plus élevé, celui de la piscine. Il était sept heures du soir et le Satory venait tout juste de quitter Naples, s'engageant dans la baie d'autant plus fabuleuse d'être illuminée côté ouest par le soleil couchant. Le vent chaud de la mer agitait leurs cheveux autour de leurs tempes, collait délicieusement leurs chemisettes, salopette et autres pantalons le long de leur corps. Le spectacle était fabuleux et il y avait comme de l'admiration biblique, originelle, autour d'eux, chez tous ceux qui contemplaient ça, assis à leur côté ou se promenant autour des matelas, abandonnés à cette heure, cernant la piscine que l'on vidait déjà. Piscine d'eau de mer, sans chlore, vidée tous les jours, remplie tous les matins. À la poupe, le drapeau grec, croix bleue sur fond blanc, claquait sur fond de sillage provoqué par la mise en toute puissance des diesels de la machinerie. La cheminée au-dessus d'eux crachait ses vapeurs qu'une sorte de plateau peint en noir, en conque légèrement concave, empêchait de se rabattre sur le sun-deck.

Boris Corentin souleva son verre et le porta dans le paysage à hauteur exacte du cône noir du Vésuve.

— Ciao, Napoli, Arrivederci…

Linda alluma nerveusement une Benson-and-Hedges.

— Et si on se gourait ? fit-elle d'une voix dure.

Boris termina son ouzo.

— Fameux, apprécia-t-il en claquant la langue. Le goût des vacances heureuses…

Il plongea ses yeux noirs dans les yeux gris de Linda.

— Vous avez ce que je vous ai demandé de vous procurer ?

Elle fouilla son sac, interloquée.

— Voilà.

Il prit la brochure et s'y plongea.

C'était à mourir de rire. Pour commencer, trois pages larmoyantes sur la fatalité de la malchance des filles non choisies pour le « concours ». Avec deux ou trois citations grecques et latines à l'appui. Idiotes. Bêtement « cultivées ». Après l'éloge des « choisies ». Des dix choisies. Dont cinq, entre parenthèses, avaient disparu…

Puis, le morceau de choix, l'éloge de Constantin Chariakis, propriétaire de l'Atalis-Line, et qui avait eu l'idée de la « Croisière de la Chance », l'idée de donner leur chance à dix vierges méritantes de toute l'Europe… De les mettre en concours… De trouver une gagnante grâce à un jury trié sur le volet…

« Quel volet ? » se dit Boris.

Il poursuivit sa lecture.

La suite était divisée en deux parties. Dans la première, il y avait la liste ennuyeuse, et en dollars, de l'échelle de chacun des prix de compensation pour les perdantes du concours final. Pour les sommes de la gagnante : quinze mille dollars, quelque chose qui ferait bientôt deux cent mille francs.

Deuxième partie, un nouveau couplet philanthropique où il était question d'« étrier », de « mise à pied à l'étrier », et autres balivernes, le tout en trois langues. Anglais, grec et italien. Pas de français.

— Reprenez ça, fit Boris en tendant la brochure. C'est à gerber…

Linda et Aimé Brichot le fixèrent avec les mêmes yeux ahuris et consternés à la fois.

— À la fin, tu vas t'expliquer ! lança Aimé Brichot.

Boris alluma une Gallia.

— Bien volontiers, Mémé. Est-ce qu'il t'arrive de te dire que les choses les plus officielles, les mieux réglées, les plus légales apparemment ne sont en fait que les plus truquées ? Je vais un peu plus loin. C'est quoi, les

voyous ? Les pauvres types qui se font arrêter idiotement pour un braquage de banque, une attaque de fourgon ? Non, les vrais voyous, ce sont les gens en place. Ceux qui dominent les lois, ceux qui les font. L'histoire de l'humanité est remplie de preuves à ce sujet.

— OK, OK, murmura Aimé Brichot avec dans l'intonation quelque chose qui relevait du : « Calme-toi, mon vieux, calme-toi. » Mais, dans le cas précis, tu veux dire quoi ?

Boris le fixa.

— Mémé… J'ai quand même été assez clair, hier à l'aéroport, après la conversation avec José Corti : Les chiffres impairs. Tu te rappelles ?

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— Parfaitement d'accord, Boris. Les chiffres impairs. Les cinq filles disparues portaient toutes des numéros impairs sur la liste des concurrentes du concours de la chance du Satory. Et alors ?

Sa flèche tira une longue goulée de sa Gallia.

— Et alors, Mémé, tu es une buse.

Aimé Brichot se cabra.

— Reste correct, je t'en prie. On est devant une dame.

Boris Corentin sourit, avec un regard de biais vers Linda qui se retenait pour ne pas éclater de rire. La traiter de dame, elle, c'était quand même un peu fort de café…

— J'ai dit buse, reprit Boris, l'air faussement buté. Je persiste et je signe.

Silence lourd dans le paysage mythique…

— Bon ça va, grogna Aimé Brichot en ôtant ses lunettes pour les essuyer avec un mouchoir de batiste tendrement repassé l'avant-veille par Jeannette (le sel de l'air marin commençait déjà de les embuer). Comme tu as toujours raison, et que, de toute façon, tu es un copain, je t'écoute.

Boris sourit :

— Allons, Mémé, cesse de te vexer, je t'assure. Je suis ton ami.

Aimé Brichot se cabra.

— Tu n'en donnes pas toujours l'impression…

— Pardon, Mémé, reprit Boris. Pardon, vraiment…

La voix de Boris s'élevait sur le sun-deck du Satory, bateau vedette des croisières de l'Atalis Line, patron : Constantin Chariakis. De toute évidence, répétait-il, c'était ici, et nulle part ailleurs, que se trouvait la solution de la disparition de Lucie et de ses quatre compagnes. Pourquoi ? À cause des chiffres impairs, Bon Dieu ! Comment ne comprenaient-ils pas ça ! Les responsables de l'enlèvement étaient ici. À bord. Et nulle part ailleurs. Il en était de plus en plus persuadé. À eux de les trouver. Et entre parenthèses, merci à Linda d'avoir bien goupillé leur présentation « officielle ». Lui, Boris, et elle, Linda, couple en vacances, et Mémé, secrétaire de Boris. Ils n'avaient pas trouvé mieux…

— Au fait, fit Boris de biais, tout à l'heure, je suis désolé, mais vous viendrez dans ma chambre, Linda. Mémé prendra la vôtre.

Il eut l'impression que, des deux côtés, il provoquait des tempêtes sous des crânes.

— Ce sera mieux comme ça, reprit-il. Il ne faut donner prise à aucun soupçon.

La lesbienne le fixa de biais.

— Très bien, chef, très bien.

Elle avait l'air d'être heureuse de la solution comme une chouette sur qui on branche quinze spots à la fois dans un studio de photos pour hebdomadaire de mode.

— Soyez sans crainte, fit doucement Boris. Je suis un homme à femmes. C'est historique. Juste un homme à femmes, je ne vous ferai aucun mal, si c'est ce à quoi vous pensez.

Silence général. Avec détournement de nuque, très appuyé, de la part de la journaliste de Lundi-Matin.

— Vous êtes très fort, monsieur Corentin, commença-t-elle sans se retourner, et la fumée de sa cigarette montait vers les pavillons secoués par la brise marine au-dessus du sun-deck. Mais vous avez un défaut, si vous me permettez : vous considérez comme normal d'avoir deux alliés dans votre enquête. Seulement, vous ne leur dites pas vraiment le fond de votre pensée. Alors, comment voulez-vous qu'ils vous aident vraiment ?

Boris avança la main vers le poignet de Linda.

— Rapprochez-vous, fit-il. Des oreilles nous écoutent, les oreilles du vent, qui sont les complices de Constantin Chariakis. Viens, Mémé, toi

aussi. Je vais vous dire un grand secret dans vos-quatre oreilles à la fois. Seulement, il va falloir que je puisse parler d'un coup dans vos quatre oreilles à la fois. La gauche et la droite pour Linda, la gauche et la droite pour toi. Allons, mettez-vous en parallèle. Un peu penchés vers moi… Voilà… C'est parfait.

Il avança à son tour, et logea ses mèches bouclées noires, à peine grisonnantes, et que le vent de la mer Méditerranée agitait comme des ourlets de vagues, entre les tempes de Linda et d'Aimé. Puis ce fût un murmure, une petite agitation des lèvres. À ras des conduits auditifs.

— Non ! s'écrièrent ensemble Linda et Aimé en se relevant de conserve. Pas possible. C'est du délire !

Boris s'était rabattu contre le dossier de sa chaise.

— Mémé, est-ce que je suis quelqu'un qui délire habituellement ?

Aimé Brichot fit semblant de fouiller dans sa mémoire. Juste pour la frime.

— Pas à ma connaissance, reconnut-il.

— Merci, dis-le à Linda, répète-le-lui. Maintenant, on va se changer pour dîner. On dîne habillé, ici, ce qui n'est pas pour te déplaire, Mémé. Je me trompe ?

En se levant, Aimé Brichot eut une série de haussements d'épaules.

— Il n'y a que toi pour délirer dans les hypothèses. Vraiment que toi…

Boris posa sa main puissante sur son épaule.

— On va se changer. Un bon dîner nous remettra les idées en place à tous.

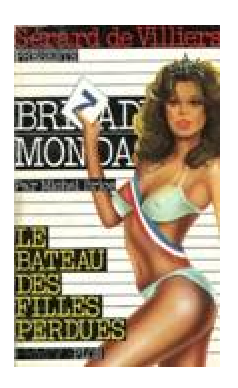
Linda se porta à sa hauteur.

— C'est vraiment nécessaire, croyez-vous, qu'on se remette les idées en place après ce que vous nous avez dit ? Pour moi, c'est tout remis.

Boris la contempla.

— J'irai me changer dans la cabine de Mémé, dit-il. Gardez la nôtre pour vous toute seule. Pour l'instant.

CHAPITRE IX



La vieille femme sèche n'arrivait pas à oublier l'image aperçue tout à l'heure dans la glace de sa salle de bains… Qu'est-ce qu'elle pouvait avoir des poches sous les yeux ! De vraies « valises » ! Combien de temps encore les fards et les pommades réussiraient-ils à donner le change ?

Elle soupira, traversée de souvenirs qui avaient mille ans. Les années cinquante, quand elle était jeune et fraîche, et vivait à Monte-Carlo avec ses parents. Elle était fille unique, elle était gosse de riches et on ne lui refusait rien. Par exemple : des assiettes de caviar à Y Hôtel de Paris, avant le dîner…

« Mange, disait son père, qui travaillait dans l'immobilier, on ne sait jamais de quoi demain sera fait. » Il mangeait, lui, goulûment, son caviar. Normal. Il était juif, et il avait survécu aux camps nazis. Dont il ne parlait jamais.

Un silence qui exaspérait l'adolescente. Qu'est-ce qu'on lui avait fait à son père, à Dachau ? Qu'est-ce qu'il avait subi ? Elle se rappelait son départ, quand elle était encore toute enfant. Un jour, il leur avait dit adieu, à sa mère et à elle. C'était en Auvergne, chez des bouseux compatissants. Il avait bonne mine, un béret sur le crâne et une petite valise de carton à la main ! Deux ans plus tard, à son retour, il était chauve, édenté, et on n'aurait pas pu lui gratter l'os avec une cuiller pour donner à manger au chat.

C'était peu de temps après le retour de son père qu'elle avait compris. « Sale petite juive, lui avait lancé une camarade de l'institution religieuse où elle avait fait sa rentrée scolaire. » La gosse était blonde, menue. Avec

de très beaux yeux verts. Elle puait l'éducation tranquille mal assimilée. Chez elle, à table, on ne devait jamais parler des juifs.

Ça ne devait seulement pas exister !

La cendre tomba du bout de la cigarette ! Ah, comme c'était ce jour-là que la décision avait été prise ! Faire pleurer les aryennes ! Les dénuder, les humilier. En faire des bêtes rampantes, pour se venger de la phrase jetée à la fille du déporté par la petite bourgeoise protégée de Neuilly.

L'index et le médius de la main droite abandonnèrent la cigarette dans le cendrier, pour feuilleter le dossier. Le dossier de la « Croisière de la Chance ».

Il y eut un sourire dans le visage ridé.

Les nombres impairs ! Le choix des nombres impairs ! D'où ça venait, sinon d'elle, l'organisatrice réelle de tout ça ? La vengeresse du passé d'humiliations ! Rien que des aryennes, les nombres impairs ! Elle avait vérifié, soigneusement. Rien que des aryennes !

À commencer par cette agaçante petite Lucie Malone. D'autant plus « chair à pâté » qu'elle était pauvre de naissance, et cas social à la limite. Comme c'est plus doux de se venger d'une insulte d'enfance sur quelqu'un qui n'a rien à voir avec le milieu social de l'insulteuse, sauf l'essentiel : l'appartenance à la race qui hait les juifs, même si c'est la haine doucereuse de l'ignorance du sujet, la plus terrible. La race des goys.

La cigarette fut reprise par le médius et l'index, puis portée jusqu'à une bouche autour de laquelle les premières rides verticales de l'âge traçaient leurs sillons contre lesquels une femme ne peut rien.

— Je vais les examiner une à une, dit-elle vers l'homme qui se tenait dans son dos. On commence par le numéro trois. La Française prénommée Lucie.

L'homme hésitait, main posée sur la poignée de la porte.

— Alors ? jeta la femme aigrie, cigarette agitée aux commissures des lèvres. On n'a pas beaucoup de temps avant…

Les cils lourdement fardés se mirent à battre.

— Avant ce que tu sais, n'est-ce pas…

— Justement, fit l’homme. À peine plus d’une demi-heure. On ne peut vraiment pas remettre l’examen à plus tard ? Et puis d’abord, ça t’apportera quoi ? Tout est décidé. Les cinq filles sont en traitement. Dans un mois, quand on s’en sera tous servis, elles seront vendues très loin.

Il se passa la langue sur les lèvres.

— Très loin.

Elle releva le cou.

— Et mon plaisir ? Mon plaisir des yeux ! Tu l’as oublié ? Va me chercher Lucie ! Je veux la voir ! C’est mon plaisir, tu entends !

Il sortit, muet. Tête inclinée, vaguement hochée.

Elle se leva dans le petit salon meublé à l’imitation exacte de la pièce d’Auvergne d’où son père était parti un jour de février 1943. Pierres au sol. Horloge tintante avec des fleurs peintes dans sa structure. Vaisselier rempli d’assiettes à carreaux bleus et blancs. Longue table de chêne verni. Petits rideaux brodés sur une fausse fenêtre qui donnait jadis sur les montagnes de l’Aubrac couvertes de neige, et ne donnaient plus aujourd’hui sur rien…

Elle était riche. Elle avait épousé quelqu’un de riche. Internationalement riche. Il lui passait ses humeurs. Il voulait la garder, parce que, curieusement, il était amoureux d’elle, malgré ses rides et son passé, et peut-être à cause des deux. Lui aussi, à la même époque, il avait eu une jeunesse traquée, rythmée par les saccades de mitraillettes dans des paysages finalement pas si différents. C’est à cause de tout ça qu’ils s’étaient mis ensemble.

Et qu’il avait accepté, à prix d’or, la reconstitution de cette salle de séjour auvergnate des années d’occupation, en France. Et tellement incongrue là où elle se trouvait. Avec toute la complication, par exemple d’un détail précis : l’odeur du feu de cheminée, l’odeur de pins d’Auvergne dans la cheminée, qui brûlait là, dans la cheminée au linteau de granit, et dont l’évacuation de la fumée avait posé à quelques ingénieurs des problèmes à s’arracher les cheveux…

L’épouse acariâtre de l’homme richissime s’enfonça dans son canapé de cuir, seule entorse au décor : à son âge, elle n’allait tout de même pas s’asseoir sur un banc de bois auvergnat ! La porte se rouvrit, et le cœur de la vieille se mit à battre la chamade.

— Viens, petite, entre, n'aie pas peur, viens te chauffer au coin de la cheminée.

Lucie s'avança, hésitante. Sous ses pieds nus, les dalles de granit étaient froides. Tellement froides ! Comment pouvait-elle savoir que tout un système de réfrigération, par tuyaux, les entretenaient dans une température d'hiver auvergnat ? Comment aurait-elle seulement pu imaginer un tel « vice » ? De même, comment aurait-elle pu concevoir que ça avait coûté un peu plus d'un million de dollars, le simple fait de trouver le moyen technique de diffuser, entre les rideaux « soulevés » par le « vent des sommets » – le vent des sommets où le père de la vieille d'aujourd'hui avait été emmené, trahi par ses passeurs, pas vers l'Espagne, mais vers Dachau… – de diffuser entre les rideaux un savant mélange d'odeurs d'étable, de genêts en fleur, de pins aux pommes suintant toute leur puissante résine ? Il avait fallu demander ça à Silicon Valley, en Californie ! Et à des gens qui s'étaient tapé sur la tête, ahuris, en découvrant les détails de la commande de l'appareil où il faudrait que se déchaîne tout leur génie chimique.

— Viens, reprit la vieille. Viens, c'est trêve, ce soir.

Derrière Lucie, l'homme toussota.

— Madame, fit-il, je suis désolé, vous avez un rendez-vous auquel vous ne pouvez pas vous permettre de couper dans maintenant vingt minutes.

La cigarette s'agita entre pouce et index.

— Je sais… Vingt minutes, c'est beaucoup plus qu'il ne faut pour bien se pénétrer du spectacle d'une future amie qui vous observe encore, pour le moment, avec une certaine circonspection.

Lucie s'avança de deux pas. Poitrine vibrante.

— On est à Dachau, ici, ou quoi ? fit-elle. Je suis quoi ? Une fille que la sous-maîtresse choisit pour le bordel à SS ?

— Tais-toi ! Tais-toi, hurla la vieille, soudain révulsée. Tu ne sais pas ce que tu dis !

Derrière Lucie, l'homme se précipita.

— Madame, calmez-vous ! Croyez-moi, il vaut mieux ramener la fille à sa cellule pour l'instant, vous aurez toute la nuit. Pensez à Monsieur.

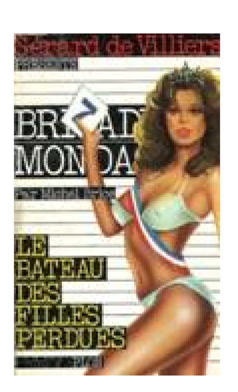
La longue main aux doigts maigres nicotinisés s'agita, lâchant partout des nuées de cendre de cigarette.

— Tu as raison. Ramène-la pour l'instant à sa cellule, et n'oublie pas, après, de me préparer un Chivas Regal, eau plate, quatre glaçons. J'en aurai besoin. Elle se tourna vers la fenêtre où une ventilation astucieuse secouait les rideaux de façon plus vraie que nature, c'est-à-dire avec des hésitations. De brusques poussées de vent, de nouvelles hésitations. Comme s'il était réellement vrai que, derrière, le vent soufflait en tempête sur les monts d'Aubrac où son père, il y avait si longtemps, s'en était allé, avec sa petite valise de carton à la main, dans un vallon qu'il croyait celui de la route de l'Espagne, et où l'attendait un camion de SS rigolards de la division Das Reich…

La main gauche saisit le verre où il y avait exactement les quatre glaçons demandés. Une émeraude grosse comme un bouton de tableau de bord d'une BMW, brillait à l'annulaire. Le verre se leva, se courba vers une bouche aux lèvres déjà happantes.

— Venez, Madame, supplia l'homme, on vous attend là-haut.

CHAPITRE X



Linda vacilla un peu sur ses talons hauts avant de s’asseoir dans le canapé profond qui lui tendait les bras, à côté d’une table basse doucement illuminée par un abat-jour blanc-crème diffusant une lumière sourde. Les canapés de velours étaient rouges. Il y en avait tout autour de la salle de spectacle et derrière, c’était la mer, juste derrière les grandes baies vitrées !

— Hopa ! fit Boris en l’empêchant de la main de vaciller au moment de s’asseoir. Un peu de houle, ce n’est rien, on est arrivés en pleine mer.

Il se tourna vers Aimé Brichot, superbe dans un costume de tergal bleu électrique avec nœud papillon à petites fleurs gaies.

— Ça va, le Berrichon ?

— Ça va, grogna Aimé Brichot qui, depuis la glace à la pistache, tout à l’heure, à la fin du dîner, avait des saccades d’amortisseurs mal réglés dans le creux de l’estomac, ça va très bien.

Il hoqueta poliment.

— Assis, ça ira mieux.

— Tu es sûr ? s’inquiéta Boris. Fais-moi confiance, je suis breton. Commande un double scotch. Saoule-toi, ça ira mieux.

— Tu crois ? gémit Aimé Brichot, dont les pommettes étaient aussi jaunes que sa moustache.

Boris l’examina attentivement.

— Je peux te parler sincèrement ? Bon… Mémé, va te coucher tout de suite, ne fais pas de manières. Demain, ça ira mieux.

— Tu crois ? hoqueta Aimé Brichot de façon de plus en plus saccadée.

— Oui, vas-y, c'est mieux.

— OK, j'y vais.. Tchao les copains.

— Pauvre Mémé, murmura Linda en le regardant vaciller vers la sortie. On est cruels, on aurait pu l'accompagner.

Boris lui prit la main.

— Il aurait eu horreur de ça. Quand on a le mal de mer, on ne rêve que d'une chose : être tout seul. Je le connais, mon Mémé. Ça va le requinquer d'être tout seul. Il va se coucher, et dormir comme un ange.

Il croisa les jambes.

— Ah, le spectacle commence. Regardez bien, Linda. C'est là qu'on va apprendre des choses. Des choses très intéressantes.

Les yeux gris de la lesbienne se tournèrent vers lui. Avec une lueur bizarre.

— Vous êtes prêt à parier que ce sera intéressant ?

Sur la scène, devant eux, une danse grecque se déchaînait, costumes folkloriques, sauts de chats, talons cognant sur le sol. L'orchestre jouait de bon cœur derrière. L'intermède d'avant la proclamation des résultats de la deuxième séance d'éliminations de la « Croisière de la Chance ».

— Prêt à parier, assura paisiblement Boris. Vous buvez quoi ? Champagne ?

Un serveur se penchait.

— Champagne, fit Linda, puisque vous jouez au prince.

Sur l'estrade, devant le piano où un vieil homme tapait avec un enthousiasme saccadé les mesures de *When the Saints go marching in* !, cinq filles se présentaient en robes du soir, légèrement vacillantes dans le roulis. Il devait y avoir tempête au large et les stabilisateurs de dessous de coque n'arrivaient pas à compenser totalement. Mais la quasi-totalité de l'assistance paraissait s'en moquer totalement. Buvant à longues rasades, rigolant, se tapant sur les cuisses. Une majorité d'Américains. Le dollar roi… Ça devait être pour rien, cette croisière de luxe. D'ailleurs, à côté

d'eux, il n'y avait que des Mexicains, de la race richissime. Pas celle des faubourgs de Mexico City, la ville la plus peuplée du monde, et celle où il y a la plus forte concentration de bidonvilles. Pour le reste, quelques Australiens, Néo-Zélandais, Sud-Africains, et une poignée d'italiens et de Français, les peuples en voie de sous-développement… Sur l'estrade, les filles, natives elles aussi de ces populations en voie de sous-développement qui s'appellent l'Europe, faisaient bravement leur travail. L'animateur les présentait tour à tour. Nom, prénom, âge, caractéristiques, et chaque fois, à la fin du « pedigree » il jetait un mot en anglais, qui avait depuis longtemps cessé de faire rire même les plus rieurs des Américains saouls du public. Un mot qui devenait une gêne, quelque chose d'incongru, et qui, même imposé par les « statuts » de ce concours de croisière, était finalement inutile.

« Virgin. »

Vierge.

C'était ce que disait l'animateur à la fin de chaque présentation de fille, sur cette scène de salle de spectacle de paquebot de luxe balancé par la houle du large, et chaque fois, il criait : Hopa. Une façon de dire « Olé » en grec, sa langue natale. Et chaque fois, le pianiste redémarrait le refrain ultra-connu de *When the Saints go marching in*. À la joie frénétique des Américains.

« Vir-gin ! Vir-gin ! » scandaient les plus saouls, visiblement débarqués à Naples de leur Minnesota natal par charter où on n'avait dû leur donner à boire que du whisky pur malt.

Linda s'enfouit la tête entre les mains.

— C'est dégueulasse, murmura-t-elle. Elles sont là, dans leur robe dénudée, et les saoulards crient « vir-gin ! vir-gin ! »

Boris se tourna vers elle.

— Vous êtes drôle, vous, vous travaillez à Lundi-Matin un des hebdos les plus truqués de France, et vous vous étonnez de voir devant vous la réalité dont vivent tous les gens de votre salle de rédaction ! À savoir l'exploitation de la femme. Du sentiment de la femme dans l'inconscient collectif !

Elle happa goulûment le reste de sa coupe de champagne.

— Taisez-vous. Je sais tout ça. Mais vous ne pouvez pas savoir comme c'est dur d'être en face de la réalité.

Elle se courba.

— Surtout quand je pense à Lucie…

Boris lui prit le poignet et le serra.

— Ne flanchez pas, ce n'est pas le moment. On annonce les résultats. Deux autres filles vont être éliminées.

Roulade de touches de piano, là-bas. Silence revenu chez les saoulards américains. L'animateur s'avança.

— Ladies and gentlemen, may I introduce you the winners of this night.

Il se recula, bras droit tendu dans les spots lumineux qui s'étaient mis à tournoyer à la folie.

— Christel ! hurla-t-il. Christel du Luxembourg. Et maintenant, voici Sissi, mais oui, c'est son nom, Sissi, l'Impératrice, Sissi de Vienne, en Autriche. Et puis maintenant, Irène, la Hollandaise Irène d'Amsterdam ! Applaudissez-les, Christel, Irène, Sissi, les trois seules entre lesquelles la reine de la Croisière sera choisie !

Du coup le pianiste passa carrément à Un Américain à Paris, revenant de temps à autre à *When the Saints go marching in*, dans un pot-pourri musical très osé qui ne parut gêner aucun des Américains de la salle de spectacle.

Brusque coup de roulis, une façon de la mer Méditerranée de rappeler au public américain que ce n'était pas parce qu'ils avaient un dollar fort que tout marcherait sur une mer d'huile.

— Hopa ! reprit l'animateur barbu qui ressemblait à s'y méprendre à Ivan Jorge Rado, le fameux philosophe zen, natif de Hongrie, Mexicain de passeport, Californien d'habitation et logé à Horse Shœ Canyon (Los Angeles), Hopa ! On applaudit les gagnantes. Hopa !

Concert de battements de mains.

— Hopa ! les « Virgins » se retournent… Et voilà, le côté pile. Hopa !…

Ça devenait de la frénésie chez les femmes du Middle West. Femmes et hommes hélaient les serveurs pour commander des quadruples cognacs.

L'animateur tapota de l'index son micro. Lui, il restait calme : il bossait.

— Your attention, please, N'oubliez pas les perdantes. Il partit d'un rire gras.

— Qui vous dit que ce n'était pas finalement les plus jolies ?

— Hopa ! cria un Texan pléthorique.

Il se leva, agitant le bras.

— File-les-nous, les perdantes. On en fait notre affaire. On saura s'en occuper. Hopa !

Il y eut un silence très long, côté micro.

— Mesdames et messieurs, reprit l'animateur, il faut garder du respect pour celles qui n'ont pas gagné, je vous en prie.

Il désignait de la main les deux filles venues ici pour rien, finalement.

— Hopa pour elles ! cria-t-il.

— Hopa ! reprit en chœur toute l'assistance avec cette surexcitation des soirées de croisière, surtout quand l'alcool aide à maîtriser la « fuite » du plancher en dessous de soi pour cause de houle.

Boris se pencha vers Linda.

— Les noms ? fit-il, les noms des éliminées ?

Linda s'absorba dans l'étude du programme qu'elle avait sorti de son sac à chaînette dorée.

— Judith, Danoise, Dolorès, Espagnole.

Boris releva le nez vers l'estrade.

— Les plus jolies des cinq de l'estrade… Encore une fois…

Il agita la main vers un serveur qui passait.

— La note, s'il vous plaît.

Il signa au bas de la feuille, après avoir inscrit son numéro de chambre. Puis il tendit la feuille, en ajoutant mille drachmes de pourboire.

— Efkaristo (Merci) s'inclina le serveur.

— Para callo (Je vous en prie) fit Boris.

Il prit la main de Linda.

— Vous avez compris, à la fin ?

Linda se détourna.

— Ça fait longtemps. Mais ça fait du bien de n'être pas seule à avoir compris.

Elle soupira.

— Les plus jolies sont éliminées…

— Question, lança Boris. Où vont-elles ?

Linda avança les épaules, et ça tendit les bretelles fines et noires de sa robe de soirée, faisant saillir ses seins au-dessous dans le décolleté.

Message reçu cinq sur cinq par Boris, côté yeux plongeants.

— Elles vont là où je vous ai dit tout à l'heure à l'oreille qu'elles allaient, comme à l'oreille de Mémé. On est bien ici, Linda. Le champagne est bon. On est dans la merveilleuse atmosphère d'une croisière de luxe. Mais on n'est pas là pour ignorer ce qu'on a deviné ! Et c'est quoi ? Dites-le ! Je veux vous entendre le dire.

Linda se détourna.

— Ah ! vous aviez raison ! Comme c'est évident, on est sur un bateau de plaisir et on est aussi dans une autre réalité.

Elle se retourna.

— Celle de l'horreur. Où Lucie est plongée.

Brusquement, elle se laissa aller contre l'épaule de Boris.

— J'ai trente-cinq ans, lança-t-elle d'une voix sourde. Si je me rappelle bien, il y a quinze ans, ou quatorze, que je n'ai pas fait l'amour avec un homme…

Il sentait contre son épaule la transpiration féminine, lourde aussi de parfum, d'une fille qui se livre.

— Tu es folle, murmura-t-il. Les hommes, ce n'est pas ton truc.

Un menton volontaire se mit à fouiller son cou, où une bouche qui s'essayait à être féminine se mit à jouer des lèvres. Humide, tendue. Craintive.

— Tu me feras l'amour doucement, fit la voix qui avait une haleine chaude dans le cou de Boris. Doucement, avec toute la précaution dont je sais d'avance que tu es capable…

La bouche remonta, cherchant la base des maxillaires, là où la barbe pique. La langue sortie, léchant.

— Aide-moi à redevenir normale, gémit Linda. Aide-moi.

Il enveloppa ses épaules de son bras.

— Allez, viens, tu me plais, tu sais ? Tu me plais vraiment.

La main de Linda se porta brusquement contre son pantalon, vérifiant quelque chose à la palpation.

— Mais c'est vrai que tu ne mens pas !

Sur le seuil de la cabine, Linda se retourna.

— On triche, non ? On est venus ici pour une enquête…

Boris la poussa doucement vers l'intérieur.

— T'occupe, je t'en prie. D'une certaine façon, ça fait partie de l'enquête…

À peine couchée sur le lit, elle s'ouvrit.

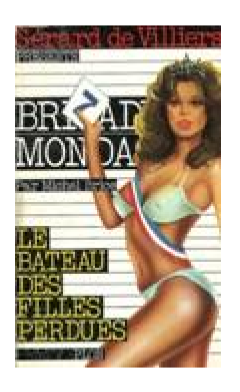
— Prends-moi comme un homme prend une femme. Exactement comme si j'étais une femme normale.

Boris la regarda se mettre nue, et en même temps, il pensait à autre chose. Mémé… Parti en vacillant tout à l'heure, le cœur au bord des lèvres… Mémé qui s'accrochait peut-être à son lit, tout à côté dans la cabine voisine. Il hésita. Ça n'était rien d'aller voir à côté si tout allait bien… Mais Linda, Linda la lesbienne, demandait tellement qu'on s'occupe d'elle pour la ramener à la normalité !

Boris referma doucement la porte de la cabine derrière lui. Là-bas, sur le lit, une fille s'ouvrait, cuisses écartées à l'équerre. Le roulis du Satory donnait à tout ça un aspect fabuleusement fantasmagorique sous la lumière de la lampe de la table basse.

Il hocha la tête et commença à se déshabiller comme un homme normal qui va coucher avec une femme normale.

CHAPITRE XI



Aimé Brichot avala péniblement sa salive. Bon Dieu, qu'est-ce que c'était agaçant à la fin, ce roulis ! Pas tellement pour un problème de nausée, curieusement : il avait découvert qu'une fois la première surprise passée, ça pouvait être « vivable » de tituber sur un sol qui se dérobe sans cesse. Vivable, côté élimination de la nausée. Autrement dit, l'essentiel du problème. D'une certaine façon, il éprouvait de la fierté. Lui, Berrichon de naissance, et terrien total, il était donc capable de dominer le mal de mer !

— Mémé, tu es un chef ! se répétait-il en s'appuyant aux murs de la coursive. Jeannette serait fière de toi.

La pensée que son épouse pouvait le voir le revigora. Il réussit à atteindre le fond de la coursive sans que ses épaules entrent en contact avec les parois qu'elles avaient jusqu'ici heurtées en cadence.

— Ah, se dit-il, l'ascenseur… Le fameux ascenseur.

Il pressa le bouton « descente ». Flèche verte descendante illuminée. Trente secondes d'attente et Hopa ! La porte s'ouvrit. Il s'enferma. Pour presser aussi sec le bouton le plus bas du tableau de bord. Qu'est-ce que c'était intéressant d'avoir une petite idée derrière la tête !

La porte de l'ascenseur chuinta en se refermant derrière Aimé Brichot. Et Aimé Brichot se dit qu'il était décidément fou. Que ça n'était pas normal que lui, père de famille exemplaire, prenne tant de risques sur un paquebot en train de foncer, moteurs poussés au maximum dans la mer Méditerranée au sud de Naples. Depuis très longtemps au sud de Naples.

Mais ce qu'il allait faire, il fallait qu'il le fasse. Question d'honneur personnel. Boris, sa flèche, l'avait suffisamment « niqué » comme ça avec toutes ses évidences de démonstration intellectuellement logique. C'était à lui, Mémé, de prouver que Boris avait raison dans sa thèse. M… quoi, à la fin ! On n'est pas l'équipier de l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin sans avoir ce goût de lui apporter, demain, au petit déjeuner, la preuve qu'il avait raison !

Une preuve dont la gloire ne pourrait que rejaillir sur lui, Aimé Brichot !

Il observa le lieu où il se trouvait. Plus rien à voir avec le luxe feutré d'en haut. Qui, parmi les passagers, appuyait sur le dernier bouton du bas de l'ascenseur ? Où il n'y a pas de cabines. Qui, à part un petit flic de la

Brigade Mondaine avide de prouver qu'il était capable de quelque chose de grand ! Le Satory reçut un coup de houle comme un boxeur se fait saisir au milieu d'un travail d'approche vers l'adversaire.

— Ha ! geignit Aimé Brichot en se molestant l'épaule contre une paroi.

Il se plaqua à la paroi, jambes bien calées, pour mieux « tenir ».

« Où ça peut bien être ? se dit-il à mi-voix. Sous la flottaison, c'est sûr. Bon. À l'avant, il y a l'équipage, comme toujours sur les bateaux. Je sais ça, j'ai lu des textes. Au milieu, ce sont les machines… Reste l'arrière, là où je suis. »

Il releva ses lunettes sur son nez.

— OK, on poursuit. La porte, là-bas.

Il s'avança, avec le sentiment intime qu'il allait commettre une folie. Mais c'était plus fort que lui. Il fallait qu'il prouve à Boris qu'il était capable d'une action d'éclat. Qu'il se le prouve à lui-même. Le couloir était long, et il y avait des tuyauteries partout. C'était fou ce que le ventre d'un bateau peut receler de tuyauteries ! Il s'arrêta enfin à une porte, la dernière, et l'ouvrit, cœur cognant dans la poitrine : l'ouverture de la porte avait déclenché l'illumination de l'intérieur, et à l'intérieur, il y avait quoi ? Des cercueils. Une dizaine de cercueils allant de celui du riche à celui du pauvre. Rangés les uns au-dessus des autres. Tassés. Parce que sur un bateau, la place est comptée, même pour les cercueils à prévoir en cas de mort de passager. C'est amusant, une croisière. On y boit, on y chante, on y danse, et puis, on y meurt aussi. Et il faut prévoir des cercueils…

Aimé Brichot referma lentement la porte.

— Bon, ça n'est pas là, pas encore là.

Une étrange intuition le guidait, comme dans les jeux d'enfance où on « brûle, on brûle » ! On arrive tout près du but, on le rate, on le retrouve… on gagne, on devient quelqu'un !

Aimé Brichot se bloqua à l'ultime détour de la coursive. Comme c'était curieux ce qu'il avait devant lui !

Une « suspension ».

Gyroscopique.

Tout un travail compliqué à ras de sol. Des compas circulaires et des fils électriques déclenchant des vérins huilés. Ça jouait, sans bruit, ça avait toute une vie silencieuse de mécanique sophistiquée. Le bas ressemblait à un gigantesque caisson qui flottait au rythme gyroscopique des vérins silencieux ! Et ça sentait une drôle d'odeur. Pas du tout une odeur de bateau, façon fuel, machines, moteurs diesels. Une odeur de campagne. Une soufflerie d'odeurs d'étable et de foin mélangés !

Aimé Brichot se recula un peu : pas de doute, la base du caisson suspendu devant lui dans la cale du Satory « récupérait électroniquement » toutes les oscillations de houle. Maintenant le caisson dans une horizontalité parfaite. Un rêve pour victimes du mal de mer…

Il hésita. Le plus intelligent à faire, c'était de remonter. D'aller chercher Boris… Seulement voilà, Boris était dans les bras de Linda, la lesbienne visiblement amoureuse de Boris dès le premier coup d'œil. On ne dérange pas un copain dans les bras d'une fille.

Aimé Brichot s'avança, main tendue vers la poignée de la porte du caisson qui paraissait se balancer comme un souffle pulmonaire réglé par un « programme » d'ordinateur trop fort pour qu'on en comprenne tous les éléments.

Il ne se serait jamais attendu à ce que la poignée joue aussi aisément, comme l'ouverture de la porte. Il se bloqua, à peine la porte ouverte. En face de lui, une cave ! Une « vraie » cave aux murs de pierre. Et au milieu, une fille nue écartelée dans des liens compliqués, avec la bouche distendue par un leurre noir en forme de sexe masculin dont les « bourses » lui arrivaient à ras des lèvres. Donnant, au seul regard sur le spectacle, toute l'idée de la profondeur de la pénétration du reste de l'objet.

Aimé Brichot, inspecteur principal de la Brigade Mondaine – service de Police assez connu à Paris et en France – aurait bien aimé avoir le temps de réfléchir un peu plus aux tenants et aux aboutissants du spectacle « énorme », côté révélations, qu'il voyait.

Et pénétrer dans la « cave ».

Seulement, il possédait encore, grâce au Ciel, une solide dose de bon sens. On n'est pas un flic éprouvé pour rien. Avec un violent effort sur lui-même – et l'effort le plus dur était de ne pas tout de suite voler au secours

de la fille – il referma doucement la porte et se tourna, pour repartir par où il était venu. Franchissant l'espèce de sas qui l'avait intrigué tout à l'heure.

Il se bloqua à mi-chemin de la coursive. Là-bas, une quinte de toux d'homme. Puis une ombre. On venait vers lui ! Le cœur battant la chamade dans sa poitrine, il se rua vers la première porte. Merci, dieu des flics imprudents ! Le loquet tourna et il put se réfugier dedans. Pas assez, pourtant, pour avoir le temps de refermer la porte.

Œuf corse, les pas de l'arrivant à la quinte de toux s'arrêtèrent devant la porte pas refermée. Montée de panique chez Aimé Brichot… Sous le roulis, la porte se balançait, cognant le chambranle de temps à autre avec son pêne sorti. Aimé Brichot se colla au mur à gauche des gonds. Juste quand l'homme ouvrit la porte, le battant de celle-ci se rabattit contre le nez d'Aimé Brichot, manquant lui écraser les lunettes.

Ah, ne pas geindre ! Ne pas avouer sa terreur !… Il restait là, lèvres mordues jusqu'au sang. Attendant la catastrophe. Silence. Puis brusque claquement d'interrupteur. De sa main gauche, l'homme avait dû retirer un peu vers lui la porte, peut-être tout simplement aidé par te roulis. La lumière de rampes au néon à déclenchement retardé illumina soudain la pièce et ce que vit Aimé Brichot faillit le faire hurler. Il était dans la réserve à cercueils ! La fameuse réserve à cercueils des paquebots de croisière, car il faut penser à tout quand il y a plus de mille passagers à bord, sans compter les trois cents membres d'équipage. Les clients des croisières de luxe, c'est souvent des vieux. Des « plus clients que les autres » pour la mort brutale… Sur le premier cercueil de chêne à poignées de laiton ouvragé, et dont le couvercle était légèrement déplacé, vis alignées côte à côte et retenues par un ruban adhésif collé dans le gras du couvercle, l'ombre de l'inconnu se découpait, monstrueusement déformée. Et l'imagination enfiévrée d'Aimé Brichot lui trouvait des airs de Mad Max en train de chercher une victime à saigner au rasoir. Après l'avoir enfournée dans un des cercueils, pour ne pas salir le plancher.

Ça dura encore une bonne demi-minute. Un siècle. L'homme continuait à se racler la gorge, et ça empestait le cigarillo. Puis il y eut une série de jurons et de commentaires. En grec. Aimé Brichot jugea qu'on devait exprimer quelque chose comme l'opinion qu'il faudrait revenir demain vérifier le bon fonctionnement de la serrure. L'ombre recula. Extinction de lumière. La porte se referma. Claquement du pêne dans la serrure. Aimé

Brichot se retrouvait tout seul. Sauvé, mais sauvé avec des cercueils pour compagnons !

Aimé Brichot compta mentalement jusqu'à cent, lentement, puis rajouta deux cents. Ça devait suffire pour que l'autre s'en soit retourné vers le sas. L'autre qui devait être le gardien de la « cave » à filles. Parti sans doute pisser aux toilettes proches de l'ascenseur.

Recherche à tâtons de la poignée de la porte dans le noir. Prise de respiration tout en se calant bien sur les pieds pour résister au roulis. Début de manœuvre de la poignée, à deux mains.

Rien.

Le bide.

La poignée tournait, mais le pêne ne suivait pas.

Aimé Brichot reprit la manœuvre une fois, deux fois. Dix fois. Toujours en vain. Alors, il se laissa aller de biais contre la paroi.

— Jeannette, murmura-t-il. Je suis enfermé. Donne-moi une idée.

Fut-ce un effet de la transmission de pensée entre époux ? Entre Jeannette sans doute endormie à cette heure, solitaire dans le lit conjugal du Kremlin-Bicêtre (banlieue sud de Paris), et son époux, l'inspecteur principal Aimé Brichot, son bien-aimé Mémé ? Aimé se redressa.

« Mais bien sûr, c'est ce que ferait Jeannette à ma place ! Elle chercherait un tournevis ! Là où il y a cercueils, il y a vis. Je les ai vues ! Et là où il y a vis, il y a tournevis.

Seulement, pour découvrir un tournevis, il fallait y voir, et donc allumer. Où était l'interrupteur ? Aimé Brichot se mit à tâtonner la paroi le long du chambranle. Ah, il trouvait la gaine du fil ! Il la suivit vers le haut, se haussant sur la pointe des pieds et grimaça. Au bout du fil, la lampe encore chaude. Il redescendit la main. Redescendit.

« M… ! » jura-t-il.

La gaine plongeait dans le mur. L'interrupteur était à l'extérieur ! À l'extérieur ! Saisi d'une nouvelle inspiration, Aimé Brichot plongea vivement ses mains le long de son corps, palpant son veston, son pantalon, tout son corps à hauteur du buste, des hanches et des fesses.

« J'ai bien récupéré le briquet de Boris tout à l'heure, quand on s'est levés après le spectacle ! Il l'avait oublié, je me rappelle je l'ai vu, sur la

table basse, avec les verres vidés ».

Pas de briquet, Aimé Brichot avait bien pensé à y faire gaffe, tout à l'heure, et puis il avait oublié. Et le briquet était resté sur la table basse. Le briquet qui était la seule chose au monde qu'il eût souhaité avoir dans les mains en ce moment ! Pour y voir ! Pour chercher la trousse à outils qui devait bien se trouver quelque part dans ce sacré tombeau d'enfer bourré de cercueils vides !

Il se concentra, essayant de maîtriser les battements de son cœur.

« Mémé, fit-il dans sa gorge, ne me fais pas dire ce que je ne dis pas. Pas question de me mettre à fumer. Pas question. Seulement, à l'avenir, j'aurai toujours un briquet sur moi, juré-craché. »

Il cracha dans le noir, pour se donner du courage, et commença sa progression. À son poignet, le cadran lumineux de sa montre indiquait minuit et quart. Il avait quelques heures devant lui pour dégotter un tournevis.

Et un tournevis qui correspond aux vis de la serrure de sa prison.

Boris contempla, remué, la silhouette nue qui évoluait devant lui dans la partie « salon » de la cabine B 16 du Satory.

— Tu reviendras aux filles ? fit-il, portant à ses lèvres sa tasse de petit déjeuner.

Linda acheva de beurrer une nouvelle tartine.

— Tiens, fit-elle, tu dois avoir faim, après ce que tu m'as fait subir cette nuit.

Il prit la tartine et se mit à la dévorer.

— Linda, fit-il, j'ai un remords. J'ai envoyé Mémé dormir tout seul. Il n'a pas encore fait signe. Sûr qu'il boude.

Linda se rapprocha, seins dansants.

— Je l'appelle, décréta-t-elle.

Elle composa le numéro de la cabine voisine sur les touches de l'appareil. Seins d'ex-lesbienne délicieusement balancés. Avec dans la masse de leur chair, des griffures de mains d'homme contre lesquelles elle n'avait pas protesté, cette nuit.

— Bizarre, se releva-t-elle. Il ne répond pas. Tu crois qu’il dort encore ?

Boris se releva sur les coudes, contracté.

— Personne n’a le sommeil aussi léger que Mémé.

Il se leva nerveusement, chassant ses draps d’un brusque mouvement des cuisses. Il se dirigea vers le téléphone. Derrière lui, de l’autre côté de la vitre sans tain, les joggers maniaques couraient circulairement autour du pont.

— J’y vais, finit-il par dire en raccrochant.

Il sortit.

Linda fixa Boris, qui réapparaissait dans l’encadrement de la porte.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? fit-elle, blanche. Tu as l’air décomposé…

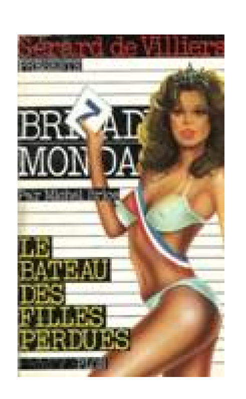
Boris referma doucement la porte derrière lui et y colla son dos.

— Je veux, fit-il. Ça ne va pas. Pas du tout. Son lit n’est même pas défait. Il n’a pas couché dans sa cabine. Je connais mon Mémé. S’il n’a pas couché dans sa chambre, ce n’est pas qu’il a découché. Il est incapable de ça.

Son visage se durcit.

— Linda. Il est arrivé quelque chose à Mémé.

CHAPITRE XII



De l'endroit où ils étaient, ils pouvaient voir, au-dessous d'eux le pont avant du Satory. La partie où ne vont jamais les passagers. Avec l'étrave au bout. Et toute cette zone technique capitale qui n'a rien à voir avec les rideaux et les velours des bars, de la salle à manger et de la salle de spectacle de l'arrière. La zone où l'équipage bosse, attentif à la navigation. Une ancre repeinte de frais dormait à côté de l'enroulement parfait de sa chaîne, à côté d'un des deux cabestans électriques. Un peu plus près, les brise-lames, puis un treuil immaculé qui devait servir, aux escales, à monter à bord les containers de nourriture. Au-dessus d'eux, des mouettes piaillaient, se laissant porter dans le flux ascendant du vent provoqué par l'avance du navire. Ce qu'elles attendaient était facile à deviner : le premier largage à la mer des restes de nourritures de la veille au soir : sur le Satory, on largue à la mer, tous les matins, ce qui n'avait pas été mangé la veille. C'était même un des arguments publicitaires de la compagnie, qui se targuait de renouveler toutes les semaines ses frigos, contrairement, disait-elle, à d'autres compagnies – suivez mon regard – qui ne les renouvellent que tous les mois.

Boris évita un jogger qui haletait en cadence en le frôlant, prenant le virage vers le pont bâbord. Fidèle, même ici au sens contraire aux aiguilles d'une montre des coureurs. Son regard fut attiré au-dessus de lui par l'étage de la timonerie. Des choses relevant de la gyroscopie des radars tournoyaient un peu plus haut. Derrière, une vitre dont l'essuie-glace dormait, inutile par ce temps de mer d'huile sous un soleil total après le petit coup de tabac de la nuit, un lieutenant en uniforme blanc fouillait l'horizon à la jumelle. Par pur plaisir de toute évidence : les paquebots d'aujourd'hui naviguent au pilotage automatique. Avec à côté de la roue du « gouvernail » qui fonctionne toute seule, un écran d'ordinateur ou, minute

par minute, la position exacte du bateau, longitude et latitude, au soixantième de degré près. Avec en plus de la vitesse du vent, celle des courants, et leur orientation précise. Puis la position toujours aussi exacte, des autres bateaux.

C'était facile de deviner ce que le lieutenant regardait dans ses jumelles. La masse noire du volcan Stromboli, surgi de la mer au sud, juste avant la Sicile, avec les îles Lipari un peu plus loin à droite, les îles où Mussolini emprisonnait ses opposants.

On va droit vers le détroit de Messine, fit Boris en posant la main sur l'épaule de Linda.

Ils étaient sortis de la cabine tout à l'heure comme deux êtres qui ont un urgent besoin de prendre l'air après un coup de massue. À savoir : la disparition d'Aimé Brichot. Que faire ? Avouer du côté du commandant son appartenance à la police, c'était de la part de Boris « suicider » toute l'enquête. Nom de Dieu ! Où pouvait être Aimé ? Qu'est-ce qu'il avait bien pu faire ?

En même temps, un immense sentiment de culpabilité rongeait Boris. Tout était de sa faute. Il avait une hypothèse dingue. Sûr qu'Aimé avait plongé dedans. Rien que se prouver à lui-même quelque chose. Pendant que lui, Boris, instigateur de l'hypothèse, plongeait, de son côté, dans son indécrottable goût pour les femmes, lesbiennes y compris, juste pour « guérir » une lesbienne…

Il se mordit les lèvres.

« Je suis un salaud… Mémé a poursuivi l'enquête, et moi… Moi, j'ai baisé Linda. Je n'en veux pas à Linda. C'est à moi que j'en veux… »

Il se redressa.

— Au boulot, Boris, il est temps…

Linda renoua la ceinture de sa robe de chambre-éponge rouge et se serra contre celui qui avait été cette nuit son premier partenaire du sexe opposé depuis tant d'années.

— C'est bien connu, murmura-t-elle. L'atmosphère des croisières, c'est du pousse à l'amour… T'affole pas pour Mémé…

Elle sourit, gorge relevée vers le creux de son cou.

— Regarde-moi, tu m'as bien fait flancher, trahir tous mes sacro-saints principes de lesbienne militante… Il y a tellement de filles, à bord, qui

cherchent l'aventure. Aimé a dû tomber sur l'une d'elles. Il doit dormir quelque part à l'heure qu'il est, bienheureux. Epuisé. Il se réveillera à onze heures et il t'appellera avec une voix ensommeillée. Et savamment « étonné » dans l'intonation.

Boris hocha la tête. Mâchoires crispées.

— Pas le genre de Mémé. Si je l'ai vu tromper Jeannette, c'est une seule fois, et il a récolté une chaude pisse qui l'a guéri à vie à l'adultère. Non, crois-moi. Il est arrivé malheur à Mémé.

Une immense lassitude l'envahissait. Quelque part, ici, même, dans les flancs de ce bateau de dix-huit mille tonnes fonçant sur une mer d'huile sous un soleil radieux de rêve universel, un ami était en difficulté. Un ami qui était le père de deux filles dont il était, lui, Boris, le parrain. Une sorte de frère… Où était-il ? Etait-il seulement vivant ? Ou seulement même encore à bord ? Son corps ne flottait-il pas entre deux eaux, loin derrière le sillage du Satory, avec des requins des profondeurs tournoyant autour, dents découvertes ? Le responsable, c'était lui, Boris ! Pour cause de trop d'intuition. Sa fameuse histoire des chiffres impairs. Un pari que le secret de tout résidait ici, sur ce bateau. Pauvre Aimé… En coéquipier merveilleux, il avait dû partir, tout seul, pour « briller » aux yeux de Boris, sa flèche, comme en 14, et il avait dû se faire saisir au collet comme un lièvre pas assez précautionneux au détour du bois des mille morts.

Boris vira si vivement vers Linda qu'il faillit la faire tomber au choc de son épaule athlétique contre sa nuque.

— Pardon… J'ai pris ma décision. J'abandonne l'enquête. Je demande un rendez-vous avec le commandant. Désolé, tant pis pour Lucie, tant pis pour les filles. Mon pote, c'est Mémé.

Linda se massa la nuque.

, – Chapeau, chevalier, mais regarde un peu ce que m'a permis de voir ton coup d'épaule en m'obligeant à porter, avec une très légère brutalité, mon regard ailleurs.

— Tu veux dire quoi ? grogna Boris.

Linda tendit le menton :

— Là-bas, sur le sun-deck, juste avant la première baleinière de sauvetage.

Elle fixa longuement le visage de celui à qui elle avait parlé. Ahurie. « Mince, se dit-elle, l'amitié, ça existe… » .

Déjà Boris courait sur les lattes de bois de teck jointoyées au goudron, courait vers ce dont il avait dit que c'était plus important que tout, que son boulot, que les enquêtes, que les yeux roulants, furieux, de Charlie Badolini.

Là-bas, la silhouette fripée, salie, lunettes renversées de biais sur le nez à la limite de se lourder à la mer, se penchait au-dessus de la rambarde. Les mains étaient crochées au métal comme des griffes animales, et sous la moustache de l'ami tellement aimé, les lèvres étaient tordues dans un abominable rictus relevé. Aimé Brichot gerbait dans la mer merveilleusement bleue ! Il vomissait toute la bile de sa nuit d'angoisse ! Il ne vomissait plus rien, sauf des filets jaunes, en hoquetant, lunettes descendues à chaque coup un peu plus sur le front. Il continuait de rendre du vide. Des souvenirs de terreur, des angoisses, des réminiscences d'heures passées à chercher à quatre pattes un tournevis dans le noir. Puis, l'ayant trouvé, à chercher le pas de vis oui il fallait – il fallait ! – que ça corresponde.

Boris arriva sur la pauvre chose hoquetante juste à temps pour rattraper au vol les lunettes qui s'envolaient, sous trop de nouveaux hoquets, vers la mer bleue, et auxquelles personne n'aurait jamais lancé de bouée.

— Mémé, Mémé retrouvé ! haleta Boris en tirant à lui le corps fripé aux lèvres huileuses d'amertume. Mémé !

Aimé Brichot se releva très digne.

— Cesse de sentimentaliser, fit-il d'une voix forte, j'ai besoin d'une seule chose. On est à bâbord ou à tribord ? Ma cabine est à bâbord. Conduis-moi, je t'en prie, j'ai besoin d'un bain.

Il vacilla dans les bras de Boris.

— N'oublie pas, c'est important, on donne les vêtements à laver avant neuf heures, quelle heure est-il ?

Boris le souleva :

— T'inquiète, Mémé, je m'occuperai de ça.

Aimé Brichot tordit vers lui son visage décomposé :

— Ça, j'en ai à te raconter, Boris. Des tonnes et des tonnes.

Il se réeffondra, et tout le problème de sa flèche fut de ne pas avoir trop l'air de ramener à sa cabine, vers neuf heures du matin, un ivrogne de

copain récupéré au coin d’une coursive, et à qui il allait passer un sérieux savon, avant de le coucher, jusqu’à ce qu’il se réveille aux alentours de 19 heures, et remette ça aussi sec au bar.

CHAPITRE XIII



Le petit déjeuner « continental » refroidissait, dans son plateau, devant Aimé Brichot. Celui-ci avait beau crever de faim, il ne parvenait pas à se décider à avaler quoi que ce soit. Pur problème de coinçage côté glotte.

— Fais un effort, dit Boris affectueusement. Ça va être de la tiédasse rapidos. Tu veux que je sonne le steward pour avoir un flacon d’eau bouillante ?

Aimé Brichot faillit regerber.

— Parle pas de malheur, ça suffit comme ça.

Il touilla princièrement sa cuiller dans sa mixture mousseuse. Il n’y avait rien eu à faire. Il avait eu beau demander du lait chaud, du lait « simplement chaud, simplement ! », le steward lui avait rapporté avec un sourire désespérément ravi, une forme de mousse saumâtre passée à l’ébouillanteur. Quoi faire ? Ça devient de plus en plus une race préhistorique, avec leurs goûts jugés si étranges dès le petit déjeuner, les touristes français dans ce monde immense et universel que représente le globe terrestre dès qu’on a

franchi les frontières de Romorantin (où il y aura bientôt un poste frontière, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, au train où va le galopage suicidaire général de la « peau de chagrin » appelée France, dans le vaste monde.)

« Glou-glou », firent les lèvres tremblotantes d'Aimé Brichot sous leur moustache jaune vibrante.

Il avait de la barbe plus que naissante sur la peau des joues creuses. Des yeux gris de fatigue et d'angoisse, avec des cernes dépassant sous le bas épais des verres de ses lunettes Amor de myope moyen. Son peignoir éponge blanc était mille fois trop épais pour sa silhouette maigre de petit cholestérique soumis sévèrement au régime-Jeannette quand il restait à la maison. Sur la moquette de la chambre B 18 du pont snob du paquebot Satory de l'Atalis Line, ses orteils délicats aux ongles bien coupés se tortillaient. Exactement comme les orteils d'un nourrisson qu'il était un peu redevenu, dans son inconscient, après sa lutte frénétique de toute la nuit pour échapper au piège de la resserre à cercueils. Sa façon à lui, via les doigts de pieds, de « décompresser ». D'avouer son intense bonheur d'avoir réintégré un lieu civilisé. Avec un grand frère, et la copine de son grand frère. Bien française aussi. Comme c'était bon d'être entre gens « bien de chez nous », même si le café au lait du petit déjeuner « continental », était une regrettable mixture mâtinée gréco-internationalo-amé-ricano-dégueulasse !…

Evidemment, comme la commande de son petit déjeuner n'avait pas été préparée hier soir, avec cochage précis par croix dans les innombrables petits carrés de carton préposés à cet effet, et suspendue en son temps au bouton extérieur de la porte de sa chambre, il avait fallu tout demander par téléphone et attendre, presque une demi-heure. Largement le temps de raconter et de reraconter avec tous les détails, orteils vibrants, ses aventures nocturnes.

Pour résumer, ce n'était qu'à huit heures trente-trois du matin – heure précisément inscrite sur la pendule surmontant les portes de l'ascenseur où il avait réussi à se présenter enfin, que toute son aventure s'était terminée. Pourquoi si tard ? Œuf corse, parce qu'il n'avait trouvé le tournevis tellement guigné qu'à cinq heures du matin. Et encore, il avait eu de la chance : une lampe de poche se trouvait dans la trousse à outils. Sinon, il y serait encore, obligado. Il y avait un autre détail, tout à son honneur, pour expliquer tout de même sa lenteur à manipuler, après, le tournevis. D'abord,

il avait fallu le limer, avec une petite lime acier, pour affiner son extrémité à la taille du pas de vis de la serrure, qui n'était pas celle, et de loin, du pas de vis des couvercles des cercueils. Après, une fois la serrure miraculeusement décollée, la porte enfin ouverte, il avait fallu revisser la serrure avant de s'en aller. Dame ! Il n'allait pas laisser derrière lui une porte à serrure dévissée, ce qui aurait été avouer son passage !

Boris avait apprécié, admiratif, la conscience professionnelle…

— J'y suis allé au pif, hein ! Vraiment ! reprit Aimé Brichot. Je ne sais pas, ça a été une intuition directionnelle.

Il commençait à reprendre très sérieusement confiance en lui. Encore 24 heures de temps, et il aurait forcé la caverne d'Ali Baba.

— C'est l'ascenseur côté proue, après la salle à manger, bouton du bas, marqué L.D. « Low deck » (pont inférieur, je suppose). Puis tu prends un couloir. Il y a un sas au fond. On est sous la ligne de flottaison, c'est sûr. Sur la première porte du sas, il était inscrit Caution. Off limits now.

Il sourit :

— La morgue est à droite, juste avant… Puis tu continues, passé le sas, dix, douze mètres, et il y a là le caisson flottant. Un caisson gyroscopique. Installé à fond de cale. Avec un niveau d'eau dans la paroi, où la bulle d'équilibre est toujours au centre de la graduation. Pourtant, ça balançait sec, hier soir ! Eh bien la bulle ne bougeait pas. Le caisson flottait. Parfaitement horizontal. Gyroscopiquement horizontal.

Il termina avidement sa deuxième tasse de café à la mousse grecque.

— Hopa ! conclut-il en se frottant la moustache du dos de la main, ça fait du bien d'être rentré à côté de vous deux.

Boris se passa la main sur le nez.

— Mémé, tu es un chef. Bravo pour tout, mais continue un peu le rapport. Il est grand comment, le caisson ?

Aimé Brichot parut rêver derrière ses verres épais.

— Dix mètres de large, et à vu de nez, quinze de profondeur. Un truc énorme, une espèce de container énorme, flottant à fond de cale sur des appareillages compliqués. Avec des tuyaux plastifiés sortant des côtés.

Il sourit.

— Ça va vous paraître drôle, ce que je vais dire, mais j'ai eu l'impression, quand je l'ai vu dans la lueur rougeâtre des lampes sécurité, tout autour, qu'il s'agissait d'une espèce de fœtus carré de fond de cale de vaisseau spatial. Un truc contre nature enfoui à fond de cale, avec des précautions gyroscopiques pour on ne sait quelle raison réelle, qu'on planque dans une zone de vaisseau ignorée de l'équipage, et dont on fait surveiller l'approche par des sbires.

Boris se détourna vers la vitre de la cabine. Dehors, des joggers transpirant continuaient leur course sur fond de Stromboli. Ils les voyaient, mais eux ne pouvaient pas les voir, pour cause de vitre sans tain, comme sur toutes les cabines donnant sur le pont.

— C'est quand même fabuleux, murmura-t-il. D'accord, ce bateau est un gros bateau, dix-huit mille tonnes, pas rien… Mais tout de même… Il y a, à l'avant, dans la cale, un caisson d'enfer, une prison à filles et personne ne sait rien ?…

Linda se leva.

— Il y a des complicités dans l'équipage, c'est évident.

Aimé Brichot remonta vivement ses lunettes sur son nez.

— Hopa ! reprit-il du ton d'un homme qui se sent de plus en plus la vedette de la situation, j'ai oublié de vous dire quelque chose d'autre, qui répond à votre interrogation. Vous voyez ces pompiers à casque rouge, habillés tout en blanc, avec de grosses bottes noires si lourdes qu'ils traînent les pieds en marchant et qui…

— Ah oui ! coupa Linda. Ils ont aussi une grosse ceinture de cuir noir avec des tas de clés anglaises et de pinces qui cliquètent quand ils marchent. On les voit arpenter le bateau toute la journée, y compris au restaurant et dans la salle de spectacle. Ils tournent sans cesse des boulons bizarres dans des placards bizarres disposés partout. Qu'est-ce qu'ils sont cocassés ! On dirait des gros chiens placides sortis tout droit d'un dessin animé de Walt Disney et déguisés en pompiers.

Boris hocha la tête.

— C'est le service de sécurité. Ils font leur ronde de vérification des points névralgiques du bateau. Leur principal problème : les risques d'incendie.

Il vira vers son coéquipier.

— Alors, Mémé, tu disais ?

Brichot grignota un reste de miette de croissant.

— Alors, quand je suis ressorti du sas, j'ai bien cru que tout recommençait, je veux dire : l'enfer ! Là-bas, au bout de la coursive, j'ai entendu un cliquetis. J'ai tout de suite pigé. Un pompier en ronde de sécurité ! Tu vas rigoler, mais j'ai eu de la chance : la porte en face de moi, c'était une porte de toilettes. J'ai foncé dedans. Tout droit vers la première des trois porcelaines alignées. Et j'ai essayé de faire pipi. J'en crevais d'envie, mais je n'y arrivais pas ! Je n'y arrivais pas ! Surtout que le pompier est entré derrière moi ! Et il s'est installé à côté de moi. Pas à la troisième porcelaine, le salaud ! Juste à côté ! Lui, ça coulait, ça, il n'avait pas de problème, le jet franc et massif. Moi, je restais là comme une brèle, avec ma quéquette sèche à la main et…

— Mémé…, gronda Boris, tu parles devant une dame…

Linda éclata de rire.

— Ah ! les bonshommes ! Impayables.

Elle tapota amicalement le poignet d'Aimé Brichot.

— Continuez, vous m'intéressez prodigieusement. Et alors ?

Brichot lui sourit. Franchement. Sans complexes.

— Alors, le pompier m'a regardé de biais. J'avais l'impression qu'il tendait l'oreille. Vous le connaissez, c'est ce costaud à moustaches épaisses avec des hanches lourdes qui passe toujours le soir à la salle du restaurant quand on est à table. Avec tous ses poils noirs qui sortent de son tee-shirt blanc au milieu des dîneuses américaines en robe du soir de lamé. Bon. Il n'arrêtait pas de me regarder, le salaud, et d'écouter. Il devait se dire que j'étais un type à problème de prostate, c'est sûr. Mais je n'ai quand même pas l'air si vieux, hein, Boris ? Et qu'est-ce que je pouvais faire, moi ? Agiter ma quéquette en faisant semblant d'avoir terminé de faire pipi, me reboutonner et m'en aller ? Impossible : je voulais qu'il parte le premier, voir où il allait. Et puis, ho ! je n'en menais pas large. Après tout, j'étais au bord de la zone interdite ! Alors, j'ai fait le mort, j'ai joué au prostatique. Il s'est fatigué le premier, et il est reparti. Aussi sec, j'ai foncé vers la porte derrière lui, eh bien…

— Eh bien, grouille ! jeta Boris qui le sentait commencer à prendre plaisir à moduler ses effets du récit.

— Eh bien, je l'ai vu, par la porte entrebâillée, se diriger vers la zone au container. Il a ouvert le sas. Il l'a refermé derrière lui, bien sûr. Mais un coup de roulis a rouvert la porte, et j'ai vu le pompier mettre sa clé dans un petit placard. Un placard logé à un mètre du caisson gyroscopique. Oui ! À un mètre ! Tu ne vas pas me dire que le pompier n'est pas au courant ? C'est cousu de fil blanc ! Il y a une partie de l'équipage qui sait tout, et qui ferme sa gueule. Parce que ça ne peut pas être tout l'équipage. Aux autres, on a dû raconter des fariboles. Je ne sais pas, moi. Des trucs aussi idiots que : Chariakis trimbale toute sa collection de tableaux de maîtres à fond de cale, côté proue du low deck. Et qu'il est strictement interdit de s'en approcher. À moins qu'il raconte qu'il a une cave à vins fins très précieux. N'importe quoi. Après tout, c'est lui le patron, le propriétaire. Il a le droit de se réserver une partie du bateau.

— Sans doute, murmura Boris. Mais ça doit causer dans l'équipage…

— Ça, c'est sûr, fit Linda. Mais il paraît qu'ils sont tous très bien payés. Tu as vu les tarifs, hein ? Alors, ils ferment leur gueule. Ils n'en ont rien à jeter… Ils accumulent en bossant comme des dingues. Ils font leur beurre. Le reste, ils ne veulent surtout pas savoir. Chariakis a certainement compté là-dessus aussi.

— Je vois ce que tu veux dire, approuva Boris. Quand on découvre un enfant martyr tabassé atrocement tous les jours par ses parents dans une HLM où les cloisons sont du carton, 99 fois sur 100, les voisins n'ont rien entendu…

Il examina longuement le Stromboli qui s'en allait au loin sur une mer d'huile où le Satory glissait, débarrassé de tout roulis après le coup de tabac de la nuit et du début de matinée. En bas, dans le low deck, un certain caisson gyroscopique ne devait plus que se balancer très mollement sur ses vérins électroniques…

Ah ! qu'est-ce que c'était dommage d'être en enquête ! Comme ça devait être bon, à l'heure qu'il était, pas loin de onze heures du matin, d'avoir à se poser cette simple question avant de monter sur le sun deck, au bord de la piscine : quel maillot de bain mettre ? Celui pour bronzer seulement, ou celui pour nager ? La vie de vacances, la vie de croisière… Hors du temps. Dans l'atmosphère fabuleuse d'un paquebot de luxe.

Où il y avait un caisson secret à fond de cale…

— Le problème, reprit-il avec effort, c'est que ça va être beaucoup plus dur qu'on ne le croit, notre travail. Un secret comme ça, ça suppose un réseau incroyablement verrouillé de complicités. Toute une organisation, et nous, on n'est que deux.

— Trois, corrigea vivement Linda.

Boris sourit.

— Pardon, tu as raison, trois. En tout cas, merci de me le faire remarquer.

Elle haussa les épaules avec un éclair ultra-féminin dans les prunelles. Lesbienne en voie de guérison totale.

— Tu es tout pardonné, macho.

— Au fait, reprit Boris, c'est qui, à ton avis, les salopards ?

Linda eut un petit sourire :

— Tu me poses la question, toi qui as eu l'intuition géniale, à Naples, de dire que la solution se trouvait à bord, et pas ailleurs ?… Eh bien, l'armateur évidemment, en premier. Qui veux-tu que ce soit d'autre ? C'est lui le patron, c'est lui qui paye, c'est lui qui a son réseau de complices.

Boris se pencha, coudes dans les genoux.

— OK, OK, mais raisonnons. Tout ça est trop dingue pour qu'on n'ait pas besoin de raisonner un peu. Bon… Il y a un paquebot, un gros paquebot qui est parti de Cannes, pour quinze jours. Avec pour mission d'effectuer une croisière à travers la Méditerranée. Première semaine, on vogue vers Istanbul. Première escale : Naples hier, pour une journée et demie – ce qui nous a laissé le temps de venir embarquer en catastrophe, profitant officiellement de cabines de « défection de passagers ». En réalité, occupant deux cabines où se trouvaient peut-être les cinq filles aujourd'hui dans les caissons, y compris Lucie (on peut multiplier les lits dans des cabines aussi spacieuses que celles-ci). Puis demain, on fait escale à Messine, puis on en repart vers la Grèce. Un petit tour autour du Péloponnèse, une escale en Crète, une autre à Mykonos, et puis c'est Istanbul. Après, une semaine plus périgrinatrice, le tour des îles de la mer Egée. Et on rentre à Cannes. OK, OK, c'est du tout vu pour le programme officiel, s'entend. Celui que connaissent la quasi totalité des passagers. Restent les autres. Ceux qui sont dans la combine du caisson…

Il les fixait tour à tour.

— Il y a une chose qu’on a bien compris aussi, n’est-ce pas ? Pour agrémenter les soirées à bord, les organisateurs ont imaginé de pimenter la croisière avec ce fameux « concours de la chance » pour jeunes filles méritantes choisies dans toute l’Europe. Parfait. Philanthropique ! Délicieux ! Génial pour donner du piment à une croisière.

Il s’arrêta.

— Question, Linda. C’est la première fois qu’une telle « tombola des vierges » est organisée sur le Satory ?

Linda attrapa un morceau de pain grillé.

— Non, c’est la troisième année.

— Ah… Il faudra faire remonter l’enquête. En faisant brûler des cierges pour retrouver la vingtaine de filles déjà disparues avant celles-ci…

Aimé Brichot renoua la ceinture de sa robe de chambre éponge. Avec un léger bâillement. Il commençait à avoir envie d’un petit somme réparateur avant l’heure du déjeuner.

— À propos des précédentes croisières, n’oublions pas une chose, nota-t-il. Dans le dossier d’avant-départ, il n’a jamais été question de disparition de filles après une croisière dans les deux années précédentes.

Boris approuva.

— Oui, j’ai vu le dossier préparatoire, moi aussi. Comme quoi, rien n’est parfait dans le monde de la police.

Aimé Brichot toussota :

— Et dans celui des familles.

— Tu veux dire quoi ?

Aimé Brichot remonta ses lunettes sur son nez.

— Une supposition que ce qu’on commence à soupçonner tous les trois de plus en plus sérieusement soit la vérité. À savoir qu’il y a énormément de pognon en jeu dans tout ça. À un niveau dont nous autres, petits Français accablés d’impôts, et interdits à vie de la possibilité de faire fortune, n’avons pas la moindre idée. À un niveau où quelqu’un, un homme seul, peut-être aidé par un consortium du vice réuni par ses soins, est capable d’acheter des familles pour qu’elles se taisent…

Décidément, la nuit blanche, et peuplée de tournevis, d’Aimé Brichot, lui donnait des idées hardies…

Linda reprit encore une portion de pain grillé.

— Qu'est-ce qu'il a raison ! murmura-t-elle. Avez-vous remarqué que pas une seule des familles des cinq disparues de Naples n'a porté plainte ?

Elle partit d'un rire fou.

— Les salauds ! Ils sont encore plus géniaux qu'on ne l'aurait imaginé à Lundi-Matin.

— Et à la police, corrigea Boris, à la police aussi. Je vois ce que vous allez dire.

Elle lui sourit.

— Comme c'est évident, hein ? En poussant le vice jusqu'à programmer un concours pour filles dans le malheur, choisissant les photos (au passage, les plus jolies) ils se sont assurés une façon d'impunité. Une fille dans le malheur, ça n'a qu'une famille faible. Une famille qui se moque comme de l'an quarante de vos malheurs. Une famille qui vous ignore. Pour qui vous n'êtes rien, et pour cause : on vous a vue à peine, vous n'avez été qu'une charge enquiquineuse, un morceau rapporté. Alors quoi ? Vous apprenez que le morceau rapporté a disparu, quelqu'un vient et vous met des dollars – il ne peut s'agir que de dollars – sur la table et vous dit : « Banco, taisez-vous, c'est pour vous, et il y aura une rallonge si vous continuez à vous taire… » Les temps sont durs. Il y a des traites d'achats de maison à payer un peu partout en Europe. Le dollar grimpe, le coût des traites augmente. Elle est si loin du cœur, l'orpheline, ou la petite cousine éloignée à cause de qui on vous met un paquet de dollars sur la table !… On calcule, on coupe le circuit d'alimentation de ses derniers scrupules, et voilà comment il n'y a pas de plaintes. Aucune plainte. Depuis deux ans. Et qu'il n'y en aura pas d'autres cette année. Génial.

Elle secoua la tête.

— Rappelle-toi, Boris, ce que tu as dit tout à l'heure : les enfants martyrs que tout le monde entend hurler sous les coups, dans les HLM, du rez-de-chaussée au dernier étage. Et on se tait, on se bouche les oreilles ! Surtout pas de complications ! Surtout pas ! C'est pareil, là. Même réaction, surtout si on est payé, en plus…

Elle secouait la tête, envahie par cette horreur : toute la lâcheté du monde…

— Vous savez, reprit-elle, ce n'est pas pour rien que des gens font fortune. C'est qu'ils ont quelque chose dans le crâne au lieu d'avoir de la bouillie. Passé le stade de la conquête de l'argent, et la « mise sur orbite » des investissements résultant d'années et d'années de ténacité et de courage, ils ont envie de profiter de leurs rentes. Ça veut dire quoi, à un haut niveau de rentes ?

S'amuser. Avec ce mépris de l'humanité qui n'appartient qu'à ceux qui ont fait fortune trop vite.

« Constantin Chariakis par exemple.

Elle s'enflammait.

— Parce que je vais vous dire une chose à tous les deux, moi. Une bonne chose : l'argent rend fous ceux qui en ont trop. Il faut être très fort pour lutter contre ça. Pour garder le contrôle de soi-même. C'est tellement tentant de payer. De vérifier que chaque homme a son prix, qu'il y a un moment où, devant les liasses alignées, même le plus honnête flanche. Prend les liasses. Accepte le marché. Se tait. Et part au soleil…

— Ah, tu es bien de cet avis, toi aussi, à propos de l'armateur ? jeta Boris.

— Bien sûr, c'est lui l'organisateur de tout. Sa femme n'est rien d'autre qu'un instrument, sa femme lesbienne.

Boris et Aimé s'écarquillèrent.

— Qu'est-ce que tu veux dire au juste ? lâcha Boris. Edith ? Edith, la petite française starlette du premier festival de Cannes après la guerre ? Pourquoi tu parles d'elle, brusquement ?

— Exactement. Edith la juive, levée au premier festival de Cannes, par Constantin Chariakis, à l'époque propriétaire, « seulement », de trente « Liberty-ships » rachetés pour rien aux Etats-Unis sur un coup de génie. Cet homme de trente ans avait déjà largement fait ses preuves dans le transport du tabac par rafiots débarquant de nuit, hors douane, dans des petits ports de l'Amérique Centrale. Constantin payait pour qu'il n'y ait aucun uniforme de douanier, pour réceptionner.

Boris eut envie d'une tasse de café. Impossible. Il n'y avait plus rien de buvable sur le plateau. Et ça aurait été trop long d'obtenir une resucée par téléphone.

— À votre avis, à tous les deux, fit-il, il advient quoi aux filles perdantes de la Croisière de la Chance ?

— D'abord, murmura Linda avec difficulté – elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à Lucie –, les salopards se payent du bon temps à bord, dans le caisson, jusqu'à la fin de la croisière. Leurs vacances annuelles…

— Les salopards ? jeta Boris. C'est qui ? Je repose la question.

Linda le fixa :

— Qu'est-ce que tu es flic, toi !… Tu as ton idée. Et tu veux vérifier celle des autres. Bon. Mais c'est Constantin et sa femme, puis quelques amis, dont les finances aident aussi au jeu. C'est simple. Les membres du jury. À majorité masculine.

« Il doit y avoir de drôles de parties dans le caisson ! Avec la complicité de quelques membres d'équipage triés sur le volet. Et savamment arrosés.

— Y compris le commandant ?

— Non, je n'ai pas l'impression qu'il soit dans le vrai coup. Trop risqué pour les salopards. À mon avis, on le paye grassement, avec quelques autres, pour qu'il ne soit pas trop curieux. Mais, tout ce que je dis, c'est pure supposition ! Il ne faut pas l'oublier.

— Linda, toi qui raisonnes si bien, reprit Boris, tu as annoncé autre chose dans tes suppositions…

— Oui, la suite du destin des filles. À mon avis, ça ne peut que se passer comme ça, après rigolade à tout va dans le caisson : on les revend. Flappies, bousillées. Au prix de la chair.

Elle se détourna :

— J'ai fait une enquête, pour Lundi-Matin, il y a quelques années, sur les réseaux d'Orient, si vous voyez ce que je veux dire.

Boris lui prit la main.

— Je suis désolé, Linda, mais Lundi-Matin, et donc toi-même, par voie de conséquence, vous avez collaboré à tout ça. Il y a un concours d'été, des offres pour lectrices pour l'année prochaine…

Linda vira vers lui. Blême.

— Boris, tu n'as jamais fait de conneries dans ta vie ?

Aimé se leva, veillant à rester correct, d'un coup d'œil rapide, côté robe de chambre en tissu éponge.

— Bon, je vais me raser, moi, et prendre une douche. Après, Boris, tout va dépendre de ta décision. Soit je dors jusqu'au déjeuner, soit je bosse. À ta disposition.

Boris hocha la tête.

— Va dormir, Mémé. J'ai un problème à résoudre où je me passe de toi avant le déjeuner : comment appeler Baba sans qu'il y ait de contrôle sur la conversation téléphonique ?

Linda alluma une cigarette.

— Si tu permets, Boris, je peux répondre à la question que tu poses. Je ne travaille pas qu'à Lundi-Matin. Je fais des piges dans d'autres canards. Un jour, j'ai fait un article pour Actuel SUT les écoutes téléphoniques. Tu peux me croire sur parole : quand la communication se passe par satellite, ça rend dingo les services d'écoute, d'où qu'ils s'activent. Pure question de technique qui se résoudra bien un jour. Mais qui pour l'instant, reste insoluble.

Elle insista.

— Par satellite, une communication est inécoutable. Pure question de fiche. Même le type qui branche la fiche ne peut pas se brancher ses écouteurs sur ce que tu dis.

Boris tendit la main vers le combiné du téléphone, sur la table de nuit.

— Si tu n'as pas raison, fit-il, je t'obligerai à boire cul sec un litre d'huile de foie de morue quand on sera rentrés à Paris.

Linda éclata de rire.

— Trouve une autre vengeance, poulet. J'adore l'huile de foie de morue.

— Et le Fernet-Branca ? sourit Boris.

Linda grimaça.

— Si tu me prends par le dégoût physique.

— OK, ce sera du Fernet-Branca.

Il décrocha.

— Allô ? I want a phone number in Paris…

Dans la salle de bains, derrière lui, la douche giclait à flots, et sous la douche, un petit chauve à moustaches qui était évidemment nu comme un

ver sifflotait l’air de *When the Saints go marching in.*

— Sacré Mémé, murmura Linda vers Boris. Tu as un drôle de numéro pour coéquipier, sous ses airs de petit père tranquille…

CHAPITRE XIV



Patricia Highsmoth (Highsmoth n’était pas son nom de jeune fille, mais son tout nouveau nom de jeune mariée) examina, intriguée, le couloir en face d’elle, à sa sortie de l’ascenseur.

Ça ne correspondait pas à ce que lui avait annoncé hier soir Dimitris, le barman du pont supérieur.

— Ma cabine, lui avait-il dit en lui resservant un ultime verre d’ouzo, c’est au niveau « L ». Pour « line ». La ligne de flottaison. Vous suivez le couloir en face de vous et dix mètres à droite, c’est la porte « L 12 ». Ma porte.

Il avait ri.

— Je serai là. Je ne travaille pas le matin. /

Patricia hésita. Comme c’était curieux ! L’environnement ne correspondait pas du tout à ce qu’avait dit Dimitris. D’accord, il y avait un

couloir en face d'elle, mais pas semblable aux autres couloirs menant aux cabines qu'elle connaissait.

Très bien même et pour cause : elle le pratiquait assez depuis le départ de Cannes. Depuis que son mari s'était couché, bourré de Vogalène, un médicament français contre le mal de mer. Il avait eu le mal de mer dès l'embarquement. Comme si le seul fait de mettre un pied à bord, même dans le calme du port de Cannes, lui révolutionnait déjà l'estomac. Depuis Cannes, Jiramy vomissait. Sans arrêt. Malade à mort. Il avait fallu tripler les doses de Vogalène. Résultat, il ne vomissait plus que deux fois par jour. Après chacune des tisanes administrées par l'infirmière de bord. Déjà un progrès… Mais ça restait tout de même assez dégoûtant, pour une jeune mariée, le spectacle de son Jimmy « adoré » cabré, secoué de hoquets glaireux au-dessus de sa bassine. Même si ce n'était plus que deux fois par jour. Quoi faire ? La situation était coincée jusqu'à la fin de la croisière payée par les parents de Jimmy, gros marchands de cacahuètes à Atlanta (Géorgie, sud des Etats-Unis). Surtout que pour Patricia, petite New-yorkaise pauvre, il n'était pas question de gâcher cette chance offerte de vivre quinze jours de rêve sur un paquebot méditerranéen. Ça, Jimmy, entre deux hoquets, avait été très compréhensif.

— Sorry, avait-il mâchouillé, tout est de ma faute. Mène ta vie. Ne t'occupe plus de moi.

Message reçu « cinq sur cinq » de la part de Patricia. OK ! C'était leur voyage de noces, mais puisque Jimmy ne se révélait pas à la hauteur pour cause de problèmes stomacaux, eh bien Patricia mènerait sa vie !

Ça elle la menait ! Rien qu'entre le départ de Cannes et l'escale de Naples, la jeune mariée privée d'amour conjugal s'était envoyé un steward, un Américain croisé dans une coursive et un machiniste sorti du fond du bateau pour prendre un bol d'air, juste à un endroit où Patricia se récupérait, après une de ses fameuses erreurs d'ascenseur, le long d'une rambarde inconnue.

Dimitris, ça avait été l'affaire à ne pas manquer, dès le premier coup d'œil. Fabuleux, les Grecs ! Il lui avait tout simplement exhibé son sexe sur le cuivre du bar, profitant d'une absence momentanée d'autre clientèle.

— Tu en veux, salope ? Eh bien, tu en auras. Demain à 10 heures, cabine « L 12 ». L, c'est pour le numéro d'étage de l'ascenseur.

Elle ne s’était pas formalisée de l’exhibition, Patricia, accoudée au bar. Après tout, quand on est en voyage de noces, c’est pour « s’éclater », non ? Et tant pis pour le mari s’il n’est pas à la hauteur.

À 10 heures pile, le lendemain matin, elle était descendue. Toute lavée, toute fardée, toute prête. Après un dernier câlin rétracté au front humide de transpiration de Jimmy.

Manque de bol, elle s’était gourée d’étage. Evident. Elle hésita un peu. Tiens, comme c’était bizarre, ce couloir, là-bas, avec une sorte de sas au bout, et derrière, dans une lumière sourde, une chose étrange, comme un container, qui se balançait, qui flottait ! Oui, c’était ça ! Le container flottait !

Patricia s’avança, dansante dans ses sandales vers la vision intéressante.

Au moment même où elle allait atteindre le sas, une silhouette se dressa devant elle. Haute, large d’épaules, très musclée dans la chemisette Lacoste. Et le bas valait le haut, beaucoup de promesses encore en sommeil.

— Chut ! Pas un mot ! fit Boris Corentin en portant l’index à ses lèvres.

Patricia l’étudia un peu plus avant.

— Aoh ! murmura-t-elle, vous êtes joli garçon.

Il la fixa, un peu interloqué.

— Vous aimez le fouet ? fit-il, le fouet sur les fesses, et aussi sur les seins ?

Patricia se recula, cabrée.

— Je vous en prie…

Boris exhiba ses canines.

— Excusez-moi de parler vite, mais c’est ce qui vous attend, et dans trente secondes max si vous faites un pas de plus vers là-bas.

Patricia se passa la main dans les cheveux.

— Et si je vous écoute ? Si je vous suis, vous, l’espèce de sosie de cet acteur français appelé Alain Delon ?

Boris s’inclina.

— Ma cabine est le numéro B 16.

— Aoh ! reprit Patricia, une cabine au pont B. Le pont élégant ! Comme c’est intéressant !…

Elle se rapprocha de Boris, entourant son cou de ses mains…

Il jeta un bref regard en arrière. Du sas maudit qui était la porte de l'enfer des filles, des bruits leur parvenaient. Il attrapa l'Américaine par la taille.

— Vite ! fit-il. Je vous jure que c'est sérieux.

À bord du Satory, curieusement, il fallait mettre ses clés à un tableau de bord dans la coursive – et puis à la réception du sun deck – quand on sortait de sa cabine. Une façon de permettre à n'importe qui de rentrer chez n'importe qui.

Linda, qui revenait de la piscine, attrapa la clé de la cabine B 16 et alla ouvrir sa porte.

: – Oh ! fit-elle, saisie.

Boris se releva par-dessus l'épaule de la jeune mariée qui s' « occupait » buccalement de lui.

— Chut, fit-il à voix basse. Je l'ai sauvée du caisson, elle remercie. Excuse, ne gâche pas les remerciements.

Linda soupira en se reculant.

— Ok, je te donne un quart d'heure, mon salaud. Pas plus.

Patricia s'arracha à l'objet dressé dont elle avait décidé de comparer le diamètre avec celui de sa bouche.

— Il y a de la concurrence, côté filles, murmura-t-elle avant de replonger.

Au même moment, le téléphone grésilla sur la table de nuit, à côté du lit. Le diamètre de l'objet se réduisit très légèrement dans la bouche de Patricia.

— Aoh ! fit-elle, désolée, on était si bien ensemble…

La petite faiblesse momentanée de Boris n'était déjà plus que du passé. À cause du réactivage savant de la bouche de Patricia autour de lui.

— Tu continues comme ça, fit-il. C'est parfait. Garde-moi sous pression, juste sous pression.

Elle approuva en branlant légèrement du chef.

— Ok ! gargouilla-t-elle.

Boris décrochait,

— Allô ? Baba ? Ah ! comme je suis content de vous avoir, j'avais si peur de ne pas obtenir Paris.

Patricia se releva, curieuse, bouche encore entrouverte.

— Paris ? Oui c'est ça, Paris. En Espagne ?

Boris la fixa de biais, mi-amusé, mi-consterné.

— Ah ça, vous les Américaines, est-ce que vous apprendrez un jour qu'il y a un globe terrestre autour des USA ?…

La vieille voix, la vieille voix tellement connue, grave et tabagique, s'élevait dans l'écouteur. La voix de Charlie Badolini, le père… Comme Boris l'imaginait bien dans son bureau meublé Empire au 2e étage du 36, Quai des Orfèvres, dans l'île de la Cité ! Une chance sur deux que le temps soit pourri de l'autre côté des vitres donnant sur la Seine… Et le vieux était là-bas, araignée centrale de toute la Brigade Mondaine, centre vital de tous les appels de ses cent vingt inspecteurs.

Ici, c'était une mer de rêve de l'autre côté des vitres sans tain de la cabine. Une croisière de rêve sur un des plus beaux paquebots du monde. Et en bas, sous la ligne de flottaison, un caisson à séquestrer des filles dont le seul crime dans la vie était d'être jolies…

— Où en êtes-vous ? fit calmement la voix grave venue par satellite. Aussi proche et nette que si elle était dans la pièce même.

Boris caressa l'épaule de Patricia, lui signifiant, gentil, de cesser de trop le troubler, sexuellement s'entend : l'Américaine s'était mise à rouler du buste, se caressant carrément les pointes des seins entre pouce et index, tout en poursuivant sa « fellation d'entretien ».

— Patron, reprit-il, on est sur un coup énorme. Vous n'allez pas me croire.

— Pas grand-chose de mon côté, fit Charlie Badolini au bout de cinq minutes. Sauf la classique histoire de l'égoïsme humain. Une famille seulement sur les cinq familles des filles disparues a déposé plainte. Les autres… Silence.

— Parfait, jeta Boris. Payées par les dingos.

— Sûrement, mais tout de même, ça ouvre des horizons sur l'âme humaine…

Boris lança un sourire à Patricia, l'air de lui dire « Je n'en ai plus pour longtemps ». L'Américaine piaffait, dévorée d'un feu intérieur.

— On fait quoi ? reprit-il. Vous imaginez la situation où on se trouve ? Rien de moins officiel ! On n'a pas la moindre arme. Si on tente le moindre coup, Chariakis et sa bande nous font coffrer dans la geôle du premier port venu, et vous n'y pourrez rien. Il faut bien qu'on fasse quelque chose !

Il rêva un instant à la bonne époque des enquêtes classiques, les planques en voitures dans des rues sombres de Paris, le téléphone radio ami sur le tableau de bord, Rabert et Tardet, les deux autres complices des « Affaires Recommandées » les renforts dans une deuxième voiture banalisée, un peu plus loin. La sûreté tranquille du travail. Le bon temps, quoi !

Aujourd'hui, où il en était, avec Aimé emmené dans cette galère ? C'était simple comme deux et deux font quatre : dans la m… ! Il n'y avait pas d'autre mot pour définir la situation. À bord du Satory, une bande de dix fous sexuels dénommés « jury » d'un hypothétique concours à « vocation sociale », une véritable tombola de vierges, était en train de se payer du bon temps à l'œil. Déjà cinq filles coffrées à fond de cale – il n'y avait plus aucun doute là-dessus – par un de ces miracles de complicité, côté équipage, qu'il faudrait aussi résoudre, en plus… Sans compter trois autres filles « éliminées » hier soir, et pleurant pour l'instant dans leur cabine. En attendant un autre débarquement bidon dans un hôtel de Messine (Sicile). Futures nouvelles victimes des salauds.

— Vous comprenez, patron, le vrai problème, c'est que Constantin Chariakis est ultra puissant. Si on bouge, Mémé et moi, c'est lui qu'on croira, pas nous. On n'est pas en France. On est sur un paquebot grec régi par un marécage juridique redoutable. Avec pavillon de complaisance, statuts dans des principautés truquées. Tout le monde nous lâchera en cas de malheur à Paris.

Il soupira.

— Y compris vous, et je ne vous en voudrais pas.

Charlie Badolini cracha un bon dixième de sa masse pulmonaire dans sa quinte de toux matinale.

— Monsieur Corentin, réussit-il à prononcer enfin, passant du « Boris » amical au « Monsieur » cérémonieux comme chaque fois qu'il avait quelque chose d'important à dire, j'ai travaillé pour vous pendant que, vous deux, vous exploriez ce bateau.

Il y eut un bref silence, dont profita Patricia, qui ne cherchait plus depuis longtemps à écouter quoi que ce soit de la conversation dans cette bizarre

langue archaïque appelée le français, pour abandonner Boris et se coucher sur le lit. Pour piquer un bon somme.

— Il se trouve, reprit le patron de la Brigade Mondaine, que j'ai passé des appels un peu partout. Et en particulier du côté du ministère du Commerce extérieur. Et ça a fait tilt ! Il y a, figurez-vous, un gros dossier, bien gras de combines et de truquages, au nom de Constantin Chariakis, dans les bureaux du ministère du Commerce extérieur. Je vous passe les détails. Et ça relève, via un certain gros financier du Sud-Ouest à carrure internationale, lui-même furieux du coup, d'un bidonnage assez énorme sur la réalité d'une livraison de cinquante mille carcasses de porcs pour l'URSS, via les cargos de votre fameux Constantin Chariakis. Qui, apparemment, a revendu les cinquante mille carcasses à l'Argentine. Et joué sur les virgules juridiques d'un contrat pour jurer ses grands dieux qu'il y a méprise. Et qu'il n'a aucun devoir envers l'URSS, via de qui je vous parle, sur la cargaison de cette viande dont jamais un port de nationalité islamique ne voudra.

— Je vous vois venir, patron, murmura Corentin.

À côté de lui, un corps de jeune mariée, ultra appétissant, s'abandonnait, lové dans d'autres bras que les siens, les bras de Morphée, dieu tutélaire du sommeil.

— Venir où ? lança Charlie Badolini. À l'évidence, je l'espère pour votre bon sens.

— Qu'est-ce que j'ai dit d'autre ? protesta Boris Corentin.

— Rien, rien ! Bon, je veux dire simplement ceci : votre travail va être beaucoup plus compliqué, d'une certaine façon, qu'une prise d'assaut de cave flottante dans la soute d'un paquebot. Il va falloir oublier vos muscles et faire jouer votre tête.

— Patron, je vous en prie, tiqua Corentin, ne me vexez pas.

Petit rire de Charlie Badolini.

— Ça sera une salutaire expérience… Bon, voici ce que je ferais, à votre place…

Rarement, Boris s'était jeté avec une telle frénésie, aussitôt le téléphone raccroché, dans la bouche d'une fille qui ne demandait qu'à être réveillée. Il

y allait de toute la puissance de ses reins d'athlète. Et il était seulement un peu inquiet, de temps à autre, de la violence du traitement qu'il faisait subir à l'écartement de la bouche de la jeune mariée américaine, qui ne songeait d'ailleurs pas à se plaindre le moins du monde. À peine arrachée à sa petite sieste, elle avait bravement de nouveau ourlé ses lèvres douces autour du gland fabuleux qui gonflait, qui gonflait, miraculeux, chaque fois que les muqueuses de ses lèvres entreprenaient de s'en occuper un peu plus.

Les murs de la cabine vacillèrent dans les prunelles de Boris. Il cria. Il ne put pas s'empêcher de crier.

— Dirty french boy, gloussa Patricia en se relevant, may i go back to my cabin to visit my husband ?

Boris permit d'une agitation de la main.

— Thanks, fit-il. Merci, tu as été fabuleuse.

Elle rit en se rhabillant.

— On recommence quand tu veux…

Dès que Patricia eut refermé la porte de la cabine derrière elle, Boris décrocha de nouveau son téléphone.

— Linda ! Ah, c'est toi… Comment va Mémé ? Il dort ?… Non, laisse-le dormir, viens me voir j'ai des choses à te dire.

Il hésita.

— Et puis, pardonne-moi pour ce que tu as vu. C'était pour la bonne cause.

La voix de Linda se fit légèrement acide à l'autre bout du fil.

— On dit ça… Enfin. Je ne suis pas ta propriétaire. D'accord, je passe l'éponge, je viens. Mais, il va falloir payer, mon vieux.

— Payer ? se rétracta Boris dans l'écouteur.

— Oui, payer. Si tu t'imagines que ma bouche n'est pas à la hauteur d'une bouche américaine…

Boris se laissa aller de tout son long sur le lit.

— Mince, murmura-t-il, si les ex-lesbiennes se mettent à vouloir concurrencer les jeunes mariées, je vais mourir d'une crise cardiaque, moi !

CHAPITRE XV



Vers midi et demi, au moment où le Satory commençait son approche du détroit de Messine, Edith Chariakis, ex-petite juive marquée à vie par le malheur de sa race tout au cours de ces quatre ou cinq petites années – quatre ou cinq seulement, une misère dans l'immensité du temps écoulé… – qui avait été des années de « Nuit et Brouillard » sur l'Europe, entre 40 et 44, voire 45, décida que ça suffisait comme ça dans le caisson truqué de la cale avant du paquebot de son mari.

Elle eut une petite série de sourires, lovée dans son canapé de cuir fauve.

— Les joyeux drilles, déclara-t-elle, on se calme ! On se tire. On remonte là-haut.

La voix avait tellement d'autorité que les désignés ne firent pas l'ombre d'un pli pour obéir. Marcos, le ferblantier en gros qui faisait vivre un quart de la Roumanie par ses contrats. Julio, le spécialiste de la pharmacie, natif de Smyrne et dont le vrai prénom était Meyte. Jimmy, le seul Américain de l'affaire, mais dont la mère était calabraise, et qui ressemblait à sa mère, côté sourcils du diable. Puis José, le juif espagnol d'Istanbul. Et Luminio, le Kurde enlevé à trois mois par un couple de professeur français des années 36, en vacances culturelles à la frontière turco-iranienne. Tout un joli paquet de voyous, de gangsters internationaux dont le plaisir était, lors de leurs réunions annuelles, de faire le décompte attentif, écrans d'ordinateurs sous la main, de leur niveaux de fortune respectifs.

Depuis le matin, ça avait été plutôt leurs niveaux d'érection qu'Edith avait eu à contrôler. Dans les hurlements des cinq vierges forcées sur des chevalets de cuir.

Parce qu'il n'était pas question de les dépuceler ! Quelle « banalité »… C'était tellement plus excitant d'enfiler des vierges méritantes. Des numéros « gagnants » de tombola !…

Le dépucelage, ce serait pour après. Après la revente, via Smyrne, au réseau libanais des putes dont jamais Amnesty International n'étudierait le destin. Une fille livrée vierge, ça vaut le double du prix d'une fille qui ne l'est plus.

Surtout que dans le genre d'endroit où on les expédierait il y aurait surenchère sur le dépucelage. Entre parenthèses, encore une rentrée supplémentaire au pourcentage. 50 pour 100 pour chaque fille, le dépucelage, à destination du « livreur ». Ça avait fonctionné comme ça avec les précédentes, depuis trois ans. Aucune raison pour que ça ne continue pas. Evidemment, un esprit curieux aurait posé la question au couple Chariakis. « À votre niveau de fortune, qu'est-ce que ça vous fait de récolter, via des combines compliquées, qui passent par Chypre, Beyrouth et Damas, cinquante mille dollars de « participation » sur le dépucelage d'une orpheline de race blanche dans un de ces bordels totalement ignorés du téléspectateur européen moyen et dont regorge l'Orient compliqué ? Des endroits où viennent, par avion privé, des chefs d'Etat « lourds » de pétrole – ou de financement venu d'URSS – des gens pour qui la vie d'une fille blanche n'est rien, qui n'ont qu'à claquer des doigts vers des sbires derrière eux pour que lesdits sbires allongent des paquets de dollars sortis servilement de mallettes Vuiton. Et qu'est-ce qu'aurait répondu le multimilliardaire en dollars Constantin Chariakis à l'esprit curieux ? « Cinquante mille dollars, c'est toujours ça de bon à prendre ». Et qu'est-ce qu'aurait répondu Edith, son épouse ?

« Moi, ce qui m'intéresse, c'est le film du dépucelage… »

Le couple totalement « dévié ». Le couple prouvant à lui seul que, comme deux et deux font quatre, l'argent rend fou ceux qui en ont trop.

Edith agita les mains vers Meyte.

— Petit dégueulasse ! Tu vas laisser tranquille le cul de la Danoise ? Non mais, des fois, on triche.

Meyte se rétracta, hilare.

— Elle en reveut ! tituba-t-il sur le plancher du caisson secret. C'est une garce née. File-la-moi dans ma cabine, tout de suite.

Edith brandit une sorte de brin de jonc. Une férule cueillie à Ephèse, Turquie, lors d'une précédente croisière culturelle. Une plante qui servait aux vierges sacrées de l'époque hellénistique à alimenter le feu du Temple, et dont les maîtres se servaient pour fustiger leurs élèves. Pas très méchamment : le bois de la férule, plante sacrée, est cassant comme du balsa.

— Tu va te tirer, Meyte ! Non mais des fois !

Il y eut un éclat de rire général parmi les membres masculins du jury de la tombola des vierges qui se rhabillaient dans le caisson d'enfer.

— Oh ! lança Julio, c'est que c'est une fouetteuse née.

Edith se dressa.

— Toi, mon poulet, tu vas l'avoir, la férule.

Il se mit à courir vers la sortie.

— Hé, les mecs, c'est la vraie furie. On se barre. On va se payer un ouzo chez Dimitris.

Ruée masculine vers la sortie. Refermeture de porte. Restée seule, Edith Chariakis alluma une cigarette à bout doré.

— Les filles, murmura-t-elle, le vrai travail commence, on passe au dressage.

Là-haut, à l'étage de la timonerie, des officiers en uniforme blanc qui ignoraient tout de ce qui se passait dans les fonds ignorés de leur bateau – parce qu'un bateau, c'est un monde dont il faudrait être Zeus tout puissant pour tout connaître – faisaient la manœuvre d'accostage dans le port de Messine – jetant des ordres brefs, vérifiant sur des cadrans chromés la bonne marche de l'hélice transversalement levée à l'arrière du bateau, dans un « tunnel » de deux mètres de diamètre, et qui permettait la manœuvre, par aspiration de l'eau, transversalement. Sur le quai, des hommes se précipitaient. Enroulant du cordage au diamètre énorme autour de bittes d'amarrage luisantes. On était arrivés à Messine. Le paquebot eut un dernier soubresaut qui se répercuta mollement partout dans les cabines des passagers. Partout, sauf dans la cave sur suspension gyroscopique où Edith

restait seule avec deux sbires masqués, fouet à la main, face aux cinq petites esclaves toujours vierges.

Edith tendit l'index vers un bouton qui commandait la climatisation. Ça se mit à ronfler. Très vite, un froid glacial envahit le caisson. Ça, Constantin avait bien fait les choses quand il avait commandé l'air conditionné du caisson à une entreprise américaine ! Un froid polaire en dix minutes de temps…

— Lucie, murmura Edith, qui s'était enveloppée d'une grosse laine rêche achetée à la maison de l'Aubrac, à Paris, cesse donc de trembler comme une feuille, ce n'est pas convenable. Va rallumer le feu. Il flanche.

Edith contemplait l'alignée des toujours vierges devant elles. Rameutées en rangs serrés, à coups de fouet, par les deux sbires masqués. C'était fou ce que le fouet peut aider dans le dressage… Ah, ça ne l'étonnait pas, elle, Edith la juive, qu'on puisse mettre en rang des filles nues au simple claquement du fouet ! Dans les camps nazis, aussi, des sbires en uniformes avaient accueilli au fouet des filles débarquant de la civilisation, et ils n'avaient eu aucun mal à les faire se déshabiller, s'aligner. « Bras derrière le corps, là-bas, la petite rousse ! et on se cambre, on sort ses seins ! » Et ça obéissait ! Comme aujourd'hui dans le salon « auvergnat » du caisson !

Toutes intégralement nues, les vierges. Les deux Françaises, l'Italienne, l'Allemande, l'Anglaise. Toutes tremblotantes de terreur avec leurs délicieuses pointes de seins nouées par l'angoisse. Et leur toison sentant encore l'adolescence.

Il n'y avait pas deux jours qu'elles avaient commencé à être piquées aux hormones et déjà les pointes des seins se tordaient, grossies, rougies. Qu'est-ce que ça donnerait dans huit jours seulement ! Et dans quinze ! Et après, quand l'esprit à son tour serait totalement esclavagisé ! Comme les nazis étaient bêtes de n'avoir pas pensé aux hormones. Réduits à cravacher, cravacher, pour obtenir l'obéissance des jolies déportées choisies pour leurs bordels privés !

Aujourd'hui, quelques piqûres, et ça suffisait ! Les filles couraient d'elles-mêmes se mettre en rang. Au bout de deux jours seulement de piqûres. Qu'est-ce que ça donnerait dans quinze jours quand, en plus les seins commenceraient à s'alourdir…

— Lucie, reprit Edith, j'ai dit : le feu. Il fait froid. Tu n'as pas compris ?

Elle ralluma une cigarette.

— On est en Auvergne, l'hiver, délira-t-elle. Dehors, il neige depuis toujours. On n'a plus de pain, les routes sont bloquées, l'électricité va se couper d'un moment à l'autre. Dépêche-toi de réactiver le feu.

Elle rit, cigarette tendue au bout de ses doigts élégamment pliés.

— Cul bien en l'air, hein !

Elle vira vers les autres filles alignées en rang devant les sbires au fouet. Les quatre autres toujours vierges dont le chemin des reins avait été longuement violé, et dont la conscience luttait entre le délire venu du traitement hormonal et les restes de bon sens d'avant. D'avant l'échec du concours l'autre soir, en jolie robe, sur l'estrade de la salle des fêtes du Satory.

Lucie se pencha, tenant à la main la longue allumette de bois de pin qu'il avait fallu faire rougir en soufflant. Fesses bien ouvertes, bien à genoux sur la margelle de granit de la cheminée des fantasmes d'Edith Chariakis.

Le feu fut lent à démarrer, puis il partit soudain, embaumant tout l'intérieur du caisson à décor de ferme d'Auvergne.

— Ah ! murmura Edith, les souvenirs d'enfance… Les souvenirs d'enfance…

Elle agita la main vers l'un des deux « gardiens ».

— Vas-y, fit-elle, elle est pour toi.

Elle se tourna vers l'autre homme.

— Musique, ordonna-t-elle.

Comme s'il savait très bien depuis longtemps ce qu'il avait à faire, comme s'il y avait longtemps que la même scène se répétait, l'homme se-dirigea vers la machine à bouton sophistiqués posée au milieu de ses enceintes sur le buffet auvergnat acheté par Edith Chariakis, trois ans plus tôt, lors d'une vente à Mende (Lozère) pour trois balles dix ronds.

Il pressa des touches après avoir vérifié le bon sens de la cassette engagée. La musique s'éleva. Une voix de femme, Maria Callas, dans une de ses plus fameuses interprétations des opéras de Verdi. La voix d'une femme qui hurlait l'amour, le désir d'amour, l'acte d'amour, le cri de l'amour. Ça n'arrêtait pas, ça montait, montait, dans le caisson insonorisé, au fond des cales du Satory maintenant amarré au quai de Messine ! La voix sublime de Maria Callas, Maria la Grecque, Maria à la voix d'or, dont seuls

les imbéciles n'ont pas compris qu'elle chantait le spasme, tout au long de sa vie de cantatrice. Le spasme, rien que le spasme.

— Ha ! Ha ! s'écria Edith, je n'en peux plus.

Dans le caisson, la voix de la Callas se déchaînait, jouant avec les uts et les contre-uts à la limite de la brisure des cordes vocales.

— Ah ! Ah…

Frénétiquement, Edith avait soulevé sa jupe, et elle s'était mise à se caresser.

Elle jouit, devant l'alignée humble des vierges droguées. Devant les fesses de Lucie toujours offertes face au feu auvergnat qui pétillait désormais ferme. Les deux sbires ne bougeant pas. Obéissants, surpayés et pensant ce qu'ils voulaient bien penser.

Edith se laissa aller dans son canapé.

— Arrêtez-moi tout ça, grogna-t-elle. Suffit la musique.

La voix de Maria Callas s'éteignit.

— Ramenez-les dans leurs cellules. Je veux être seule.

Elle se redressa avec effort et consulta sa montre. Pas loin de 13 heures. Là-haut, le débarquement des nouvelles « perdantes » devait se préparer…

— Ulysse, murmura-t-elle vers le plus grand des deux « gardiens », dès que les filles sont ramenées là où elles doivent être, va chercher les nouvelles. On est en Sicile, pas besoin d'autant de complications truquées qu'à Naples.

Elle hoqueta, saisie d'un dernier spasme sexuel.

— Tout est arrangé pour les mannequins, reprit-elle.

Les mannequins de paille et de tissu de coton qu'on balancerait à l'eau, pour faire croire à un plongeon par mégarde. La preuve donnée qu'on ne doutait plus de rien, qu'on se croyait tout permis, y compris cette énormité de « vraisemblance » : des mannequins de chiffon balancés à l'eau. Après cinq filles disparues à Naples…

À peine un ultime ordre donné, Edith eut un retour à la réalité, en fixant le feu de la cheminée.

— Tout ça se terminera mal, un jour ou l'autre, murmura-t-elle, très mal. Ça ne peut pas durer, cette folie.

Elle ralluma une cigarette.

— Hopa ! s’écria-t-elle dans un demi-silence de la voix tandis que son cheptel disparaissait, qui vivra verra…

En face d’elle, le deuxième des acolytes, celui qui était resté seul avec elle, avait entrepris de ranimer vraiment le feu dans la cheminée dont tout un système d’aspiration savant aspirait la fumée vers le conduit d’évacuation des diesels du Satory. Parce qu’il fallait vraiment s’occuper du feu. Lucie, tout à l’heure, n’avait fait que du mauvais travail, disposant mal les bûches. Jeunesse… Ça ne sait pas s’occuper d’un feu.

Edith croisa les jambes.

— Tu as eu des nouvelles de Marco ?

L’image de la petite frappe napolitaine qui avait été si maladroit, pour ne pas dire plus, avec Dimitris, le barman en chef du paquebot, peu avant l’arrivée à Naples, se mit à voleter, lourde de sourcils épais et de cils retournés, dans le « salon auvergnat ».

— Oui, fit l’homme avec effort. Il s’est acheté une nouvelle fille, comme chaque fois…

Edith se servit un whisky sec.

— Tu le hais, n’est-ce pas ?

L’homme se retourna, murmurant quelque chose en grec entre ses dents.

Edith sourit. .

— Attends encore quelque temps avant de lui faire la peau. Il est encore utile. D’accord, il te provoque, il est jeune. Pardonne. Sois intelligent.

Dimitris, le barman vedette du Satory vira brusquement vers Edith.

— J’en ai assez, grogna-t-il, de supporter le numéro de cette petite frappe prétentieuse chaque fois qu’on est entre Cannes et Naples. Assez…

Edith souleva son verre de whisky.

— Dimitris… On te paye assez bien, non, pour ne pas avoir d’états d’âme ?… Alors, tu continues dans le service de tes patrons. Tu viens, tu te déboutonnes. Tu as une belle queue, tu sais ? Donne-la-moi. J’adore les belles queues dans ma bouche.

Elle se cabra, subitement durcie.

— Surtout quand le propriétaire ferme sa gueule !

CHAPITRE XVI



Dans la lumière presque africaine, répercutée par réverbération jusqu'à l'intérieur, venue des quais blancs, des entrepôts blancs, de toutes ces choses surchauffées dans le paysage du port de Messine, comme ça paraissait dérisoire, la « cérémonie » en train de se dérouler dans la salle des fêtes du Satory ! Là où tout était prévu pour la nuit. Pour les spots tournoyant de la nuit à l'heure où l'alcool roule dans les veines des spectateurs. C'était une abominable comédie qui se déroulait. Les membres du jury, la bande de salauds qui, dix minutes encore auparavant, enfilaient des vierges raptées dans un caisson du diable à fond de cale, s'offraient le petit plaisir « social » de distribuer des prix de consolation aux « perdantes de la nouvelle escale » qu'ils mataient tous de biais, dissimulant l'avidité de leurs regards. Dans deux heures au plus, au fond du caisson, toute cette chair fraîche serait étalée devant eux. Humiliée. Délicieusement humiliée. Offerte. Délicieusement tremblante de trouille, comme chaque fois à l'escale de Messine après l'escale de Naples. Depuis trois ans.

Ah ! Comme ce serait bon de voir cette longue blonde luxembourgeoise à gauche, en train de pleurer à chaudes larmes parce qu'on aurait eu l'idée

saugrenue de lui demander de bien vouloir sortir ses seins de son teeshirt. Pardon : de l'obliger à les sortir, sous la menace du fouet…

Sacrée brochette que ce jury, dont seule était absente Edith. Pour le reste, neuf hommes. Tous à position internationalement irréprochable. Des gens en place dans la société mondiale. Tous ultra riches du côté compte en banque et le reste. Avec des appartements un peu partout dans le monde où il leur était agréable de s'offrir de petites fêtes régulières. Fondées sur une idée drôle d'Edith. Chacun recevait à son jour anniversaire, et les autres arrivaient avec un cadeau. Chacun une fille, évidemment. Ça marchait depuis dès années, des années que, sous des prétextes divers, ils kidnappaient, le plus légalement du monde, des malheureuses attirées comme des alouettes par un système parfaitement au point. Une année le « Noël des cas sociaux » (à Munich). Une autre, les « Pâques Glorieuses » à Jérusalem (Isaac était israélien) etc. Jusqu'à l'idée fabuleuse de la « Croisière de la chance », il y avait trois ans.

Dix années de miracles odieux, sans jamais de faille. À cause de ce coup de génie venu d'Edith : le coup des « filles-cas social ». On les appâte, on les rafle, on les fait disparaître, et on paye les « familles » pour se taire. Les « familles »… Des gens qui, de toute façon ne se sont jamais occupés du cas social en question. Et qui sont ravis de l'« évacuer », moyennant finances. Ça fait du bien, vingt mille dollars la fille, pour se taire… Ça aide ! Ça rend muet.

Finalement, le grand talent d'Edith, et de ses complices, cela avait été de miser sur la cupidité des familles…

Il y eut des discours expédiés, des phrases « gentilles », des distributions de billets de retour d'avion vers la ville d'origine. En première classe. (Il fallait quand même faire avaler la pilule.) Puis une distribution en dollars pour quelques achats avant l'envol à la boutique free-tax de l'aéroport de Messine.

Et des accolades, des bisous « gentils ». Et des petits gestes d'adieu tandis que les perdantes, devant un public clairsemé, s'en allaient vers leurs valises, et leurs accompagnateurs qui, eux, n'avaient plus du tout l'air aimable. Mais très pressés d'expédier le boulot.

Venue du fond de la salle des fêtes, de la table où, le soir, se réfugient les vrais fêtards, la voix s'éleva, bloquant net tout le processus maléfique.

— Je rachète les perdantes, lança un homme aux jambes calmement croisées. Un homme en pantalon blanc et chemisette Lacoste blanche qui ressemblait à s'y méprendre à Alain Delon.

Blocage général, surtout du côté du « jury ». Les trois « perdantes » se tournèrent vers l'homme en blanc.

— Qu'est-ce que ça signifie ? murmura sèchement, et en anglais – la langue que l'inconnue avait employée – Meyte, le pharmacien de Smyrne.

Boris agita la main, Gallia pendante au bout des doigts, vers Linda, assise à côté de lui.

— Ma secrétaire va répondre. Votre façon de réagir à ma proposition ne me donne plus envie de poursuivre la conversation..

Meyte se cabra.

— Je vous en prie…

Boris aspira une lente bouffée de sa Gallia.

Ça va comme ça… Je fais une offre. Et vous, vous faites le difficile. Ça suffit.

Il se tourna vers Linda.

— Linda, expliquez, please.

De là-haut, de l'estrade illuminée par le soleil sicilien, les neuf membres du jury infernal où il ne manquait qu'Edith, trop dingue pour être capable de jouer la comédie du matin, contemplaient 1'« emmerdeur » subit et sa secrétaire. Qu'est-ce que ça signifiait ? Que se passait-il ? À toute vitesse, les neuf cervelles ayant fait leur beurre, mondialement, à cause de la rapidité de leurs neurones, essayaient de « localiser » l'intrus. Et dans chacune des neuf cervelles à rapidité de réaction d'ordinateur, la réponse venait, l'un après l'autre : « Faire gaffe, ça a l'air sérieux. » Ils ne savaient pas encore pourquoi, mais ce qu'ils pigeaient, c'était que c'était sérieux.

En même temps, chacun d'eux, surtout du côté des épouses, plus sensitives, plus subtilement influencées par l'atmosphère des choses, Mélina, fille d'armateur et fausse gaucho de luxe, Minerve, fille du seul communiste grec ayant fait fortune, un dénommé Giorgo Papadiamantopoulis (Giorgo parce que sa mère se prénommait Giorgiona,

tout simplement) se disait que le nouveau venu était trop beau pour être véritablement honnête. Vieux réflexe éprouvé des grands voyous internationaux, quand on est beau, on n'a pas besoin de se battre. Ils étaient tous caïds. Enfin, assez… C'était gênant pour leur logique, ce sosie d'Alain Delon avec un accent anglais tellement parfait qu'on n'arrivait pas à deviner sa véritable nationalité. Et qui offrait, carrément, comme ça, de racheter les trois filles nouvelles partantes. Pourquoi ? D'où venait-il ? Que pesait-il, côté bancaire ?

Meyte eut un long regard vers ses complices.

— Excusez-moi, monsieur, fit-il. Vous avez l'air de penser que les règles du concours sont aménageables…

Boris exhiba ses canines.

— Ça peut être une interprétation, effectivement.

Il étendit la main.

— Demandez donc à ces jeunes filles. Est-ce qu'elles sont d'accord pour être remises en jeu ? Je suis désolé. Il s'agit bien d'un jeu ? Donc, je peux employer le terme.

Il se pencha :

— Si j'ai bien compris vos calculs, tout à l'heure, ça va chercher dans les dix ou douze mille dollars environ en frais de rapatriement et de cadeaux de ces demoiselles. Eh bien moi, je remets en jeu quinze mille dollars, pour qu'elles restent. Pour qu'elles soient remises dans le circuit.

Il rit.

— C'est mon plaisir. Vous êtes contre ?

Meyte jeta un regard légèrement hagard vers ses complices.

— Mais non, monsieur, mais non…

Il s'avança vers le bord de l'estrade.

— Je suis désolé, monsieur, mais nous ne vous connaissons pas. Ces quinze mille dollars pouvez-vous nous les montrer ?

Boris se tourna vers Linda.

— Linda ?…

Linda tenait les bons de caisse internationaux télégraphiquement envoyés, deux heures plus tôt, par Charlie Badolini. Avec des cierges pour qu'ils ne soient jamais utilisés…

Meyte examina les bordereaux.

— Ça me paraît correct, avoua-t-il.

Il se tourna vers les autres membres du jury.

— Puisque monsieur paye, fit-il, ça pourra être assez amusant de remettre les perdantes en jeu, non ?

Là-bas, les trois filles dévoraient Boris des yeux. Qu'est-ce que c'était que celui-là ? Avec sa secrétaire blonde ! Et cet étrange chauve à lunettes de myope à côté ! Où était le piège ? À côté de ça, elles avaient été séduites, dès le début de la croisière, par la façon dont se déroulaient les choses, et voilà que, subitement, quelqu'un les rachetait. Comme du bétail ! Elles avaient beau être ravies de repartir pour un tour, ça leur faisait un effet désagréable d'entendre prononcer des chiffres en dollars à leur sujet…

Boris se leva de son canapé et déroula sa longue silhouette puissante à travers la piste de danse désertée à cause de l'heure trop ensoleillée.

— Mesdemoiselles, fit-il, sourire plus Alain Delon que jamais, me ferez-vous le plaisir de boire un café avec ma secrétaire et un ami à moi ?

Les trois filles restaient figées, jumelles dans l'étonnement. D'accord, elles se méfiaient encore toutes les trois. Mais tout de même, ça paraissait tellement logique ce que racontait le sosie d'Alain Delon !

— Si on vous croit, murmura Irène, la Hollandaise du lot, une blonde grasse et déliée à la fois, à faire rêver un régiment, qu'est-ce qu'on va faire ?

Boris se passa la main dans les cheveux. Et toutes les trois trouvèrent que le « nabab » inconnu avait décidément de belles boucles un rien grisonnantes, et des épaules à rêver de s'y enfouir, seins nus tremblotants contre les pectoraux.

— Je voudrais vous convier à une petite visite instructive fit-il. Pas sur le sun-deck. À fond de cale.

À deux mètres en arrière de Boris Corentin, inspecteur divisionnaire de la Brigade Mondaine en mission très spéciale sur un paquebot aux patrons déments, un petit policier chauve à lunettes, tellement « tipiccaly french », se mit à hocher la tête. Puis il se gratta la moustache, et releva sur son nez ses lunettes Amor de myope léger.

« Jeannette, se dit-il en secret, qu'est-ce que j'aimerais que tu sois là pour voir ça !… Boris en plein numéro de frime… »

Il se tourna vers Linda, l'ex-journaliste lesbienne reconvertie à l'hétérosexualité parce qu'elle avait, tout simplement, rencontré un vrai homme.

— Il n'est pas merveilleux ? murmura-t-il.

Linda releva en arrière sa mèche, très Ghislaine Duval-Cochet, sans le savoir, dans le mouvement.

— Mémé, fit-elle, il y a combien de temps que tu fréquentes cette perle rare ?

Très élégant, Boris s'effaçait devant la cabine d'ascenseur.

— Allons, mesdemoiselles, allons, on entre dans l'ascenseur, on descend avec moi. Et avec Linda et Aimé. Ma secrétaire et un ami à moi.

Tout le petit monde s'enfourna dans la boîte qui descendait, ou remontait, à la commande des index sur un clavier japonais dans la paroi de droite.

— Hopa ! fit Boris en ressortant. On est arrivés.

Il s'effaça.

— Mesdemoiselles… .

Elles sortirent toutes les trois, l'une après l'autre, vaguement gênées de la tournure que prenaient les événements. Après tout, se disaient-elles vaguement, peut-être auraient-elles dû débarquer… Le plus anormal de toute cette affaire anormale, c'était peut-être lui, le sosie d'Alain Delon alignant tout à l'heure ses bons de caisse internationaux en dollars !

Boris Corentin s'avança dans le couloir éclairé à la rampe lumineuse.

— Venez, tout le monde, fit-il. On a une visite à faire.

Aimé Brichot suivit, qui avait toujours fait confiance à Boris, sa flèche. Linda suivit aussi, trop nouvellement amoureuse pour se poser des questions. Puis les trois filles. Inquiètes, se regardant les unes les autres,

mais décidant finalement, à l'intuition, qu'on a forcément une bonne idée derrière la tête quand on est si beau.

Sous leurs pieds, le bateau recommençait à vibrer. Ça y était. Finie l'escale de Messine. Le Satory redécollait du quai. Qu'est-ce que ça vibrait de toute la puissance des diesels ! Mais en face d'eux, à fond de cale, une énorme boîte noire flottait, immobile, compensant « gyroscopiquement » tous les coups de coque du bateau.

— Regardez, reprit Boris, regardez !

Il s'avançait vers ce caisson noir.

— J'ai besoin que vous soyez très nombreux à regarder, fit-il. C'est capital.

Avant de continuer à progresser, il vérifia d'un coup d'œil en arrière que les autres le suivaient bien.

Derrière lui, Linda écarquillait les yeux. Bon Dieu, qu'est-ce que c'était merveilleux. Un homme, un vrai !

Comme elle avait fait fausse route, pendant tellement d'années, avec les femmes ! Et comme elle aimait subitement les hommes à la folie ! Boris, fauve breton aux yeux noirs, et son acolyte chauve à lunettes de myope, si attendrissant qu'on avait envie de le materner comme un chat mouillé…

— Boris ! hurla-t-elle.

Boris se retourna comme un requin dans un tourbillon d'eaux troubles. C'était exactement ça ! Un requin en eau trouble, qui se cabre de toute la puissance de son échine pour faire face à l'assaut.

La coursive était trop étroite pour le combat. Ça cognait de partout contre les parois. C'était à la limite de faire vibrer le bateau tout entier ! Collés l'un à l'autre, deux adversaires de même poids, de même carrure. Décidés à tuer l'un et l'autre. Avec un avantage pour le moustachu à casque de pompier : il avait autour de sa ceinture de cuir toute une série d'objets lourds qui ne pouvaient être que des armes, et il était décidé à les utiliser ! Contre Boris, qui n'avait, lui, que ses mains nues pour combattre ! Et qui cherchait à serrer la carotide, furieusement, roulé par terre désormais avec le pompier moustachu.

Aimé Brichot tutoya Linda pour la première fois.

— Laisse-moi faire, fit-il. Je connais la solution.

Il s'avança vers l'espèce de couple en pleine crise dans le couloir.

— Vous n'êtes pas un peu dingues, tous les deux ? fit-il. On est des êtres humains, non ? On se bat pas comme des chiffonniers !

Surpris, le pompier releva la tête. Le pompier exact qui avait pissé à côté d'Aimé Brichot, un fameux matin…

Dans la main du pompier, une clé à molette, trente centimètres de long.

— Donne, ordonna Aimé Brichot.

L'autre le fixa, sidéré.

— Donne.

Brichot tendait la main.

Le pompier-sbire ricana.

— Tu rigoles ou quoi ? fit-il en anglais.

Il n'eut pas le temps d'attendre le résultat de sa question : du côté de son cerveau, un peu plus bas que le cerveau, côté cervelet, il y eut un brutal feu d'artifice. Comme si son cervelet était entré par surprise en contact avec une bitte d'amarrage à la prochaine escale du Satory.

Ce genre de surprise, généralement provoquée par une manchette spéciale – ce qui était le cas de la part du poignet droit de Boris Corentin, ne pardonne pas. On en fait des pages et des pages dans les cours de médecine légale assimilée policière. En clair, et en bref, ça vous envoie dans les pommes aussi sec.

— Merci, Mémé, sourit Boris, très carnassier, en se relevant. Sans toi, j'aurais eu un peu plus de mal à en venir à bout.

Il étudiait la masse endormie du pompier à ses pieds.

— Seulement un peu plus de mal ? murmura Aimé Brichot.

Boris lui prit l'épaule.

— Vieux frère… Je raconterai à Jeannette comment tu m'as sauvé la vie.

Pour plus de sûreté, il ajouta une manchette supplémentaire, en travers de la tempe, au pompier moustachu, histoire d'être tranquille pour un bout de temps avec lui.

— Tu sais, fit Aimé en crapahutant vers lui, c'est lui qui pissait à côté de moi. Avec ses airs de me croire prostatique. Tu es un chef, Boris, tu me venges !

Boris le calma de la main sur l’épaule.

— OK, Mémé, OK… Bon, maintenant, la voie est libre.

Il se dirigea vers le caisson gyroscopique et se tourna vers les trois filles qui avaient cru à la chance de leur vie.

Il ouvrit brusquement la porte de ce qui était un « objet » indépendant de la masse du navire.

— Venez, les filles, dit-il. Regardez ce que j’ai payé pour que vous y échappiez.

Les trois perdantes rachetées écarquillèrent les yeux. Transformées en statues à peine encore vivantes.

Au moment d’entrer, juste au moment d’entrer, Linda attrapa Boris par le bras.

— Excuse-moi, fit-elle. Explique-moi un truc. Depuis le début, tu as dit : « C’est curieux, les chiffres impairs… Les filles éliminées étaient toutes des chiffres impairs. Pourquoi tu as remarqué ça ?

Il haussa les épaules.

— Bon Dieu, Linda, c’était évident que c’était étrange. Bizarre…

Elle se serra contre lui.

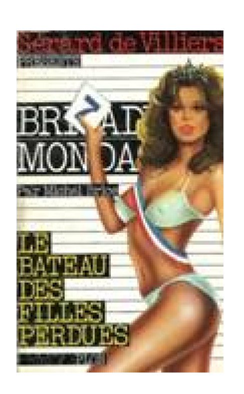
— Tu remarques toujours ce que les autres ne remarquent pas. Tu es très fort, tu sais…

Il lui serra la taille.

— Tu m’as aidée plus que tu ne le croies. Allons, viens, ce n’est pas le moment de philosopher sur un compte de chiffres.

Ils pénétrèrent dans le caisson, où, en face d’eux, on les regardait avec des yeux de démence effarée.

CHAPITRE XVII



Dans la haute cheminée à linteau de granit du caisson, un gros feu pétillait. De belles bûches de chêne bien sec. C'était à peine si on entendait le ronflement léger de l'avaloir électrique qui aspirait la fumée vers une poche d'amiante installée à grand frais, à l'extrémité supérieure du caisson du diable par des ouvriers payés à prix d'or pour se taire. À vie. Et sous la menace de la mort, par torture lente, sous les mains des sbires de Constantin Chariakis. Eux-mêmes payés à prix d'or pour assurer la bonne marche des caprices de leur maître. Et de son épouse dingue. Et de leurs amis dingues. Toute une cascade de complicité en chaîne. Façon « loi du silence » très intelligente : tous, chacun à leur niveau, avait intérêt à la respecter… Sans se poser trop de questions sur les débuts de l'engrenage qui en faisait tout de même transpirer quelques-uns, la nuit dans leurs draps de lit, quand l'insomnie vous attrape et vous murmure : « Tu es un salaud… »

Qu'est-ce qu'il avait fallu pour que tout ça se mette en route ? Rien. Tout juste l'ennui de gens trop riches, trop facilement riches. L'ennui surgit un jour comme un démon chez cette bande de petits génies, grecs et autres, à qui tout avait réussi. Et qui avaient flippé. Qu'est-ce qu'il leur restait d'autre, pour trouver un peu de piment à la vie, qui leur réussissait d'une façon abominable, parfaite, tellement lassante à la fin à force de leur obéir en tout, que de s'essayer à un jeu nouveau, bien de leur âge, celui de la cinquantaine avancée ? L'âge où de deux choses l'une : soit on devient enfin bon, soit on blinde son cœur. N'écoutant plus qu'une pendule interne fatidique, la seule pendule au monde qui ne soit pas à vendre. Celle du temps qui s'écoule. Inexorable. Alors, quand on a de l'argent, énormément d'argent, comme les dix du « jury », on décide de s'amuser. Quel autre amusement reste-t-il à ceux pour qui une cuiller de caviar de plus est

comme une cuiller d'huile de foie de morue écœurante à force d'avoir été trop goûtée ? Humilier autrui, esclavagiser autrui ! Ça c'était une possibilité de réveiller l'intérêt de la vie !

Facile à mettre en route quand on est une bande de blasés riches à millions et millions de dollars ! Et que ça n'amuse plus de faire des coups boursiers qui marchent tous, chaque fois. Désespérément chaque fois ! Ou qui ne savent plus quoi faire de leurs diamants de trente carats et de leurs tableaux de maîtres à faire crever de jalousie le plus grand des musées du monde ?

C'était Edith qui avait eu l'idée, un soir de nouba, dans un petit bistrot du Pirée, un des seuls rares où on serve encore du poisson frais – vraiment frais – péché du matin, et pas venu, congelé, et revendu via la Russie, des eaux de la Mauritanie.

— On va se refaire une petite santé, côté respectabilité sociale, avait-elle lancé, ravie. Je m'explique…

C'était en janvier, il y avait trois ans. Tout avait été mis au point en trois temps trois mouvements. La tombola des vierges méritantes. Le choix des plus jolies. La croisière avec tam-tam publicitaire dans la presse du cœur mondiale. Et le rapt des plus jolies filles. En arrangeant le coup de façon à faire porter le chapeau à la Mafia, ou à la Camora, peu importait. Les « pauvres » organisations du crime dont les chefs doivent s'étouffer dans leur croissant, parfois, à l'heure du petit déjeuner, en lisant le récit de nouveaux crimes qu'on leur prête, et avec lesquels ils n'ont rien à voir.

Evidemment, ça n'allait pas être facile d'organiser les disparitions. Vous avez dit : pas facile ?… Mais si ! Quand on pèse des millions et des millions de dollars, tout s'achète, y compris la police. Celle du bord serait faite d'hommes achetés. Celles des villes d'escales où les filles « disparaîtraient » seraient achetées. C'est toujours bon à prendre, une piscine municipale, ou un bloc opératoire ultra moderne. Ça aide à se faire respecter des administrés, surtout à Naples, à Messine, pour ne citer que les premières escales de la croisière maudite.

Quant aux directeurs des hôtels où les filles disparaîtraient, eh bien, on les payerait pour qu'ils trouvent eux-mêmes les moyens de combiner l'affaire locale à chaque fois.

Et le caisson, idée personne d'Edith ? Eh bien, encore une fois, on le ferait installer en payant triple les ouvriers lors du carénage de février. Et le

fait de l'existence d'une nouvelle zone inconnue à bord ? On payerait le silence des membres de l'équipage susceptibles de tiquer. Tout homme a son prix, y compris le commandant d'un navire à qui on propose une villa qu'il n'aurait jamais pu s'offrir, une fois la retraite venue, à Vouliagmeni, la banlieue résidentielle d'Athènes. Où sa femme et lui pourraient recevoir dignement, avec piscine privée, leurs petits-enfants.

Combien ça avait coûté, tout ce trafic d'enfer pour s'amuser à kidnapper des filles et à s'« amuser » avec elles le temps d'une croisière avant de les revendre, brisées, cassées, à un réseau de putes international où on pourrait de toute façon aller, de temps à autres, titiller la marchandise, histoire de voir ce que ça avait donné ?…

Le prix de dizaines de scanners, de reins artificiels, de crèches, de millions de rations d'urgence pour les gosses du Sahel.

Mais il faut ce qu'il faut, n'est-ce pas ? Le plaisir n'a pas de prix.

Tout marchait comme sur des roulettes. L'expérience qui ne pouvait être suivie que d'autres, être améliorée, perfectionnée, était une petite merveille de bonheur délicieux. Chaque soir, les dix voyous internationaux descendaient dans le caisson. Et faisaient joujou avec les cinq premières éliminées. Piquées juste ce qu'il fallait pour les rendre bien obéissantes sans perdre tout à fait conscience. Une esclave sexuelle qui se soumet sans complexes à une humiliation, ça ne vaut pas le coup. Il faut que ça pleure ! Que ça supplie ! Que ça pleure et supplie beaucoup avant d'obéir. Sinon, où est le plaisir ?

Sur les dix monstres du « jury », il y avait une seule femme, Edith, l'épouse de Constantin Chariakis. Les épouses des huit autres mâles de la combine étaient à bord, bien sûr. Six d'entre elles, parfaites mémés gorgées de loukoums et croulant sous le poids de leurs colliers de pierreries. Habituées depuis des siècles aux frasques de leur mari. Fermant leur gueule pour cause de contrat de mariage piégé en cas de révolte. Ou craignant tout simplement l'assassinat – ça s'est vu… – Elles jouaient aux cartes jusqu'à une heure avancée, buvant sec. Surtout, elles ne se posaient pas de question ! Surtout pas ! Restaient deux épouses, plus jeunes que les autres, et malignes. Elles avaient flairé le bon coup. Edith les avait vu débarquer un

soir dans son appartement personnel du Satory, au salon tapissé de toiles de maîtres impressionnistes.

— Edith, vous avez l'air de bien vous amuser… Tout ce jury bidon… On a pigé. On veut être de la partie.

Il y avait Médée, héritière d'une grosse entreprise de tabac du Péloponnèse, puis Julia, d'Istanbul, qui avait apporté dans sa corbeille de mariage un joli paquet d'actions dans des milliers d'hectares et d'hectares de pavots, la plante à opium, d'Anatolie.

— Ne discute pas, avait décrété Julia avec un bon sourire, on veut s'amuser aussi.

Edith avait bien dû dire oui.

Julia et Médée étaient assises dans le même canapé qu'Edith quand la porte du caisson s'était ouverte, au mépris des ordres donnés au garde du corps surentraîné au close-combat de la zone interdite où ne se risquaient jamais les marins du coin. Payés pour fermer les yeux et les oreilles.

Elles écarquillèrent les paupières, horrifiées toutes les trois. Se sentant subitement nues, comme devant un tribunal. Leurs hommes, leurs neuf hommes « jouaient » dans les-cellules, à l'arrière du caisson, se partageant et se repartageant, passant d'une cellule à l'autre, l'Allemande, l'Anglaise, l'Italienne et la plus petite des deux Françaises.

Edith, elle, dardait des yeux de laser sur les arrivants. Un grand brun athlétique. Un petit chauve à lunettes, très cocasse, et quatre filles ! D'abord, la journaliste de Lundi Matin, cet hebdomadaire français qui participait au coup du soi-disant concours de la chance, et les trois éliminées de tout à l'heure ! Les « rachetées » par le grand brun athlétique.

— Qui êtes-vous, vous ? répéta Edith en le désignant du menton.

Boris s'avança.

— Inspecteur divisionnaire Boris Corentin, de la Brigade Mondaine, à Paris, pour vous servir, et voici mon équipier, l'inspecteur principal Aimé Brichot.

Il accentua son sourire.

— Eh oui, murmura-t-il, le moment de la vérité est arrivé…

Edith se cabra, très princière.

— Vous rigolez ou quoi ? ricana-t-elle en abandonnant subitement la langue anglaise. Je suis chez moi, ici. Rien de ce qui se passe ici ne vous regarde !

— Ah, vous croyez ? reprit Boris, toujours aussi exaspérant avec son sourire calme. Il existe, le saviez-vous, des lois internationalement reconnues qui ont été établies pour protéger la dignité de l'individu, son intégrité, sa liberté.

Il se pencha légèrement.

— Madame Constantin Chariakis, née Edith Erlich, je sais tout de vous. Vous avez assez souffert, enfant, du viol de la dignité humaine pour me comprendre parfaitement.

Edith s'exorbitait de plus en plus.

— Taisez-vous ! Rien de tout cela ne vous regarde.

— Détrompez-vous ! Je suis ici pour vous arrêter. Motif : crime contre l'humanité. Ça vous rappelle quelque chose, non ? Vous arrêter avec vos complices, tout le jury.

Il eut un geste circulaire du bras vers Judith et Médée.

— Et ces dames aussi, d'ailleurs.

Edith partit d'un rire immense à secouer tout le caisson.

— Non, mais tu te rends compte ! lança-t-elle vers Dimitris – qui s'était délicatement reboutonné depuis l'arrivée du commando des « justiciers ». Un petit flic français débarque, comme ça… Pas bête, je le reconnais, malin, avec ses complices, et il veut m'arrêter ! Il veut tous nous arrêter !

Elle s'étouffait presque à force de rire.

— Dimitris, reprit-elle enfin. Demande-lui combien il coûte.

Dimitris se leva et s'avança devant Edith, devant Julia et Médée, qui se recroquevillaient dans leur canapé. Ayant déjà tout pigé. Pas bêtes, comme elles n'avaient pas été bêtes de flairer, il y a quelques jours le secret d'Edith et de leur mari.

— Dis-leur ! insista Edith, durcie, tu es le flic du bord, le vrai flic, pas le pantin officiel qu'on ne voit d'ailleurs jamais. Dis-leur qu'ils n'ont aucune chance, que c'est un paquebot grec ici. Un paquebot appartenant à l'un des cinq ou six armateurs grecs dont les rentrées d'argent aident le budget de

leur pays à ne pas plonger, année après année, dans la banqueroute totale. Ça signifie quoi d'autre, puisqu'on est en territoire grec sur ce bateau ?

Elle alluma nerveusement une cigarette opiacée, sortie d'un paquet marqué à ses initiales… Un mélange spécial, fait rien que pour elle, et ses amies.

— Ça signifie, monsieur Corentin, reprit-elle en se tournant vers le brun athlétique, que vous n'avez aucune chance, même si vous avez tout découvert. Mon mari et ses amis nourrissent la Grèce. Ils pèsent très lourd dans le budget. Très lourd. Vous comprenez ?

Elle aspira une lente bouffée de son tabac à l'opium.

— L'année dernière, poursuivit-elle, Constantin, mon mari, m'a dit un soir ceci : le prix (que j'ai oublié ; je m'intéresse pas aux chiffres) le prix du nouvel hôpital ultra moderne d'Athènes, sur la route d'Eleusis, un endroit avec scanners et tout le reste. C'est lui qui l'a payé. Il y a cinq cents lits. Ça va sauver combien de vies humaines, année après année ? Alors, monsieur Corentin, qu'est-ce que vous en dites ?

Elle croisa les genoux, et à sa gauche, le feu continuait à pétiller.

Boris ne répondait rien…

— Je vois, ça coupe vos effets, monsieur le moralisateur. Parfait. Eh bien, je vais vous dire, moi ! S'il se trouve que des gens soient assez riches pour offrir un hôpital ultra moderne à une ville comme Athènes, on leur fiche la paix, on les laisse s'amuser comme ils ont envie de le faire. C'est le moteur de leur productivité, comprenez-vous ?

Boris hocha la tête.

— Il y a d'autres armateurs grecs, et vous les connaissez, qui payent eux aussi des hôpitaux, et qui ne se croient pas, en échange de leurs dons, obligés de martyriser et d'humilier des filles… La quasi-totalité d'entre eux, à part vous…

Edith agita sa cigarette d'un mouvement tellement saccadé que la cendre vola à travers la pièce.

— Dimitris, fit-elle, cessons de biaiser, ça devient inutile. Fais-lui une offre.

Silence du barman-flic.

— Je t'ai posé une question, insista l'ancienne juive traquée d'Auvergne devenue un monstre de richesse et de mépris humain.

— J’ai bien entendu, Madame, seulement je crains que cet homme-là n’ait pas de prix.

De l’arrière du caisson gyroscopique, des cris s’étaient élevés. Des cris de filles… On devait commencer à bien s’« amuser », là-bas.

— Tu rigoles ou quoi ? reprit Edith Chariakis. Tout homme a son prix pour se taire. Toi, c’est trente mille dollars par an. Cher payé… Mais tu noyautes assez bien les nouveaux services de contrôle flicards de la communauté européenne… Alors, lui, ton collègue parisien, ça va chercher dans les combien ?

Aimé Brichot s’avança :

— Je peux me permettre ?

Edith le contempla. Amusée par la tenue. C’était tellement kitsch, cet « inspecteur principal » en ensemble Lacoste vert de chemisette et brun de pantalon…

— Allons donc ! ricana-t-elle. Je vous en prie.

Aimé Brichot se gratta la moustache.

— À mon avis, il va falloir lourder très gros pour acheter la conscience de monsieur.

— Combien ?

Brichot se fit aimable.

— Je ne voudrais pas être indiscret, mais à quel niveau de millions de dollars s’élève annuellement le chiffre d’affaires annuel de votre mari ?

Silence pesant, laissant à tous le temps de distiller le « plaisir » d’entendre pétiller les bûches.

Edith Erlich, épouse Chariakis, s’arracha au « charme » la première.

— OK, fit-elle. Il y en a marre. Dimitris, vire-moi tous ces salopards. Direction la prison du bord. La prochaine escale, c’est Corfou. Arrange-toi pour qu’aucun d’eux n’y débarque.

Aucun son ne lui répondit, à part l’éternel pétillement du feu dans la cheminée truquée.

— Dimitris…, reprit-elle, d’une voix qui commençait à trahir un début d’inquiétude sérieuse, je t’ai parlé…

Dimitris jeta un regard de biais à Boris.

— Désolé, Madame, tout est fini.

Elle se renversa, nuque cassée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est simple. Il y a erreur sur la personne. Ma personne. Je ne suis pas de votre côté. Depuis longtemps. Je suis flic, je suis du côté du flic.

Edith le fixa, prunelles durcies.

— Dimitris, depuis trois ans, je t'ai donné combien ?

— Cent douze mille dollars, Madame, cent douze mille.

— Où sont-ils ? qu'est-ce que tu en as fait ?

Le barman se fouilla et sortit un carnet de chèques.

— Madame, fit-il en s'asseyant à côté d'elle, stylo à la main, ça va peut-être vous paraître étrange de découvrir que tout homme, contrairement à ce que vous répétez si souvent, n'est pas à vendre.

Il écrivait. Alignant des chiffres. Datait, signait.

Il tendit le chèque.

— C'est à votre nom, je vous rends tout.

Il sourit.

— Je dois vous paraître complètement dingue, mais je ne peux pas, je ne peux pas accepter ça. Ce prix contre des filles fouettées, esclavagisées… Pas possible, je n'en peux plus.

Edith fixait de biais, essayant de dominer sa respiration, les trois filles qui auraient dû être « débarquées » à Messine, pour revenir aussi sec augmenter le cheptel du caisson.

— Si même les domestiques me lâchent, murmura-t-elle, ça signifie quoi ?

— Ça signifie que la petite fête est finie, dit Boris. Vraiment finie, vous avez l'air d'être intelligente – il ne s'adressait qu'à Edith, à côté de laquelle les deux autres multimillionnaires en dollars commençaient à se tortiller, en proie à un début de crise nerveuse – vous avez très bien compris.

Edith le fixa, yeux de plus en plus agrandis. Derrière lui et les trois filles, le petit chauve à lunettes en tenue Lacoste, et la fille blonde dont la tenue ne transpirait visiblement pas la richesse. La journaliste type…

— C'est là toute votre armée, monsieur ? sourit-elle.

Boris apprécia le culot, avec un léger sourire.

— Apparemment oui, madame, fit-il. C’est toute mon armée. Seulement, il y a les divisions de réserve. Pas minces, croyez-moi. Toute une série de services de police de France, d’Allemagne, d’Angleterre, du Danemark, de Belgique, du Luxembourg, d’Italie, d’Espagne. Et qui représentent des milliers et des milliers d’inspecteurs de police disposés à nous prêter renfort au moindre appel.

Il s’inclina.

— Appel déjà lancé, je vous signale…

Un sixième sens lui dit au même moment qu’il y avait une nouvelle présence dans son dos. Il se retourna, prêt à parer au pire.

— Ah… toi…

Patricia Highsmoth était entrée, avec son éternel petit sourire de chatte curieuse.

— J’ai entendu du bruit, fit-elle. Alors, je suis venue…

Linda lui lança un regard noir. L’Américaine avait tutoyé Boris.

— C’est vraiment le marché du samedi…, fit Edith Chariakis d’une voix tordue par la rage.

— Du samedi à Aumont-Aubrac ? sourit Boris.

Elle le fixa.

— Qu’est-ce que c’est que ça encore ?…

Ils étaient tous dans les soutes d’un paquebot de croisière en mer Méditerranée et un espèce de flic français, d’autant plus ignoble qu’il était beau, beau à rendre jaloux Alain Delon lui-même, lui parlait du « pays » !

— Où avez-vous trouvé ça à la fin ? fit-elle, d’une voix subitement hachée.

Boris s’inclina encore.

— Dans les dossiers des polices de la Communauté européenne dont j’ai eu l’honneur de vous parler il y a un instant, c’est du côté des services français qu’il faut chercher, pour l’origine du classement.

Il rit.

— Pas trop branques, non ? Qu’est-ce que vous en pensez, Edith ?

Edith Erlich, épouse Chariakis, chercha nerveusement une nouvelle cigarette sur la table basse à côté d’elle. Puis le briquet, qu’elle ne trouva

pas, et pour cause : juste avant l'irruption des « indésirables », quelqu'un lui tendait ledit briquet Cartier en or massif, avec diamant serti un peu partout, le lui tendait d'une certaine façon…

Elle abandonna son paquet de cigarettes. Blême. Il n'y a rien de plus désagréable, quand on a un impérieux besoin de nicotine, de ne pas trouver du feu… Une seconde, elle pensa à la cheminée, aux brandons qui s'y trouvaient tout à côté d'elle, dans la salle de ferme auvergnate reconstituée avec « amour » au milieu de ce caisson à suspension gyroscopique antiroulis de la cale avant du paquebot de son mari. Il aurait suffi d'un geste simple. Comme celui que faisaient les Auvergnats qui l'avaient recueillie, enfant : on prend une pince à feu, on attrape un brandon, on le porte à sa cigarette, et celle-ci s'allume. Tandis que, dehors, rugit le vent d'Auvergne, avec la neige en rafales contre les battants claquemurés des volets…

— J'ai l'impression que vous désirez du feu ? questionna Boris. Je me trompe ?

Elle le fixait, mâchoires tremblantes.

— Il y a du feu tout près de vous, reprit Boris. Il suffirait de se lever, d'aller prendre une pince… Il y a une pince là-bas, une jolie pince de fer forgé, comme dans les campagnes françaises.

Edith haletait :

— Taisez-vous ! Taisez-vous !

Boris s'avança.

— Ah ! Peut-être que ça vous vexerait de vous lever pour aller chercher du feu dans la cheminée. Ça doit être ça… Ça vous vexerait, vous avez trop l'habitude du service, vous avez oublié qu'on peut se servir soi-même, vous ne savez plus.

Elle le suivait des yeux, prunelles réduites à la limite extrême de la fureur.

Boris continuait d'avancer.

— Je vois un briquet ! Tout près de vous. Il vous suffirait d'avancer la main, juste d'avancer la main. Le briquet est joli. Pur Cartier en or massif, serti de diamants. On vous le tend. On ne demande qu'à vous le présenter. Qu'est-ce que vous attendez ? Vous avez du feu à portée de main, et vous ne vous servez pas ?

Edith Chariakis jeta un regard perdu à Julia, à sa droite, puis à Médée, à sa gauche. Elle haussa les épaules. Comment compter sur ces deux fontaines secouées de larmes ?

Dans un coup d'œil désespéré, elle fixa quelques portes que le petit chauve à lunettes achevait de fermer, tournant des loquets, à l'imitation des loquets d'Auvergne, qu'elle avait fait elle-même installer… On n'a pas connu l'Occupation, on n'est pas juive traquée tout au long de son enfance, même si tous ces souvenirs d'enfance vous ont tourneboulée, sans garder cette force de caractère fabuleuse des gens qui à quinze ans, avaient à se battre pour échapper aux convois de la mort. Ce genre de choses se « retourne », parfois, se transforme en haine, en force mauvaise…

— Quel est votre prix, Monsieur le policier français qui n'avez pas l'air bête ? Quel est vraiment votre prix ? Excusez-moi de me répéter.

Boris l'observa :

— Vous cherchez à gagner du temps ?

Elle vibra, interloquée.

— Je vous ai posé une question, c'est tout. Je vous redemande votre prix.

— Et pourquoi donc ?

Les yeux d'Edith se réduisaient jusqu'à ne plus devenir que des têtes chercheuses de satellites tueurs de satellites.

— Une supposition que je continue à avoir envie de vous acheter, vous et votre brochette d'acolytes aux airs philanthropiques.

— Pour une envie, rétorqua Boris, qui ne cessait de garder l'œil sur les ouvertures, on ne savait jamais… Un besoin, oui ! Vous avez besoin de m'acheter.

Il se paya le luxe d'attirer un pouf de cuir noir à lui et de s'asseoir dessus.

Tout à côté d'un être humain qui n'avait pas bougé depuis tout à l'heure. Depuis leur intrusion, façon « force tranquille », dans le caisson truqué. Un être humain sentant à la fois le parfum trop fortement administré partout, et la sueur de l'angoisse. Avec cette sueur supplémentaire, tellement attentatoire à la dignité humaine, et qui était la sueur « obéissante » des esclaves. Celle d'avant les coups de fouet, celle de la panique de ne pas avoir pensé à obéir bien à tous les ordres.

Celle qui inondait les épaules, les hanches et les aisselles des filles nues présentées en rang. « Au garde à vous ! Bras en arrière ! Poitrine sortie ! », devant les SS bottés choisisseurs de chair fraîche au débarquement de la « cargaison » du nouveau train.

— Vous plaisantez ou quoi ? reprit Boris Corentin, vous voulez encore savoir mon prix ? La réponse de tout à l'heure ne vous suffit pas ?

Edith Chariakis se bloqua, sentant que quelque chose ne collait plus. Comme si toutes ses armes, ses lingots d'or, ses diamants, ses émeraudes, ses actions placées dans les meilleurs officines mondiales, se dévalorisaient tout à coup sous le regard de ce flic français aux airs de play-boy qui ne voudrait jamais être un play-boy pour rien au monde.

— Vous m'avez prise au piège, fit-elle. Et maintenant, vous me tendez un piège.

Elle se redressa, mèche balancée.

— C'est assez SS, ça, non ?

Boris se mordit les lèvres en se tournant vers la fille écartelée à côté de lui.

— Vous êtes gonflée, Edith Chariakis, reprit-il. Vous m'avez demandé mon prix, je vais vous le dire. Pour la première fois.

Il se tourna vers Lucie.

— Vous l'avez cassée. Estropiée. Comme les SS avec les gens de votre race autrefois. Elle est marquée à vie. Elle n'entend rien pour l'instant, tellement elle est droguée… Mais elle se réveillera, et elle se débattra contre ses cauchemars sur un lit de clinique, comme les quatre autres. Comme auraient pu se débattre les trois que j'ai amenées ici pour voir ! Pour vous voir !

Il se radoucit.

— Et vous me demandez mon prix ? Vous vous imaginez que je vais vous dire quelque chose du genre : OK, tout ça, c'est du cinéma, allongez-moi un chèque de cent mille dollars sur une banque Suisse et j'écrase le coup. Avec une série d'autres chèques, pour mes amis… Au niveau de votre chiffre d'affaires !

Il se releva.

— Madame Chariakis, fit-il, je suis disposé à tout oublier, à disparaître, avec ma petite armée, comme vous dites. À condition que vous me payiez, que vous me payiez à mon prix.

Edith parut reprendre espoir, comme si le sang remontait à ses joues.

— Dites le chiffre…

Boris éclata de rire :

— Toute votre fortune n'y suffirait pas, ni celle de vos acolytes !

Il alla se placer derrière Lucie.

— C'est ça, mon prix. Le rachat de ça. La guérison de ça. Le prix à payer pour qu'elle oublie. Pour que ça ne lui soit jamais arrivé, comme aux quatre autres !

« Vous avez de quoi payer ce prix-là, Edith Erlich ?

Edith se laissa aller dans son canapé, secouée de tremblements.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! Je ne peux pas supporter ça plus longtemps.

— Il me semble que quelqu'un d'autre que vous en a assez de supporter ce qu'elle supporte à cause de vous, et que j'ai trop tardé à faire cesser, dit-il, vous ne croyez pas ?

CHAPITRE XVIII



C'était à se pincer pour croire à la réalité. À se pincer au maximum chez Boris, chez Mémé, chez Linda, et aussi les trois filles venues là. Venues voir ce à quoi elles avaient échappé à cause de l'arrivée à bord d'un grand brun sosie d'Alain Delon et de son complice, le petit chauve, à lunettes de myope. Seul, parmi les « conscients », Dimitris n'était pas concerné par ce sursaut, entre pouce et index, de la conscience. Il y avait longtemps, lui, qu'il savait tout, et œuvrait, en silence, pour la résolution du problème. Coincé dans la position la plus difficile qui soit. Etre un témoin, depuis des années sans pouvoir rien dire… Zeus tout-puissant, qu'est-ce que ça avait été miraculeux, l'arrivée du sosie d'Alain Delon ! Son arrivée, l'autre nuit au bar.

— Une vodka Eristoff à l'orange, s'il vous plaît ?

Puis une inclinaison d'épaules de culturiste par-dessus le bar.

— Il n'y a personne d'autre que moi. Laissez-moi vous parler…

Et le mot « Interpol » prononcé ! Le « mot de passe » pour tous les « membres du club » à travers le-monde entier ! Avec les preuves données, dans la foulée, de l'appartenance au club. Une série de détails techniques connus des seuls membres du club. Par exemple, la référence numérotée secrète, sur la carte de crédit d'une organisation internationalement connue, et que seul possèdent les « membres du club ».

Carte exhibée par Boris pour payer sa consommation…

Carte « preuve », côté troisième chiffre de la liste des chiffres. Ça s'était passé la nuit exacte où Aimé Brichot pataugeait dans le noir, au fond de sa pièce à cercueils. « Bossant » de son côté, tandis que Boris, sa flèche, son double, « bossait » de son côté à lui à bord du même bateau de croisière naviguant au large des côtes de l'Italie du Sud.

Dimitris, le barman en chef du Satory… Le vrai flic de bord, plus important que le flic officiel, un certain Poutrakis, avantageux du buste, et tout le temps saoul. Dimitris, l'homme que le couple Chariakis avait cru pouvoir acheter à vie et qui venait, d'une signature au bas d'un chèque, de ruiner pour toujours, comme ça, par honnêteté, par fierté, ses espoirs de pouvoir s'acheter un jour une villa quelque part sous le soleil chaud de la Grèce, son pays natal.

Pour cause de n'avoir pas pu entrer dans la combine des salopards. D'avoir gardé assez d'honneur pour résister à l'argent. De ne pas être rabaissé, pour cause de compte en banque bien nourri, au rang d'esclave de fous sexuels richissimes…

Boris alluma une Gallia.

— Vous voyez, madame Chariakis, c'est un détail qui vous a perdue, vous et vos complices.

Qu'est-ce qu'il paraissait sûr de lui, tout seul à bord du paquebot hostile, avec pour seuls véritables alliés un associé petit et chauve à lunettes, une journaliste aux vêtements et aux chaussures de salariée, et un barman désespérément intègre !… Edith le fixait, intérieurement admirative. Qu'est-ce qu'il était fort… qu'est-ce qu'il avait compris qu'il était devenu tout seul, ou presque, le roi de la situation… Alors qu'elle aurait pu se ruer dehors, alerter tout son système énorme de complicités. Mais à quoi bon ?… Le trop beau flic aux yeux noirs avait raison, comme ça, au pari. Tout était fini… Edith le savait aussi bien que lui. Il y a un moment où ça ne sert plus à rien de rameuter la « garde », aussi musclée soit-elle… Le moment où le voyou se sait piégé. Au point de ne plus avoir l'inélégance de tirer ses dernières cartouches. Inélégance parce que, tout simplement, l'autre, en face, a été plus fort que soi. Et que ce serait insultant pour son honneur personnel, de « déchoir » vis-à-vis de son vainqueur…

— Mon erreur, ma seule erreur, disiez-vous ? articula-t-elle avec effort.

Boris se pencha vers celle qui avait été autrefois une adolescente juive traquée par les nazis, et qui était devenue un monstre quasiment nazi. La preuve vivante, comme dans bien d'autres cas, que les bourreaux finissent par déteindre, en horreur, sur les victimes qui leur ont échappé.

Personne n'osait plus bouger autour d'eux, comme si un contrat d'immobilité s'était établi entre tous. Les deux flics français, le flic grec, la journaliste de Lundi-Matin et puis Julia et Médée et Lucie. Lucie… qu'il faudrait bien finir par guérir…

Boris observa longuement le feu dans la cheminée truquée. Envahi par des rêves d'enfance. À Audierne (Finistère Sud), il y avait une cheminée qui n'était pas loin de ressembler à cette cheminée « auvergnate ». Même linteau de granit, même bûches crépitantes… Il était enfant. Il était en pleine croissance, son père venait juste de mourir en mer… Sa mère pleurait tous les soirs à la cuisine, au-dessus de ses casseroles. Il n'y avait plus que le feu, dans la petite maison « veuve » d'Audierne, pour conserver un peu de chaleur humaine ! Et ça ne manquait pas. Très vite, d'un commun accord, la mère veuve et le fils orphelin se jetaient dans les bras l'un de l'autre, pour se consoler réciproquement.

Après, la mère se relevait.

— Sois un homme, mon fils, sois un homme, ton père l'aurait voulu.

Boris s'arracha à la contemplation du feu.

— Si vous n'aviez pas commis la bêtise des chiffres impairs, reprit-il, tout aurait continué pour vous. Calmos, sur la mer calme, sans problème.

Edith eut l'impression que son sang évacuait ses veines comme une plomberie de maison est saisie d'une fuite subite.

— Les chiffres impairs ?… Qu'est-ce que vous voulez dire ? fit-elle avec l'intonation de quelqu'un qui connaît la réponse à sa question. Mais ne veut pas – surtout pas ! – avouer qu'elle la connaît déjà !

Boris haussa doucement ses épaules d'athlète.

— Mais oui, voyons… Je devine tellement ce qui s'est passé. La tentation du risque : tout marchait si bien depuis trois ans.

Il tendit la main tout à coup furieux.

— Depuis trois ans que vous écrabouillez des vierges jetées ensuite dans les bordels du Moyen-Orient !

Edith luttait pour ne pas rallumer une cigarette :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? poursuivit Boris. Un jour, vous avez voulu tenter le sort. Parce qu'on en arrive toujours à ça quand on vit dans la tricherie. C'est obligé, on en a besoin pour continuer à trouver de l'intérêt à des choses qui, sinon, commencent à s'émousser.

Derrière lui, Aimé Brichot et Dimitris béaient d'admiration. Qu'est-ce qu'il disait la vérité ! Qu'est-ce qu'il parlait vrai ! Qu'est-ce qu'il était le véritable patron de la situation ! Qu'est-ce qu'il était fort !…

Boris eut l'air de s'apercevoir pour la première fois, sur la table basse, de la présence d'un seau à glace. Avec, dedans, une bouteille de sancerre rosé. Il prit la bouteille, et il fit le service, vers ses amis, mais aussi vers Edith, comme par une suprême élégance du « bourreau » avant la chute du couperet.

— Vous avez eu soudain envie de vous amuser, fit-il. De jouer avec la justice immanente. Je vois bien comment ça s'est passé. La liste des filles du concours de la chance, la contemplation des photos, et, comme ça, pour le plaisir, rien que pour le plaisir, vous avez coché les numéros à éliminer. Les numéros impairs…

Il se releva.

— C'est juste pour ça, madame Chariakis, que j'ai été mis sur la piste. Juste à cause des numéros impairs.

Boris soupira.

— Allons, on a tout dit, il est temps de stopper le grand jeu, non ?

Il se tourna vers Lucie. Lucie, la petite Française, cas social de l'Orléanais, devenue une merveille d'obéissance après seulement deux jours de « traitement ». Un bon élément ! Et qui aurait tellement promis !

Elle était toujours à quatre pattes au coin du feu, genoux et poignets écartés au maximum, comme sur ces photos cochonnes des revues qui sont le contraire de La Vie des familles. Un corselet de cuir à fermeture à vis étranglait sa taille, la creusant à lui réduire à jamais, si elle avait poursuivi l'expérience, l'estomac à la taille d'une noix. Elle avait la gorge maintenue, par ordre, très relevée, bouche ouverte. Lude, laissée en l'état par Boris, par Mémé, par Linda… Provisoirement, juste pour éviter un malheur de sursaut du côté de ses bourreaux…

Le manche d'un fouet était enfoncé jusqu'au fond de la gorge dans sa bouche. Un fouet dont le reste consistait en un morceau de bambou séché. Dont on n'avait pas limé les débuts de branches annexes, à hauteur de chaque nœud, se contentant de les couper à la cisaille, bien drues, bien longues d'au moins un centimètre. Pour que ça déchire bien les chairs à l'« application ».

Lucie, tout à côté du délicieux et émouvant feu auvergnat, était placée de trois quarts sur la moquette. Un peu plus loin, chaque genou était enfoncé dans un petit verre à porto. Brisé. Du sang coulait, gouttant sur la moquette (Edith Chariakis avait prévu, dans son « planning », que, demain, Lucie nettoyerait le sang séché à la langue, comme font les chats).

— Mais surtout, dans cet être deux jours plus tôt libre et gai, et transformé en deux jours seulement, via le fouet et les drogues, en objet de torture, il y avait les fesses.

Bien écartées, suivant les ordres reçus à travers des tympans cotonneux, mais qui « savaient » déjà qu'il ne fallait désobéir sous aucun prétexte.

Avec le briquet Cartier au milieu.

Enfoncé dans le chemin des reins, brillant de tous ses diamants au-dessus des muscles humiliés.

Et dessous, le pire, ce que jamais la fortune d'Edith Chariakis ni celles de ses acolytes ne pourraient racheter, même au prix d'une opération : le sexe ouvert de la petite vierge française victime de trop d'envie de « réussite ».

Ce sexe finalement « dépucelé », tout à l'heure, comme ça, par faiblesse de l'un des salopards de l'affaire. En dépit du contrat avec les revendeurs libanais d'après la croisière.

L'hymen massacré d'une fille. Son bien le plus précieux. Ce qu'elle ne réserve qu'à l'amour. Au premier amour… Et dont jamais Edith ni ses amis ne pourraient payer les dédommagements réels.

Il y a des choses qui sont hors de prix…

Exemple : l'honneur d'une fille.

Boris décida que la comédie avait assez duré.

— Debout ! ordonna-t-il durement, c'est fini.

Edith vacilla.

— Mais…

— Debout, j'ai dit ! Allez chercher votre mari, vos acolytes. Dites-leur que tout est fini. Que la belle vie est terminée, la vie de salopards, la vie d'ordures !

Il se tourna.

— Mémé ? Ils sont là ?

Aimé Brichot s'avança.

— Ça fait longtemps qu'ils attendent, Boris, tu parles !

Le sang descendait peu à peu des pommettes d'Edith Chariakis, et de son mari, et de tous les autres salopards du jury, alignés dans la « salle de ferme » auvergnate du caisson, au fond de la cale avant du Satory. Face à eux, c'était un défilé silencieux. Tout l'équipage. Défilant lentement. Les uns après les autres. Les trois cents, membres de l'équipage ! Subitement délivrés ! Commençant à parler entre eux à mi-voix. Et tellement soulagés ! Tellement heureux qu'ait pris fin ce mystère étrange dont certains parlaient, mais dont d'autres ne voulaient pas parler, depuis le début de chaque croisière depuis trois ans. Et qui empoisonnait toute l'atmosphère. Ils étaient là, ahuris, se succédant, muets. Ahuris…

Boris s'avança vers Dimitris, le premier barman du Satory, l'homme qui était ici, à bord, le seul flic honnête qu'il ait trouvé. Le seul complice, sachant tout, qui l'ait aidé à faire venir à bord toute l'armada des carabiniers soudain pressés en nombre à l'entrée du caisson maudit.

— Merci, Dimitris, fit-il ému. Merci…

Le barman lui adressa un clin d'œil.

— Je préfère tellement les croisières normales, fit-il. Les complications sexuelles, ce n'est pas mon trip, finalement.

Il jeta un regard de biais vers Patricia.

— On a un coup en route, tous les deux. J'ai fini d'être utile ? Je peux repartir ?

Boris sourit.

— Mais bien sûr, les tourtereaux. Bien sûr, allez-y. Vous avez ma bénédiction.

Parmi le petit millier de passagers du Satory, personne ne s'aperçut que quelque chose de gigantesque s'était passé à bord. À savoir, la résolution sans trop de problèmes, d'un scandale sexuel. On ne réalisa même pas,

parmi les passagers, toute la difficulté qu'il y avait à débarquer sous la direction de policiers italiens, à Corfou, île grecque, des citoyens grecs. Par chance, la Grèce avait obtenu depuis peu le droit d'entrer dans le Marché Commun, et donc sous les lois communes de l'Europe, ce qui facilita le transfert des coupables.

Les salopards du jury ne furent pas seuls à débarquer à Corfou. Lucie et les quatre autres filles, trouvées, chacune dans leur cellule, dans des positions de supplices différents qui prouvaient toute l'imagination de leurs bourreaux, furent réexpédiées, via « jets » spéciaux, vers leurs pays respectifs. Et la « Croisière de la Chance » se poursuivit. Il fallait bien, tout de même que les passagers ne s'aperçoivent de rien !

La vraie gagnante, le numéro 4. La Hollandaise comme prévu… Pour ne rien changer au « programme officiel ». Et qui fut le nouveau membre du jury qui donna à la gagnante, à l'escale d'Istanbul, au milieu du Bosphore, son chèque en dollars ?

Boris Corentin. Digne, souriant. Plus Alain Delon que jamais.

Installé dans un canapé profond, à la meilleure place de la salle de spectacle du Satory, Aimé Brichot rectifia d'un geste rapide la bonne position de son nœud papillon. À sa droite, Linda, superbe dans une robe de lamé noir. À sa gauche Patricia, qui dévorait des yeux le héros de la soirée.

Il attrapa sa coupe de champagne, légèrement hésitant dans le petit roulis dû au retour du paquebot dans la mer Egée après le détroit des Dardanelles. Puis il lampa un peu de champagne.

« Ah ! Jeannette, se dit-il pour lui tout seul, qu'est-ce que je m'en veux de m'avouer que je suis bien sans toi à côté de moi !… Juste bien pour cause de réussite d'enquête… »

Comme pour le punir, le paquebot « roula des hanches » dans un coup de houle subite.

— Hé ! fit-il…, le cœur subitement remonté jusqu'au bord des lèvres.

Il devenait vert.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-il pour lui-même.

Il se leva vite fait bien fait et se mit à courir, fesses serrées, vers la porte là-bas. La porte qui était si loin !

— Hopa ! scandaient dans son dos les danseurs du spectacle du soir, hopa !

Il ouvrit très façon « hopa ! » la porte battante, et alla gerber dehors, renversé sur la balustrade, moustache secouée par le meltem.

— Où est Mémé ? fit Boris en se rasseyant après son petit numéro public.

Linda se colla à lui.

— Ne t'inquiète pas, il a pensé à sa femme,. Il a eu honte qu'elle ne soit pas là. C'est tout.

Patricia se colla à l'autre épaule de Boris.

— What dœs she says ?

Boris sourit, carnassier.

— Elle dit que tu n'es pas capable de faire l'amour à un homme en le partageant avec une autre femme. Enfin… J'interprète un truc psycho caché qui me paraît évident dans son regard.

Patricia eut une cabrure révoltée de la taille.

— Elle a dit ça ?

Boris approuva.

— Oui, elle a dit ça.

— OK. Dis-lui, à cette garce, qu'on se retrouve dans trois minutes, elle, toi et moi, dans ta cabine.

Boris se leva.

— OK, les filles, OK, moi, je ne suis pas contre.

En revenant après sa petite expédition « personnelle », Aimé Brichot se trouva tout idiot face au canapé vide qui, il n'y avait pas si longtemps, était occupé par trois personnes.

Aimé Brichot n'était pas bête depuis très longtemps.

— Sacré Boris, murmura-t-il, tu as encore profité de la situation. Tu t'es tiré avec les filles, et deux filles.

Il soupira. « Tu ne changeras jamais… »

Il s'en alla, triste comme Charlot dans les scènes finales de ses meilleurs films. Un Charlot chauve à lunettes, mais moustachu, comme le modèle. Il s'en alla, épaules voûtées, vacillant, vers l'ascenseur du sun deck. Le prenant, se lissant la moustache avec aigreur tandis que l'ascenseur suivait son mouvement. Puis il sortit, enfilant la coursive menant à sa cabine. Triste comme Baptiste.

Qu'est-ce que c'est curieux tout de même, les croisières ! Il vous arrive toujours quelque chose d'imprévu. Même si on est un flic qui vient de réussir une opération de flic. À bord d'un bateau dont les patrons sont subitement partis, menottes aux poignets, vers des prisons ! Un bateau qui continue sa croisière comme si de rien n'était. Parce que les passagers sont les rois, et qu'il ne faut pas décevoir les rois !…

Aimé Brichot s'arrêta devant une silhouette arrondie du côté des hanches.

— Ho, vous ! fit-il. Je vous croyais ailleurs…

Patricia ondula vers lui.

— Mon mari est toujours malade, vous savez… glousssa-t-elle.

Aimé Brichot eut un léger frétillement de recul dans l'échine.

— Je pensais à quelqu'un d'autre…, hasarda-t-il.

— Aoh ! Boris ?

Elle prit l'air contrarié.

— Il n'est pas un peu bizarre, your friend ? Il a préféré finalement la lesbienne.

— La lesbienne ? s'écarquilla Aimé Brichot en se demandant comment l'Américaine réussissait à tenir debout sur ses talons hauts dans cette coursive secouée par le roulis venu de la nouvelle levée du « meltem ».

— Oui ! s'écria Patricia. La journaliste française ! Linda ! Cette salope de lesbienne brusquement reconvertie à l'amour hétéro !

— Linda ?

— Oui ! Ils m'ont dit tous les deux que, finalement, ils n'avaient pas besoin de moi.

Aimé Brichot s'effaça, laissant passer un couple enlacé qui ne demandait qu'à rejoindre au plus vite une couche quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle soit horizontale.

— Ils ont dit : « Finalement » ? reprit-il.

— Oui : finalement.

— Ça alors, murmura Aimé Brichot.

— Tu l'as dit, Frenchie. Ça alors…

Il la contempla. Ahuri. Patricia soulevait devant lui dans la coursive, le bas de sa robe, et elle n'avait pas de culotte ! À la place de la culotte, un « tablier de sapeur » : une toison brune mousseuse et serrée ! Patricia était une fausse blonde !

— Tu en veux ? murmura la jeune mariée privée de mari en plein voyage de noces.

Aimé Brichot se frotta la moustache.

« L'honneur de la France est en jeu, se dit-il. Faut y aller… »

Il se redressa.

— Baisse ta robe, fit-il. J'aime pas les exhibitions. Maintenant, tu me suis.

Il se gratta la moustache :

— Pardon, tu me précèdes, je veux voir le cul danser. Même si la robe est redescendue dessus.

Il avait une brusque honte de son langage mais, apparemment, ce n'était pas le cas du côté de l'Américaine.

— Ah ! ces Frenchies ! gloussa-t-elle en se tortillant dans la coursive. Tous de jolis dégueulasses ! Quelle merveille…

Et c'est comme ça que pour la deuxième fois de sa vie l'inspecteur principal Aimé Brichot, de la section des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, trompa Jeannette, son épouse, et la mère de ses trois enfants.

Finalement pas si coupable que ça. Seulement victime de l'excitation des croisières. De ce monde irréel des voyages en bateau, qui vous font oublier la réalité, vous projettent dans un monde différent. Annulent tous vos scrupules, et vos règles de vie.

Il fit l’amour à Patricia comme une bête. Taraudé par une jalousie qui le rendait encore plus viril. Boris, il le savait, était « passé par là »…

Puis, quand il eut terminé, la honte d’avoir trompé Jeannette avec tellement de plaisir domina tout, jusqu’à lui bouleverser l’estomac.

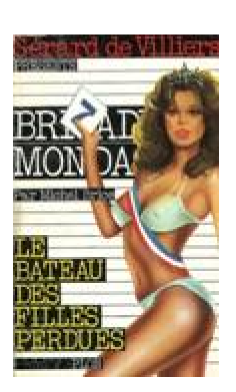
Il se mit à geindre comme un enfant dans les bras de Patricia.

Il se tordait sur lui-même comme un ver tout nu.

Patricia le contempla.

— Shit, grogna-t-elle, je ne lève que des mais de mer, ma parole !

CHAPITRE XIX



Lieu : rue de Turbigo, quinze jours après, dans un petit studio de célibataire dont le locataire ne fermait jamais la porte à clé. Heure : minuit quinze. Situation de l’ambiance générale du studio : seau à champagne avec une bouteille retournée dans le seau… Ce qui voulait dire : vidée jusqu’à la dernière goutte. Sur la table où on avait maladroitement mouché les bougies avant d’aller se coucher pour cause de précipitation hétérosexuelle (les bougies pendaient de biais, lamentablement écrasées à leur extrémité par des doigts trop pressés) des restes de caviar nageaient dans deux assiettes. À côté, des serviettes, des assiettes vides abandonnées dont il serait bien

temps, demain, de s’occuper, avec le nettoyage général de la table du souper.

Un peu plus loin, les boutons rouges du tuner toujours branché sur France-Musique témoignaient eux aussi de la précipitation du couple qui dînait ici, tout à l’heuré, avec cette sorte de rires complices que n’ont que les vieux couples solides.

— Et que si tu m’épousais ? répétait Ghislaine, avec les murs du studio pour seuls témoins.

Boris ne répondait pas. Boris de retour de croisière en Grèce…

— Et si tu m’épousais ? insistait Ghislaine.

Boris rêvait, toujours yeux au plafond.

— Si je t’épousais, on cesserait d’être bien ensemble, non ?

Elle se serra contre lui.

— Tu as toujours raison. Toujours…

Ghislaine Duval-Cochet fit soudain semblant d’en avoir assez d’écarter à la limite de la cassure de la mâchoire ses lèvres enduites d’un rouge tout frais.

Elle cabra sa nuque, mèches blondes inondant ladite nuque.

— Tu t’en es tapées combien, sur le Satory ? fit-elle tout en examinant, mine de rien, l’objet triomphant de sa jalousie.

— Deux, fit paisiblement Boris. Une lesbienne française, et une jeune mariée américaine.

— Pas plus ?

Il sentit que Ghislaine allait le piéger.

— Ne parle pas ! Ne me dis pas combien de ton côté pendant mon absence… De toute façon, quelle importance ? N’oublie pas notre contrat : la liberté réciproque.

Ghislaine se tordit savamment, côté reins.

— Au fait, dit-elle, histoire de changer de sujet, Mémé a appelé, tout à l’heure, pendant que tu étais parti acheter du champagne. Il laisse ce message pour toi : les jumelles sont rentrées de Floride.

Elle rit :

— C’est bizarre. Il a ajouté : « Elles sont rentrées intactes. » Qu’est-ce que ça veut dire ?

Boris haussa ses épaules puissantes.

— Oh, rien, une histoire de père de famille. Mémé a envoyé les jumelles aux USA par une de ces organisations ultra-connues auxquelles on a tort de faire confiance. Résultat : Rose et Colette ont servi de bonnes à tout faire dans une famille truqueuse qui a gardé l’argent en les exploitant. Histoire lamentable, mais finalement pas trop tragique, puisqu’elles sont rentrées, à ce que tu m’annonces, intactes, comme a dit Mémé. Enfin… Il faudra donner des suites à l’affaire. Faire savoir à d’autres que les plus connues des organisations d’échanges de gosses ne sont pas forcément les plus sérieuses.

Ghislaine se passa la main dans les cheveux.

— Tu veux que je lui casse les reins, à cette organisation ? J’ai le bras long.

Boris soupira.

— Si ça te fait plaisir. Parles-en à Mémé, s’il garde l’esprit de vengeance. Après tout, les jumelles sont rentrées, saines et sauves, et c’est finalement utile d’avoir appris la saloperie de la vie. Ça les aidera, à l’avenir.

Avant de replonger, Ghislaine se passa plusieurs fois la langue sur les lèvres.

— Et si on s’occupait de nous deux, pour changer !

Boris se souleva sur les coudes et lui prit la nuque par-derrière.

— Tu as raison, fais ton boulot, fillette, murmura-t-il. Tout ce que je te demande, c’est de ne pas attraper des microbes venus de tes amants pendant mon absence.

Ghislaine sembla être parcourue par une onde de fureur.

— Ça, ta réflexion idiote, tu vas me la payer !

Boris appuya un peu plus sur la nuque.

— OK, tout de suite.

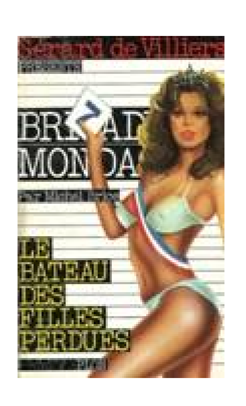
Elle se releva encore un peu avant de plonger tout à fait.

— C’est ça que tu appelles payer ?

La main puissante et douce de Boris lui caressa le dos, tout le dos, puis les reins.

— Quand est-ce que tu vas cesser de faire ton numéro fatigant ? dit-il.
Ghislaine se mit à rire, brutalement relovée autour de lui.
— Je cesse tout de suite, mon poulet.
Ses yeux vacillèrent devant ce qu'elle s'apprêtait à avaler.
Mon gros poulet. Mon très gros poulet…

TABLE



---

[1] Authentique. Dans tout le Maghreb, chaque individu mâle se doit d'avoir son éponge. Pour garder les fesses propres en toutes circonstances.

[2] Il n'y avait que des oranges à manger à Nice, dans les années 42-44. Toute la viande était réquisitionnée par les troupes d'occupation.